41e Année. N° 1.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
FEB 2 1934

LA REVUE DE PARIS

1er JANVIER 1934

		Pages.
ncesse Radziwill . .	*Lettres sur la Guerre russo-japonaise.*	5
ques Chardonne . .	*Les Destinées sentimentales.* — II. . .	33
lphe Javal	*Le Crédit agricole*	61
rges Duhamel . . .	*Le Jardin des Bêtes sauvages.* — V. .	87
ien Benda.	*A Jean de La Bruyère*	108
el Hermant	*Madame de Krüdener.* — III	125
Mariotti et E. Gyn.	*Images de Russie*	147
mond Delage	*La Guerre sous les Mers* (fin)	172
ul Alfassa.	*Les Livres : Histoire de l'Art.*	201
nry Bidou.	*Le Mouvement littéraire.*	218
ançois Porché. . . .	*Le Théâtre*	228

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera en 193*

Frank et Marjorie
par Luc DURTAIN

Le Chant du Monde
par Jean GIONO

La Cité de nos Fêtes
par Alphonse DE CHATEAUBRIANT

Le Pouvoir des Fables
par Robert DE TRAZ

Cet Œil si bleu
par Jean-Louis VAUDOYER

Le Sac de Livres
par Somerset MAUGHAM

Les Destinées sentimentales
par Jacques CHARDONNE

Au Cheval d'Or
par Henri DUVERNOIS

Laërte
par P. DRIEU LA ROCHELLE

Amoureuse Servitude
par Georges LECOMTE

Au Jour le Jour
par Ferdinand GOETEL

Martine
par Jacques CHENEVIÈRE

des romans et nouvelles de Mmes Colette, Rosamond Lehmann, Irène Ne rovsky; de MM. Georges Duhamel, Paul Morand, Jean Giraudoux, Ju Green, André Thérive, P. Mac Orlan, Jean Schlumberger, Alexandre Arno Marcel Arland, J. de Lacretelle, Raymond Escholier, H. de Monfreid, An Beucler, Guy Mazeline, Armand Lunel, Philippe Soupault, D. H. Lawre

des poèmes de Gilbert Mauge, de Charles Massonne.

Mon Amitié avec Anatole France
(lettres et documents inédits)
par Louis BARTHOU, *de l'Académie française.*

Un Voyage au Yucatan
par Marc CHADOURNE

Berlin
par Henry BIDOU

Afghanistan
par J. HACKIN

des études littéraires, des essais de M. Paul Valéry, *de l'Académie fr çaise*; de MM. Edmond Jaloux, Guy de Pourtalès, Gérard Bauër, An Spire, Bernard Faÿ, André Monglond, Pierre Lièvre, Albert Schinz, G. Je Aubry, André Rivollet.

Terre de France : Monsieur Vincent
par Marthe DE FELS

Gloires littéraires en Espagne
par Jean CASSOU

Batailles littéraires
par Valery LARBAUD

Les Idées littéraires en France
par Albert THIBAUDET

des portraits littéraires :

Jules Romains
par René LALOU

Rudyard Kipling
par André MAUROIS

Francis Carco
par André ROUSSEAU

Jean Giraudoux
par Marcel THIÉBAUT

Abel Hermant
par M. Martin DU GARD

Stefan Zweig
par Maurice MURET

des lettres inédites de Balzac, de Lamartine.

General Gavlon

LETTRES

SUR

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

La princesse Radziwill, née Castellane, avait épousé le prince Radziwill, général d'artillerie, aide de camp et ami personnel de l'empereur Guillaume Ier. Son salon était le plus brillant de Berlin et le général de Robilant y fut reçu lorsqu'en 1885 il fut nommé attaché militaire à l'ambassade d'Italie à Berlin. Une amitié se noua entre les Radziwill et Robilant et quand celui-ci quitta Berlin en 1889, il continua de correspondre très régulièrement avec la Princesse jusqu'en 1914. Nos lecteurs ont déjà eu l'occasion d'apprécier la vivacité d'esprit et la sûreté de jugement de la Princesse. La *Revue de Paris* a publié en effet d'importants fragments de ses souvenirs dans la livraison du 15 mai 1931.

Le général de Robilant, destinataire de ces lettres, appartient à une vieille famille noble du Piémont. Pendant la guerre il a commandé la IVe armée et représenté ensuite son pays au Conseil supérieur de la guerre, à Versailles. Actuellement, il est membre du Sénat.

Berlin, 5-6 décembre 1903.

Il se passe de drôles de choses en Russie. Une dépêche annonçait ici hier au soir que le nouveau ministre des Finances, nommé il y a à peine deux mois, venait de recevoir un congé de onze mois pour remettre sa santé, et on nomme celui qui doit le remplacer. Le fait est que dans cet immense empire il n'y a plus le sou, qu'ils ont envoyé des troupes en Mandchourie, qu'ils ne savent plus comment payer, ni comment nourrir. Et à côté de cela il n'y a pas un chantier organisé sur la côte

de la Mandchourie. Les Russes disent même qu'avant trois ans aucun ne peut être prêt, et pas un seul bateau de guerre n'est en état. Cela fait que les Russes sont en absolue infériorité en comparaison des Japonais. L'Empereur n'a pas voulu s'occuper de la moindre chose pendant son séjour à Skierniéwicze où l'Impératrice malade l'absorbait en entier, de sorte que Lamsdorf[1] ne peut donner aucune réponse aux Japonais qui l'attendent. Le désarroi qui règne à Pétersbourg est indescriptible et touche à l'ahurissement. L'Impératrice commence à aller mieux et l'Empereur sera de retour vers le 7.

Les Japonais sont naturellement au courant de la situation des Russes et à Tokio on voudrait en profiter pour faire maintenant la guerre, car on sent que le moment est des plus favorables. L'Angleterre est naturellement derrière les Japonais tandis qu'elle manœuvre elle-même pour prendre une position plus importante dans le Golfe Persique et qu'elle avance dans le Thibet. La Russie est le colosse aux pieds d'argile et en s'étendant à travers toute l'Asie, comme elle a fait ces dernières années, elle s'est si affaiblie qu'on doit se sentir fort mal à l'aise. Knorring ne dissimule pas son inquiétude et je me demande quelle sera l'attitude que va prendre la France vis-à-vis de son alliée dans une circonstance aussi délicate.

Lançut, 25 décembre 1903.

Avant mon départ de Berlin, j'ai vu l'ambassadeur d'Angleterre qui arrivait tout droit de Londres, où l'on est fort en peine de la guerre entre le Japon et la Russie, car si elle éclatait, l'Angleterre se trouverait compromise, ne pouvant pas laisser écraser le Japon. On croit que la Russie, malgré tout ce qui pèse sur elle et devrait l'en empêcher, fera la guerre plutôt que de renoncer à ses prétentions sur la Corée et de reculer en Mandchourie. Le Japon manque d'argent; il a voulu faire un emprunt en Amérique, mais cette affaire ne lui aurait pas réussi. L'ambassadeur d'Autriche que j'ai vu aussi, m'a confié que le départ de Rome de Pasetti était chose décidée; il ne supporte pas le climat et rien ne peut le persuader de garder ce poste. Nigra de son côté serait malade et

1. Ministre des Affaires étrangères de Russie.

ne retournerait pas où il serait remplacé par le duc d'Averne.

Le départ de Nigra me semble un gros événement, surtout au moment des traités de Commerce.

Berlin, 6-7 janvier 1904.

Hier au soir j'ai eu la visite d'un Anglais venu ici en courrier. C'est monsieur Spring-Rice, actuellement conseiller à l'ambassade d'Angleterre à Pétersbourg où il a même été l'année dernière chargé d'affaires. Il est très intéressant par tout ce qu'il raconte. Il ne peut rien dire sur les possibilités de la guerre avec le Japon; beaucoup de Russes en ont le désir, mais l'Empereur ne la veut pas; pourtant il ne fait rien pour l'éviter, car, forcé par l'opinion publique russe de garder toutes ses positions en Mandchourie, il ne cède sur rien. Toutes les réponses qu'il donne au Japon sont dilatoires et il tâche seulement de gagner du temps. Malgré tout, Spring-Rice dit que toutes les raisons sont pour que la guerre ne se fasse pas, car si même le Japon était victorieux des Russes, ce qui est plus que probable car en ce moment ils sont plus prêts et mieux armés surtout sur mer, il est impossible que les Russes supportent d'être rossés par les Japonais, et ils se trouveraient, comme les Anglais au Cap, obligés à une guerre longue et très coûteuse, pour reprendre le dessus sur eux. Or l'argent manque des deux côtés, surtout en Russie. Witte a fait sortir l'argent de la circulation; il l'a d'abord enfermé dans le trésor puis l'a jeté à pleines mains en Mandchourie où il ne rapporte rien. Spring-Rice raconte que Witte a dépensé 20 milliards en Mandchourie y construisant des villes entières comme Dalny, Port-Arthur, Vladivostok avec des maisons pour quarante mille habitants, canalisations, électricité, téléphone, télégraphe, satisfaisant toutes les exigences de la civilisation, mais toutes ces maisons sont vides, faute d'habitants. Le chemin de fer est si mal bâti qu'il ne rend que de médiocres services. Les transports des troupes ne vont pas, les Docks sont à peine ébauchés et on ne peut ne pas s'en servir, les chantiers ne sont pas établis pour bâtir les navires dont on aurait besoin; tout donc doit partir de Pétersbourg et de Moscou, ce qui ferait une base d'opérations bien éloignée pour le cas d'une guerre. Tout cela devrait faire espérer que le Gouvernement

russe fût un peu plus raisonnable en ses prétentions. J'avoue que je ne crois pas à leur raison. Les Russes sont fanatiques et fatalistes, ils veulent tout dominer, assujettir le reste du monde à leur domination, et en voulant trop, ils pourraient bien perdre ce qu'ils ont. Dans mon for intérieur je n'augure rien de bon de toute cette crise. Le Tsar actuel n'a aucun caractère et il me semble absolument débordé. Lamsdorf a donné sa démission au retour de l'Empereur dernièrement à Pétersbourg, car il ne se sentait pas de force à diriger les affaires de son pays dans une passe aussi difficile; le Tsar lui a ordonné tout simplement de rester. C'est fort commode pour l'un et pour l'autre. Alors qu'arrive-t-il?... Lorsqu'un diplomate arrive chez Lamsdorf pour faire une question sur ce qui se passe en Extrême-Orient, le ministre répond impitoyablement : « L'Asie ne me regarde pas[1]. » Si vous voulez que je vous dise ma pensée sur tout cela, c'est que la France avec la Russie, l'Angleterre avec le Japon, sont si bien embrouillées avec leur argent, que ces deux Puissances vont faire des pertes colossales, et que tout cela pourrait bien finir dans un avenir qui n'est pas très éloigné par une guerre en Europe.

Berlin, 10-11 janvier 1904.

Les nouvelles d'Orient sont de plus en plus graves : il est évident que la Russie n'accepte pas le système de balance que demande le Japon, car elle ne veut pas quitter la Mandchourie, tandis qu'elle prétend que le Japon doit abandonner toute influence sur la Corée. La Russie exige donc tout et n'offre rien. Avec ce système il est difficile que la guerre ne se fasse pas, quoique le Tsar déclare qu'il veut la paix. Puisque c'est le Tsar lui même qui a institué le Tribunal de la Paix à la Haye, pourquoi ne donne-t-il pas l'exemple en lui soumettant le litige qui sépare maintenant la Russie et le Japon? Il me semble que ce serait justice. Ici on ne s'en tourmente guère et l'Allemagne a toutes les raisons possibles pour ne pas s'intéresser à cette affaire-là. Mon mari au contraire en est très

1. A la suite de la nomination de l'amiral Alexeiew (juillet 1903) au poste expressément créé de vice-roi des territoires russes d'Extrême-Orient, les questions de Mandchourie furent enlevées à la juridiction du ministère des Affaires étrangères.

personnellement préoccupé, car la guerre pourrait amener en Russie une crise économique sérieuse.

Berlin, 18-19 janvier 1904.

... Dans le conflit russo-japonais il y a de vilaines intrigues personnelles qui se jouent et qui ne sont pas jolies. C'est un certain monsieur Bézobrazow, qui n'est pas ministre, mais qui a su se faufiler dans les bonnes grâces du Tsar et qui est très peu recommandable, qui tient la corde dans ce moment suprême. Ce Bézobrazow a fait un voyage en Mandchourie et en Corée, l'an dernier. Comme il était ami du grand-duc Alexandre, beau-frère de l'Empereur, il est parvenu à être introduit chez le Tsar pour lui faire une relation de son voyage et lui ouvrir les yeux sur Witte qui avait mis des entraves aux projets d'affaires de Bézobrazow. Ce monsieur parvint à faire une telle impression sur le Tsar que la chute de Witte fut alors décidée et qu'elle est arrivée comme nous l'avons tous vue. L'Empereur était tombé dans le panneau.

Durant son voyage en Extrême-Orient, Bézobrazow s'était engagé dans des affaires véreuses qui devaient donner des gains considérables à lui et à d'autres, et c'est lui qui a le plus poussé à la guerre et qui y pousse encore, en prenant des moyens souterrains, car il en a, dit-on, besoin pour voir ses projets réussir.

Pourtant, au retour de l'Empereur à Pétersbourg, son beau-frère, qui durant son absence avait eu les yeux ouverts sur Bézobrazow par je ne sais quelles circonstances, avait voulu ouvrir aussi les yeux du Tsar... C'est ce qui a fait courir les bruits de congé et de voyage à Nice, et ce qui fait souffler un air de paix plus souligné à Pétersbourg ces jours-ci. Mais jusqu'à présent Bézobrazow s'y trouve encore, et comme sa disgrâce n'est pas encore officielle, on conserve des craintes sur cette funeste influence, malgré les paroles pacifiques que l'Empereur a prononcé le jour de l'an à la réception du corps diplomatique.

J'ai eu l'occasion de voir deux officiers russes ces jours-ci venus pour fêter le premier de l'an russe avec leur oncle qui est ambassadeur ici. Ces deux jeunes gens disaient : « Nous sommes sûrs de la paix, car jamais les Japonais n'oseront nous faire la guerre pour la simple raison qu'immédiatement ils seraient

rossés à plate couture. Notre armée en Mandchourie est merveilleuse, et sur mer nous sommes tellement plus forts qu'eux, que nous n'en ferions qu'une bouchée. » Et comme on leur faisait la réflexion que cette supériorité, surtout maritime, n'était pas tout à fait admise par l'opinion générale et qu'il serait peut-être bien de faire quelques concessions puisque la Russie avait toujours promis de quitter la Mandchourie, ces deux messieurs devenaient de véritables coqs en fureur...

Les Russes ne se contentent pas de persécuter les catholiques et les protestants, ils ont pris aussi dernièrement à partie les Arméniens qui habitent la Russie; ils ont fermé leurs églises, saisi leurs couvents et empoché leurs trésors. Ceux-ci ont la vengeance tenace, et, furieux, ils ont mené une rude campagne pour s'unir aux Arméniens de Turquie et de Perse, pour protester contre cette persécution.

Berlin, 7-8 février 1904.

Aujourd'hui nous avons été invités à déjeuner au Château. Je rencontrai d'abord l'Empereur en montant l'escalier et, en me voyant, Sa Majesté me dit immédiatement que les relations russo-japonaises étaient rompues et qu'il attendait d'un moment à l'autre la déclaration de guerre. Il paraissait tout absorbé par cette pensée, ajoutant : « On sait comment une guerre commence, on ne sait pas comment elle finit, et cette affaire-là me paraît fort grave. Il est fort probable que les Japonais auront d'abord le dessus, car ils sont plus forts sur mer que les Russes, ceux-ci sont à sept cent mille lieues de leur base d'opération, ce qui est beaucoup, sans compter leur situation intérieure qui est fort inquiétante. Ils ont pris Port Arthur, parce que ce port devrait être toujours affranchi des glaces, et ils se trouve maintenant que ce n'est pas le cas, car le port est absolument gelé... Et puis les Japonais ont des amis qui ont beaucoup d'argent, et dont c'est l'intérêt de les soutenir. Dans la note que Lamsdorf vient de nous envoyer[1], il met la responsabilité de la guerre sur le dos des Japonais qui n'ont pas attendu la réponse de la Russie pour rappeler leurs ministres; mais pourquoi remettre cette réponse d'un jour à

1. Dépêche circulaire annonçant la rupture des relations diplomatique publiée par le *Messager du Gouvernement* (russe) le 7 février 1904.

l'autre comme les Russes l'ont fait? Il me semble que, surtout à Pétersbourg, on ne savait pas ce qu'on voulait et qu'à force d'hésitations ils ont amené la rupture. »

L'Empereur causa encore de mille autre choses pendant le déjeuner, mais il revenait toujours sur la déclaration de guerre et l'on voyait clairement qu'il en était très préoccupé. Je l'ai trouvé beaucoup plus sourd, ce qui le gêne un peu, mais sa voix est claire et vibrante et tout à fait ce qu'elle était autrefois. J'ai remarqué aussi qu'il ne mangeait presque rien et qu'il était encore plus sobre que l'année passée. L'Impératrice s'en désole, car elle a peur qu'en se mettant à un pareil régime, tout en faisant beaucoup d'exercice et en travaillant beaucoup, il n'en souffre, mais elle ajoutait : « L'Empereur a tellement peur de grossir, et il est comme poursuivi par cette crainte. »

Berlin, 11-12 février 1904.

Les nouvelles de guerre remplissent toutes les têtes, d'autant plus que les Russes ont eu un assez mauvais commencement. Avant-hier la panique a été très forte sur toutes les Bourses des capitales de l'Europe et on dit qu'il s'y est perdu plus d'un milliard de francs. J'avoue que je ne comprends guère cette rage de vendre avec cette promptitude. J'ai quelques papiers russes et je les garde, étant persuadée que le système est mauvais. Les Japonais ont marqué qu'ils étaient bien prêts et qu'ils savent fort bien leur métier. Ils ont saisi l'occasion de faire une surprise et c'est une chance de réussite très grande pour eux[1]. Le Tsar voulait la paix à tout prix, mais il ne voulait rien lâcher, et il croyait que l'expression de son désir devait suffire pour imposer la paix aux Japonais. Il n'a pas compris qu'il y avait là pour le Japon une question de vie ou de mort, et que le Japon s'en rendait trop bien compte pour pouvoir céder.

Ce matin j'ai fait une visite à l'ambassadrice de Russie. Elle m'a raconté que personne à Pétersbourg ne croyait à la guerre. Qu'on se figurait d'en être à mille lieues et que la demande des

1. Dans la nuit du 8-9 février les Japonais attaquèrent la flotte russe dans la rade de Port-Arthur, coulant le bateau *Pallada* et faisant subir de sérieuses avaries au *Cesarévitch* et au *Relvisan*.

passeports de l'ambassadeur japonais a été un véritable coup de foudre pour tout le monde. Même après cette démarche, les Russes croyaient qu'ils avaient beaucoup de temps devant eux, et l'histoire des trois premiers vaisseaux fortement endommagés a dû arriver pour leur ouvrir complètement les yeux. Ils crient tous que c'est une trahison, car il n'y avait pas eu de déclaration de guerre. Ils font retomber toute la responsabilité des événements sur les Japonais et aucun Russe ne veut se rendre compte de leur lenteur voulue et de la façon dont ils ont mis à l'épreuve la patience de leurs adversaires, en ne leur répondant pas, ou en ne répondant jamais d'une façon catégorique. Ici on ne le dit pas, mais au fond on m'a l'air fort satisfait de voir la Russie occupée loin à l'autre bout de l'Asie et non plus en condition de menacer les frontières allemandes. Les immenses quantités de troupes russes réunies dans le royaume de Pologne, vont être obligées d'aller au loin et tout cela va assez changer la face des choses.

L'Ambassadrice me racontait ce matin que depuis longtemps l'amiral Alexeiew demandait la mobilisation de l'armée, mais le Tsar, se disant l'Empereur de la Paix, n'avait pas voulu consentir, ce qui aurait amené des tiraillements assez fort entre Alexeiew et le Tsar. Elle me parut également fort inquiète de la situation intérieure de la Russie qui ne lui donne pas plus de sécurité qu'à moi, mais j'ai même été très étonnée de la façon assez ouverte dont elle me faisait part de ses anxiétés. L'Empereur avait bien raison en disant : « On sait comment une guerre commence, on ne sait pas comment elle finit. »

A Paris on est très embarrassé, on a le sentiment qu'il faut aider la puissance alliée, pourtant on ne le voudrait pas, car on a très peur d'y perdre trop d'argent; on est mécontent de Delcassé, auquel on reproche d'avoir manqué de clairvoyance en signant le traité de 1902 qui solidarise l'action de la France et celle de la Russie en Extrême-Orient. On prétend que la Russie l'imposa à la France, et l'on élabore sur ce thème toutes sortes de racontars qui ne sont pas en train de calmer l'opinion publique[1].

1. La Déclaration franco-russe, datée du 20 mars 1902, rédigée à la suite du traité anglo japonais ne concernait que « l'intégrité et le libre développement de la Chine ». V. *Documents diplomatiques français*, 2e série, tome II.

Berlin, 20 février 1904.

L'Empereur est venu hier en personne pour me féliciter en restant fort longtemps[1]. On voit qu'il est fort inquiet, et qu'il sent parfaitement que d'un moment à l'autre il peut se trouver devant des décisions à prendre qui seront aussi embarrassantes que difficiles. Toutes les nouvelles qu'il reçoit disent le désarroi complet dans lequel cette guerre a trouvé la Russie, car aucun ne la croyait possible et personne en Russie ne pouvait admettre une seule minute que le Japon aurait l'audace de la déclarer. Ce qui fait la grande complication, c'est l'hésitation du Tsar qui ne peut se décider à rien, et sa sensibilité est telle qu'on n'ose pas lui dire les nouvelles du théâtre de la guerre. Lorsqu'il s'est agi de fixer le Commandement suprême et les autres, il y eut réunion du Conseil chez le Tsar. On avait fait une liste de quelques noms avec désignation qu'on mit sous ses yeux. Le Tsar ne put se prononcer pendant longtemps, puis il prit le papier avec lui, disant qu'il devait y réfléchir!

Les autres étaient furieux, car le cas était pressant et il aurait fallu une décision aussi prompte que possible. Lamsdorf ne dissimule pas son mécontentement et son désir de se désister de sa charge, car il est à peine consulté et tout se passe derrière son dos. A Pétersbourg on a partout des mines excessivement longues et on dit que ce sera une guerre qui durera beaucoup de temps, car avant six mois l'armée russe ne pourra pas être prête pour le combat. Je m'imagine que, s'il en était ainsi, les Japonais qui ne perdent pas leur temps, en profiteraient pour s'emparer de toute la Mandchourie, pour s'y établir et s'y fortifier, afin d'y attendre en pleine sécurité une attaque russe. En Russie au contraire on voudrait, comme en 1812, les attirer très loin dans le pays et amener de cette façon une nouvelle catastrophe dans laquelle il faut espérer que les Japonais ne tomberont pas, s'ils savent profiter des leçons de l'histoire. Il faut aux Russes plus de cent jours pour transporter en Mandchourie tout un corps d'armée avec ses bagages. L'état du chemin de fer de Sibérie est si mauvais, que les difficultés sont insurmontables quand il s'agit de transporter

1. Le 19 février était le jour de naissance de la Princesse.

des canons et de la cavalerie; de plus le climat est presque mortel pour les chevaux provenant d'autres pays. Le chemin de fer n'a qu'une seule voie, pas assez solide pour le transport des gros canons; le passage du lac Baïkal se fait en traîneau en hiver, en bateau en été, les glaces en sont mouvantes et les tempêtes exceptionnelles, ce qui rend ce passage tout ce qu'il y a de plus périlleux. A une certaine distance après ce lac, il y a une grosse montagne rocheuse dans laquelle on n'a pas creusé un tunnel à cause de la dépense; on a donc fait monter le chemin de fer en serpentant sur cette montagne : à chaque bout du lac il faut faire un arrêt pour déplacer la locomotive et cette manœuvre doit se répéter quatorze fois. Vous comprenez le retard que cela produit. Le lac Baïkal est gelé pendant six mois chaque année; la tempête de la semaine dernière a éclaté au moment où l'on y posait les rails pour tâcher d'y faire passer les trains dessus, et il s'en est suivi, il y a huit jours, une rupture des glaces dans deux endroits, qu'on a dû essayer de boucher avec d'autres blocs de glace. En outre en ce moment les rails manquent pour faire cet embranchement sur la glace.

Le maréchal de Waldersee qui est compétent dans l'affaire et a vu de près les deux armées, dit avoir une très petite idée de ce général Lénévitch qui commande le corps d'armée de la Mandchourie, et de tous les généraux russes dont l'instruction et la capacité laisseraient beaucoup à désirer, tandis qu'il dit que les Japonais ont un amiral et deux généraux excessivement capables et de la plus grande distinction. L'Empereur me disait en concluant : « Le Tsar et les Russes ont cru qu'avec leur grande parole de Paix et avec des mots ronflants ils apaiseraient tout et que cela suffirait pour éviter la guerre. Maintenant ils doivent voir que ce n'était pas cela qu'il fallait; depuis longtemps il manque en Russie une main conductrice ayant de l'énergie : la manque de poigne se fait sentir à chaque heure. »

Les grands-ducs Cyrille et Boris ont demandé de pouvoir partir pour la guerre, mais, avant de partir pour l'Extrême-Orient, chacun va faire encore un tour à Nice et dans le Midi, ce qui est un peu prendre le chemin des écoliers. On dit du reste que le Tsar s'est laissé attendrir et permettrait bientôt à

Cyrille d'épouser la femme divorcée du grand-duc de Hesse. On raconte aussi que l'amiral Alexeiew est un Romanov de la main gauche.

Berlin, 23-24 février 1904.

Il est probable que les Japonais, profitant des retards russes, sont en train de s'emparer de la Corée et de s'y établir solidement; mais ils ont la précaution de ne rien faire savoir de leurs mouvements, ce qui explique que nous ne savons rien ici de ce qui se passe dans cet Extrême-Orient auquel nous pensons tous.

A Pétersbourg on a été très étonné et on n'est pas très content de cet ukase du Tsar, qui met en liberté tous les compromis politiques pour qu'ils s'enrôlent dans l'armée. « Ce sont tous des rouges et des socialistes et je ne voudrais pas être leur commandant », m'a dit hier l'ambassadrice de Russie ici. Le Tsar lui-même ne reçoit aucune nouvelle des opérations, car il n'y en a pas.

On me disait encore à propos de l'armée qu'il n'y avait que les troupes qui longent les frontières de l'Allemagne et de l'Autriche qui ont des canons modernes et des fusils nouveau modèle; tout le reste n'a que des armes anciennes et les corps d'armée de Mandchourie sont les plus médiocres.

Tâchez de lire le *Journal de Genève*; les lettres de Paris y sont très curieuses pour le revirement d'esprit qu'elles signalent au sujet de la Russie, l'alliée bien-aimée d'hier. Les dégringolades répétées de la Bourse font naître une inquiétude colossale pour l'argent que les Français ont fourré là-bas avec autant d'insouciance que d'imprudence.

Berlin, 27-28 février 1904.

Les Russes ont chanté victoire trop tôt, ils ont illuminé, lancé des dépêches à sensation et le *Figaro*, qui est plus russe que les Russes, ne sait plus comment démentir ses annonces de victoire. Les Japonais ont leur flotte intacte, et si un de leurs bateaux a été coulé, c'est eux qui l'ont voulu pour fermer entièrement le port de Port-Arthur[1].

1. L'amiral Togo avait envoyé de vieux bateaux remplis de pierres espérant que les Russes les feraient couler à l'embouchure de Port-Arthur. Il déclara que son projet n'avait pas complétement réussi.

J'ai lu hier une description du chemin de fer transsibérien qui ne fait rien augurer de bon. Sur cette immense ligne à une seule voie, il y a 1 871 ponts, presque tous en bois, et beaucoup trop faibles pour supporter le passage fréquent de lourds trains militaires. Aux gares, les voies de garage sont trop courtes pour le croisement des trains militaires. Ces trains mettent quarante-cinq jours pour parcourir ce trajet et il n'y a pas assez de wagons. On met les hommes dans les wagons à bestiaux sans les transformer, ce qui fait qu'ils doivent rester debout tout le temps du voyage dans des wagons non chauffés, ce qui en a fait périr plusieurs.

A Port-Arthur il n'y avait pas un seul officier à bord des navires de guerre quand les Japonais les ont surpris la première fois; ils s'attendaient si peu à être attaqués qu'ils étaient tous au cercle à s'amuser. Tout cela donne la chair de poule.

Swida[1] m'a raconté que les têtes polonaises sont terriblement montées dans ce moment et que, si les Russes ont des revers, on ne peut pas trop savoir ce qui en sera. Beaucoup voient déjà une Pologne reconstituée depuis la Baltique jusqu'au delà des Carpathes; c'est fort inquiétant et rien ne prouve mieux la légèreté de ce peuple que les plus tristes expériences n'ont pas amené à la sagesse.

Dans les corps d'armée de Sibérie, il y a plus de 70 p. 100 de soldats polonais, car le gouvernement russe avait pour système de les incorporer dans les corps les plus éloignés de leur terre natale. A Varsovie on fait des démarches pour obtenir la permission de leur envoyer des sœurs de charité et des prêtres catholiques, mais on ne sait si l'on obtiendra cette autorisation pourtant si désirable.

J'ai eu une lettre de Pétersbourg d'une dame de l'ambassade de France que je connais et qui dit :

« Nous vivons ici dans une atmosphère de sombre tristesse depuis la déclaration de cette guerre, dont on parlait depuis huit mois sans jamais la croire possible; aussi au premier moment la stupeur et l'émotion ont été à leur comble. Le patriotisme est vraiment digne d'admiration; on a remplacé

1. Gérant des propriétés en Pologne du prince Radziwill.

les fêtes du Carnaval par des ateliers de couture où les femmes de toute les classes de la société, même du peuple, peuvent venir travailler en commun sous la présidence de la jeune Impératrice qui taille elle-même, coud à la machine et distribue du travail sans se lasser. En ce moment les Anglais ne sont pas en odeur de sainteté ici. La manière dont ils sont traités est inimaginable. »

Les Anglais sont le bouc émissaire des Russes en ce moment.

Hier au soir j'ai dîné avec le baron et la baronne de Heyking qui ont été pendant trois ans à la légation d'Allemagne à Pékin et ont été remplacés par Kettler qui fut assassiné six mois avant le siège. Ils ont raconté que, depuis des années, les émissaires russes rayonnaient dans tout le pays et que c'est surtout un certain Pawlow[1], qui était émissaire de la Russie en Corée, qui est l'auteur de tout ce que nous voyons maintenant. Ces Russes étaient insatiables et ils ne dissimulaient à personne que ce qu'ils voulaient était d'être les maîtres en Asie. On parle du péril jaune, il me paraît que le péril slave est bien pire encore pour notre vieille Europe.

Le *Times* a frété un bateau pour suivre les opérations sur mer de cette guerre, et je ne serais pas étonnée que le *New York Herald* se livrât à des dépenses plus grandes encore pour satisfaire sa curiosité et tâcher de contenter ses lecteurs.

Berlin, 6 mars 1904.

Betka qui est à Londres m'écrit ce qui suit à propos de la guerre : « Ici toutes les sympathies sont pour les Japonais. On croit qu'ils prendront Port-Arthur et Vladivostok et qu'ils forceront les Russes à se retirer de la Mandchourie. On a calculé qu'il faudrait dix mois aux Russes pour transporter à travers la Sibérie le nombre de troupes nécessaire pour être supérieurs en nombre aux Japonais et en condition de pouvoir se battre; mais qu'il y aurait encore des difficultés pour nourrir ces troupes. D'ici là on croit que les Japonais auront atteint leur but. »

1. Ministre de Russie en Corée, avait obtenu des concessions dans le territoire de Yougampo que les Japonais signalèrent comme une violation des traités existants.

Pétersbourg, 14-15 mars 1904.

Ici[1] tout est triste, morne, découragé; tout l'espoir est dans Kouropatkine. Le manque d'hommes capables est très senti. A la moindre escarmouche l'Empereur perd la tête, ne se montre pas en public, même quand sa présence est annoncée, puis on ne veut publier aucune nouvelle, de peur que les Japonais ne les apprennent, comme s'ils ne les savaient pas tout aussi vite! Le peuple, qui ne sait pas ce que c'est que la Mandchourie, n'a pas l'air de prendre le moindre intérêt à ce qui se passe, le monde des affaires est fort mécontent parce que tout le mouvement commercial est arrêté. On se prépare à une guerre très longue, mais ce n'est que mon impression personnelle. Kouropatkine a dit à Stas : « Êtes-vous préparé à une lutte de six mois? — Oui, répondit Stas, et même à plus. — Oh, non, répliqua Kouropatkine, pas plus de six mois, puis tout sera fini. » On dit que ce sera une guerre où la cavalerie sera beaucoup employée, car les Japonais n'en ont pas.

En général l'état des choses est curieux ici, tout est mystère, énigme, incertitude : on ne fait partir que des détachements, ne voulant pas trop toucher aux troupes de Pétersbourg comme à celles de Pologne et ce n'est qu'à partir de Moscou qu'on peut s'apercevoir d'un peu de mouvement guerrier. Les rails ne tiennent pas sur les glaces mouvantes du Baïkal et les difficultés de transport augmentent chaque jour.

Les deux Impératrices se chamaillent, mais la jeune paraît prendre le dessus par la façon dont elle s'est mise au travail pour la Croix Rouge. L'Impératrice mère avait jusqu'à présent la direction suprême de cette Croix Rouge : on vient de découvrir que dix-sept millions, qui étaient dans la réserve, ont disparu, et que quatre millions donnés après, avaient eu le même sort. Cela a extrêmement fâché la jeune Impératrice qui tâche de donner l'exemple à tous du travail et de la bonne administration des fonds qu'on lui confie personnellement.

Au mois de septembre dernier, il y eut un conseil dans lequel Lamsdorf, Kouropatkine, alors ministre de la Guerre, et un

1. Cette lettre, comme la plupart de celles qui sont groupées ici, ne sont pas publiées *in extenso*. Faute de place, nous avons retranché ce qui ne concernait pas la guerre russo-japonaise (N. D. L. R.).

autre ont supplié le Tsar d'évacuer la Mandchourie et d'en vendre le chemin de fer, parce que la Mandchourie ne valait pas la peine qu'on la gardât, qu'elle n'était pas du tout nécessaire à la Russie et que les risques d'une guerre auxquels on s'exposerait en voulant la garder n'étaient pas en proportion des avantages qu'on en tirerait. L'Empereur répondit que pour rien il ne lâcherait la Mandchourie et qu'il n'y aurait pas de guerre parce que lui ne la voulait pas. Les ministres résistèrent et à trois reprises ils insistèrent pour l'évacuation jusqu'à ce que l'Empereur se fâchât et leur dît que c'était lui le Tsar et qu'ils n'avaient qu'à obéir. Or c'était Bézobrazow qui était derrière la résistance impériale. Il s'était lancé dans une grande spéculation pour exploiter les forêts de cèdres sur la frontière de Corée; il y avait entraîné l'Empereur qui y avait mis trois millions de roubles de sa cassette et d'autres sommes au nom de l'Impératrice et il fallait garder ce territoire pour poursuivre l'affaire.

Cet après-midi j'ai été appelée chez la grande-duchesse Constantin, née princesse d'Altenburg, j'ai été frappée de certaines choses qu'elle m'a dites peut-être sans penser à leur portée. Elle me parla de la guerre avec une très grande inquiétude, car elle et son mari sont beaucoup moins sûrs du succès que tous les autres : « Ce qui est terrible, c'est que nous avons été surpris en pleine sécurité. Ici tout le monde était persuadé que la guerre ne pouvait avoir lieu, car on était convaincu que personne n'oserait attaquer la trop formidable Russie. Aussi rien n'était prêt, la guerre, d'après les calculs d'ici, ne devait se faire qu'en 1905, car nos préparatifs ne pouvaient être achevés que pour cette époque : maintenant nous ne savons pas ce qui va arriver et ce qui peut encore nous surprendre. »

Ainsi la Russie voulait faire la guerre, mais ne voulait la faire qu'à la date qu'elle avait fixée : il est plus que probable que les Japonais, sachant ce qui se tramait contre eux, l'avaient prévenue.

Dès le commencement d'ailleurs ce ne fut qu'un tissu de jalousies et de petitesses. Quand l'Allemagne se fut emparée de Kiao-Tschéou, Lobanow[1] trouva que comme compensation la Russie devait avoir Port-Arthur. Il mourut au milieu de

1. Ministre des Affaires étrangères de Russie.

son œuvre, Mouraview[1] veut la continuer, il meurt aussi; et c'est de là qu'on est parti pour arriver, à travers des spéculations douteuses, où l'on en est aujourd'hui.

Berlin, 14-15 avril 1904.

Nous sommes ici très impressionnés par les nouvelles de la catastrophe arrivée hier matin à Port-Arthur[2]. Les Russes y ont perdu leur meilleur amiral, celui du moins sur lequel ils comptaient le plus, qui doit cependant avoir été très imprudent. Il doit en effet être sorti avec son escadre pour attaquer les Japonais et avoir dû ensuite rebrousser chemin, quand il se rendit compte que l'escadre japonaise était plus forte, car c'est en rentrant qu'il heurta la mine qui le fit sauter. Or il aurait pu se rendre très bien compte de la force de l'escadre japonaise et ne rien risquer s'il n'était pas en condition de livrer combat.

Il paraît qu'on a dû interrompre la circulation du chemin de fer par suite de l'amincissement des glaces sur le lac Baïkal, et que tous les transports de troupes et d'approvisionnements sont forcéments suspendus. Les Japonais vont en profiter, ils seraient même fort bêtes s'ils ne le faisaient pas. On est aussi très inquiet de l'attitude de la Chine qui ne paraît pas devoir respecter jusqu'au bout la neutralité. On craint qu'elle ne se mette dans l'affaire, ce qui rendrait la position des Russes intenable. Tout ce qui se passe me paraît bien inquiétant, et je me demande comment la Russie se tirera de tout ce grabuge... Le grand-duc Cyrille, qui était avec l'amiral Makarow sur le bateau qui a sauté, n'a pu se sauver qu'à la nage et il doit être blessé. J'ai télégraphié à sa mère, la grande-duchesse Vladimir, pour bénir Dieu avec elle que son fils ait pu se sauver, et partager toutes ses émotions. Je pense avoir bien fait de lui donner ce signe de sympathie car elle a toujours été très amicale pour nous, bien que leur position à Pétersbourg ne m'ait pas paru bien brillante cette fois-ci.

J'ai vu Lerchenfeld et quelques autres, tous naturellement

1. Ministre des Affaires étrangères de Russie.

2. Le vaisseau *Petropawlovsk* coula sur des mines japonaises le 13 avril. L'amiral Makarow et six cents hommes périrent.

fort impressionnés par la catastrophe russe qui ne fait augurer rien de bon pour l'avenir. On regarde comme impossible de prendre l'offensive, ni sur mer ni sur terre. Makarow avait dit qu'il chercherait les Japonais en pleine mer pour attaquer leur flotte et empêcher le transport de leurs troupes, mais il ne put jamais le faire, ni sortir du port hors de l'abri de l'artillerie des forts; et c'était celui des amiraux qu'on regardait comme le plus capable! On disait encore que les Russes ne pouvaient qu'agir par grandes masses et en restant toujours sur la défensive, car ils ne sont pas en condition de se livrer à tous les calculs et au travail méthodique qu'exige une offensive de grande envergure.

Hier mon mari a vu Schlieffen à la séance de la Chambre des Seigneurs et il lui a dit que les nouvelles qu'on recevait à l'État-Major, disaient que les troupes russes qui étaient au nord de la Corée descendaient vers le sud et qu'on les groupait autour de Moukden.

Les journaux se chamaillent pour savoir si c'est une mine russe ou japonaise qui a fait sauter le *Petropawlovsk*, mais le *Tageblatt* fait remarquer que dès la fin de mars, le journal *le Matin*, de Paris, avait annoncé qu'au moment de la mort du commandant Stéphanow, tous les plans des mines avaient été perdus avec lui, de sorte que les Russes ne savaient plus où cet officier les avaient mises. Quelle situation!

Cet après-midi on raconte qu'il y a deux nouveaux bateaux russes qui sont perdus, que le grand-duc Cyrille est soigné dans un wagon de chemin de fer et que ses parents ont fait partir immédiatement un aide de camp avec tout ce qu'il faut pour ramener leur fils, car ils craignent que ses blessures ne soient plus graves qu'on ne le leur a télégraphié.

Berlin, 18-19 avril 1904.

Les événements m'apparaissent sous un jour bien plus grave encore que je ne le prévoyais depuis la catastrophe tragique qui vient de se passer sur mer, qui a anéanti pour ainsi dire la flotte russe et qui est arrivée par le manque de préparation, la négligence des précautions les plus élémentaires, un optimisme effrayant et trop de dédain de l'ennemi. Tout cela existe plus ou moins dans le même degré dans l'armée de terre

et la catastrophe sur mer est bien faite pour démoraliser. J'avoue que l'État-major russe ne m'inspire aucune confiance et l'Empereur a si peu de chance et il est tellement poursuivi par le malheur que cela redouble ma terreur.

D'après l'aveu de l'amiral Togo, en son rapport qu'on connaît aujourd'hui, sa flottille de torpilleurs accompagnée du vaisseau *Koyo-Mary* a mouillé les torpilles de blocus devant la passe de Port-Arthur dans la nuit du 12 au 13, et il faut que les Russes veillent bien mal pour ne pas avoir aperçu ces bateaux qui travaillaient. Les Slaves ont une telle absence de méthode que je crains bien que rien ne puisse les corriger. Ils ne cherchent qu'à jeter de la poudre aux yeux. Ainsi pour cette Croix Rouge ils font un train de l'autre monde; les préparatifs sont sur un pied inimaginable, on dépense un tel argent qu'ils ont imaginé de mettre pour cela un impôt de trois kopecks par arpent de terre qu'on possède (mon mari seul en aura pour dix mille roubles) et il n'y a pas de blessés jusqu'à présent; il n'y a que des noyés! Personne ne sait où passe cet argent.

Berlin, 4-5 mai 1904.

Il y a de fort mauvaises nouvelles pour les Russes qui ont perdu une sérieuse bataille sur le Yalou. Kouropatkine ne s'est pas montré à la hauteur de ce qu'on attendait de lui et l'on voit que les Russes n'ont encore que peu de monde là-bas et que les journaux avaient exagéré en disant qu'ils avaient déjà réuni trois cents mille hommes. L'artillerie japonaise s'est montrée très supérieure à celle des Russes, ce qui répond à ce qu'on m'avait dit à Pétersbourg. L'alliance française est presque en train de se disloquer; les périls de la Russie l'ont ébranlée.

J'ai reçu ce matin une lettre de la grande-duchesse de Bade dont voici un passage :

« La visite de l'Empereur et de l'Impératrice a été des mieux réussies, et nous ne pouvons assez l'exprimer... L'Empereur est d'un intérêt prodigieux dans ses récits de voyage; on peut apprendre de lui comment il faut regarder et voir un pays étranger. Les heures de bonne conversation se sont envolées très vite... Cette malheureuse guerre (car elle est malheu-

reuse, quelle que soit son issue) devient de plus en plus effrayante. Les commotions et les désastres sur terre et sur mer font frémir. Je plains l'empereur Nicolas, car il doit souffrir. On prétend qu'il faudra deux ans pour venir à bout des Japonais : quelle perspective! »

Je suppose que c'est l'idée de l'Empereur que la grande-duchesse me transmet ainsi.

Berlin, 12-13 mai 1904.

Aujourd'hui j'ai vu Bülow qui est venu me voir avec sa femme. Il est assez nerveux et ne se sent pas trop à son aise. Il dit que les dépêches de Pétersbourg rapportent que le moral y est excessivement bas, que le grand-duc Cyrille est revenu de la guerre avec une mine déplorable et des blessures assez sérieuses, très loin d'être guéries. Tout ce qu'on lit dans les journaux fait comprendre que la Chine menace; je ne parle pas du Gouvernement chinois, qui a beaucoup trop peur pour rompre la neutralité, mais si le peuple se soulevait de lui-même, il n'y aurait rien d'étonnant. On voit les espions japonais qui s'échappent grâce au concours des Chinois, les Chinois qui s'opposent aux réquisitions de bétail par les Russes à l'ouest du Liao, un général tartare qui refuse d'évacuer Moukden, un bâtiment appartenant à la Compagnie russe des bois de construction qui a été détruit par un incendie allumé par un Coréen! Tous ces symptômes prouvent combien la Russie est détestée par tous ces peuples de la race jaune...

J'avoue que je comprends tous ces Asiatiques qui demandent qu'on les laisse tranquillement chez eux, et se voient assaillis par des Européens qui, au nom de la civilisation, viennent leur arracher ce qu'ils possèdent, ce qu'ils désirent garder, ce qui est légitimement à eux, sans se soucier des haines que toute cette façon d'agir engendre dans les cœurs d'une race.

Berlin, 29 mai 1904.

J'ai été voir l'ambassadrice de Russie qui prétendait qu'en ce moment on se battait et qu'il est plus que probable que Port-Arthur se rendra très prochainement. J'imagine que la comtesse Osten-Sacken ne parlerait pas ainsi, si elle

n'avait pas quelques données certaines en ce sens. Elle disait encore que Kouropatkine aurait voulu dès le commencement évacuer Port-Arthur, regardant l'occupation de ce poste avancé comme une cause de faiblesse pour les Russes, mais qu'Alexeiew n'avait pas voulu y consentir, redoutant l'effet moral que cela aurait fait sur l'armée et sur le pays. Elle m'a parlé encore de la discipline très sévère que Kouropatkine faisait exercer au sujet des femmes que certains officiers tentent de faire venir et qu'on a fait descendre de force de pas mal de trains de chemin de fer.

On me raconte d'un autre côté que l'empereur Guillaume est en peine de ces défaites russes, car il ne serait pas sans prévoir certaines conséquences pour ici. Ce sont la France, l'Allemagne et la Russie qui ont arrêté le Japon dans sa guerre contre la Chine et l'ont forcé de rendre Port-Arthur dont il s'était emparé. Si maintenant il continue dans ses succès, il serait bien possible qu'à son tour il demandât à l'Allemagne d'évacuer Kiao-Tschéou où elle a établi un dépôt de charbon et bâti un chemin de fer, car ce que veut surtout le Japon, c'est l'éloignement de toutes les Puissances de l'Europe des côtes de la Chine.

Il est sûr que c'est une complication possible et je ne suis pas étonnée que l'Empereur y pense et se demande ce qu'il y aurait à faire pour ne pas être pris au dépourvu si une telle éventualité se produisait.

Berlin, 1er-2 juin 1904.

On raconte que Kouropatkine et Alexeiew n'arrivent pas à s'entendre pour concerter en commun un plan de campagne, et on dit qu'entre Alexeiew et l'amiral Skrydloff on s'entend encore moins. Ce dernier, qui était attendu à Port-Arthur, est allé à Vladivostok et le vice-roi a refusé de le recevoir.

Ce sont là de fâcheuses conditions pour vaincre un ennemi très entreprenant, chez qui il n'est pas question jusqu'à présent de rivalité entre les chefs.

A Pétersbourg on ne sait pas ce qui se passe, le service des dépêches paraît fort négligé, et toutes les nouvelles qu'on reçoit du théâtre de la guerre sont de source anglaise. Le gouvernement ne se donne même plus la peine de les contrôler.

Il est probablement trop imparfaitement renseigné pour pouvoir rectifier quoi que soit et très sincèrement on annonce qu'on ne sait rien.

A Varsovie les affaires vont très mal, un nombre énorme d'ouvriers est sans ouvrage, on fait beaucoup d'arrestations et on craint des mouvements qui ne rassurent personne.

Berlin, 5-6 juin 1904.

Le bruit court que le prince K'ing[1] aurait reçu officiellement à Pékin une proposition faite par la Russie qui serait disposée à abandonner la Mongolie à la Chine si, en échange, la Chine accordait à la Russie la concession d'une ligne de chemin de fer allant de Kalgan à travers la Mongolie jusqu'auprès du lac Baïkal. En outre la Russie offrirait encore à la Chine de lui rétrocéder la Mandchourie si elle consentait à lui accorder en échange le territoire du fleuve Ili sur la frontière du Turkestan. Les journaux voient dans ces offres un moyen honnête pour la Russie de se retirer sans trop de mortification de la grosse aventure où elle s'est jetée avec tant d'imprudence; mais le Japon sera-t-il du même avis? Il me semble que tout cela est encore prématuré et qu'il est bien difficile de faire la paix en ce moment avant une bataille décisive. Il paraît cependant que le Tsar et le gouvernement russe sont dans un tel état de découragement, et ont tellement peur d'une révolution à l'intérieur que je ne serais pas étonnée qu'ils cherchent tous les moyens possibles pour mettre fin à cette guerre qui prouve au monde entier combien les ressorts de ce grand empire sont rouillés et en mauvais état. Ce qui frappe le plus c'est le manque d'hommes de gouvernement, le manque de généraux sachant mener une armée au feu, l'ignorance complète de tout le corps des officiers. Pas un chef ayant la moindre initiative. Kouropatkine prétend qu'il ne peut bouger sans avoir sous la main quatre cent mille hommes et qu'il ne les aura qu'à la fin de juillet. Je voudrais bien savoir si, quand il les aura, il saura s'en servir. Skobelew[2], son

1. Yi-k'ouang, prince K'ing, chef du Conseil d'État et ministre des Affaires étrangères de Chine.

2. Le général Michail Dimitrievich Skobelew (1843-1882) se distingua particulièrement dans la guerre russo-turque de 1877-78 et dans la conquête du Caucase. Le général Kouropatkine fut son chef d'État-major en 1877.

maître, était un sabreur et ce n'est pas ce qu'il faut pour manier une telle masse d'hommes. En attendant on essaie de renverser ce pauvre Lamsdorf à Pétersbourg et c'est un prince Dolgorouki qui serait l'auteur de cette agression.

On me raconte que depuis la guerre les journaux arrivent moins noircis et que la censure est devenue plus accommodante. C'est une bonne chose certainement, mais cela ne diminue pas les distances et l'isolement une fois qu'on y est.

Ma fille Betka m'écrit de Vienne :

« Le prince Hohenlohe, attaché militaire d'Autriche à Pétersbourg, est ici pour quelques jours. Il avait quitté Pétersbourg avant la dernière défaite et il dit qu'on ne se fait pas une idée de l'état des esprits et du mécontentement qui règne dans tout le pays. Si Kouropatkine est battu, on peut s'attendre à tout. Il paraît que le grand-duc Cyrille se porte bien, que son rappel est une grande maladresse, car il s'est vraiment bien conduit pendant la catastrophe du *Petropawlovsk*. Il aurait dû rester et revenir plus tard avec les autres survivants qui seront reçus avec tous les honneurs. Au lieu de cela, Leurs Majestés, surtout l'Impératrice qui le déteste, ont été fort revêches pour lui. Le résultat final est qu'il est parti pour Cobourg, où il a été reçu à bras ouverts par l'ex-grande-duchesse de Hesse. »

On est étonné ici que, depuis la bataille du Yalou, Kouropatkine n'ait eu d'autre stratégie que de s'enfermer dans les camps et d'y attendre les événements, tandis que l'ennemi avance et remporte de brillants succès. Les Japonais ont coupé le câble entre la Corée et le Japon pour éviter toute indiscrétion et leurs mouvements sont ignorés de tous. Cette incertitude énerve leur adversaire et peut-être est-ce là aussi un de leurs buts.

Knorring a écrit une lettre à un collègue d'ici, du bateau brise-glace sur lequel il a fait la traversée du Baïkal. Il dit que le lac est encore couvert de glace et qu'il n'y a de libre que la largeur d'un canal nécessaire pour le passage d'un bateau, qu'on entretient avec un soin immense et pas mal de peine.

Niéswiez, 23-24 juin 1904.

Une dame m'écrit de Pétersbourg : « Ici personne ne sait rien sauf qu'on est toujours dans l'attente des victoires qui ne viennent pas. » La situation intérieure n'est pas rassurante; l'assassinat du général Babrikow, l'oppresseur de la Finlande, est le coup de cloche qui annonce des choses pires encore. Le mécontentement est si grand, les froissements si nombreux, les contrariétés si profondes, que si l'on commence, on ne sait pas où l'on s'arrêtera. Ce sont peut-être les Vêpres siciliennes que nous reverrons, si l'Empereur ne se dépêche pas à faire la paix avec le Japon, à la première occasion favorable qui se présentera.

On dit ici qu'on va mobiliser le corps d'armée de Wilna, mais l'ordre n'a pas encore été donné; dans tous les cas il est plus facile de donner l'ordre de mobiliser un corps d'armée que de le transporter là-bas. On me raconte qu'en Mandchourie on nourrit les chevaux avec le blé, n'ayant plus un grain d'avoine et qu'à Vladivostok, n'ayant plus ni bougie, ni pétrole, le soir toute la ville est plongée dans l'obscurité.

J'ai reçu une lettre de madame Schwabach dont le fils a été appelé à Pétersbourg pour de grosses affaires d'argent. Voici ce qu'elle m'écrit de Berlin :

« Mon fils Paul est revenu ces jours-ci de Pétersbourg; il dit que tout le monde y est horriblement abattu et impressionné par les dernières nouvelles. Il a trouvé pour la première fois qu'on y parle très ouvertement du Souverain, sur lequel on fait retomber toute la responsabilité de la guerre. Le mysticisme et le spiritisme dont il s'entoure de plus en plus est fort mal jugé par tous. Mon fils disait aussi que, si vraiment le mariage du grand-duc Cyrille était permis, l'impression serait fatale.

Niéswiez, 5-6 juillet 1904.

Les nouvelles du théâtre de la guerre disent qu'on s'y bat continuellement, mais jusqu'à présent il n'y a rien encore de décisif, et il est étrange de voir combien les Russes ici sont indifférents à ce qui se passe : « C'est si loin! » disent-ils. On dit que l'Empereur pleure chaque fois qu'il y a une mauvaise

nouvelle, puis les larmes sèchent et... c'est tout. Et pendant ce temps, que de malheureux périssent, et combien de mères pleurent, en proie aux plus terribles inquiétudes! C'est pousser trop loin le fatalisme et cela me révolte.

On parle d'une lettre publique de Tolstoï faisant de vifs reproches à l'Empereur au sujet de la guerre, mais cette lettre, je ne l'ai pas encore trouvée dans aucun de nos journaux, et je suppose qu'on confisquera le numéro qui la contiendra[1].

Niéswiez, 13-18 juillet 1904.

Le corps d'armée de Wilna n'a pas été mobilisé.

A Berlin les Russes envoient Witte pour les traités de commerce, accompagné d'autres hommes compétents, parmi lesquels Timiriasew que je connais très bien. Comme Witte va jusqu'à Norderney pour parler à Bülow, je pense que ce n'est pas du seul traité de commerce qu'il est chargé et qu'il va tâter le terrain au sujet de la paix et des négociations futures. On ne le dit pas, on le dément même, mais il ne faut pas être grand clerc pour le deviner[2]. Les cas de folie sont très fréquents dans l'armée russe. Ces derniers jours on a ramené à Varsovie sept officiers devenus fous qu'on a placés dans un sanatorium pour aliénés, genre d'établissement qui n'existe pas dans le reste de la Russie. On dit aussi que, depuis l'apparition des pluies, les cas de dysenterie se multiplient.

Dans tout ce qui se passe on ne voit pas la trace d'un plan de campagne, il n'y a qu'un plan de retraite.

Un des numéros du *Temps* disait qu'il fallait admirer ce général qui restait impassible tout en reculant toujours, sans montrer l'ombre d'un découragement, et que pour y arriver Kouropatkine devait avoir l'âme bien trempée. Est-ce que vous trouvez tout cela admirable? Je n'éprouve nullement ce sentiment.

1. Il s'agit probablement d'un article publié dans le *Times* et reproduit le 3 juillet par le *Novosti* qui fut immédiatement interdit.

2. L'empereur Guillaume avait demandé à l'empereur Nicolas l'envoi de Witte à Norderney pour le renouvellement du traité commercial de 1894 qui venait d'expirer. Witte espérait en même temps d'obtenir l'accès de la Bourse allemande pour les valeurs russes. M. Timiriasew, qui fut par la suite ministre du Commerce, avait été attaché commercial à l'ambassade de Russie à Berlin. (V. Bülow, *Denkwurdigkeiten*, vol. II, p. 41-46; Witte, *Mémoires de* ... (traduction française, p. 370-71).

Ma fille Betka m'écrit d'Angleterre : « A Londres on dit que les Japonais enveloppent lentement Kouropatkine qui sera pris comme dans une souricière. Les Anglais ne doutent pas de la victoire des Japonais; Port-Arthur serait à la veille d'être pris et, une fois ceci accompli, les Japonais s'établiront fortement en Corée d'où il sera impossible de les déloger. »

C'est peut-être exagéré, mais cela semble bien près de la vérité. L'affaire de ce bateau allemand que les Russes ont arrêté dans la Mer Rouge, pour confisquer toute la poste adressée au Japon, fait faire pas mal de mauvais sang en Allemagne, où l'on prétend qu'une telle façon d'agir est contraire au droit des gens[1]. Les journaux anglais tiennent le même langage et partagent l'indignation des Allemands. Je crains qu'il n'en résulte une tension dans les rapports russo-allemands, à moins qu'une explication très satisfaisante ne soit donnée.

Witte est toujours à Norderney ou à Berlin, et le plus grand secret est gardé sur les longues conférences qu'il a avec Richthofen[2] et d'autres ministres à Berlin. Les journalistes sont offusqués de ne recevoir aucune communication; je trouve que c'est agir avec beaucoup de sagesse, car la moindre publicité pourrait faire échouer toute tentative de négociations.

Il ne faut pas oublier que, quoique peu en faveur en haut lieu, Witte est le seul homme d'état un peu compétent que possède la Russie, qu'il était contre la guerre, qu'il a conseillé l'Empereur de sortir à temps de la Mandchourie, en lui indiquant la façon de le faire sans porter aucun préjudice à la fierté russe.

Comme les malheurs qu'il avait prédits arrivent, sa manière de voir doit s'imposer tout de même à l'esprit du Tsar et je ne serais nullement étonnée que Witte ait été invité par son maître à se rendre en personne à Berlin, non seulement pour le traité de commerce, mais encore pour tâter le terrain au sujet de ce qui se passe en Extrême-Orient.

1. Le vaisseau de la flotte volontaire russe, *Smolensk*, arrêta le paquebot-poste allemand *Prinz Heinrich* dans la Mer Rouge et confisqua plusieurs sacs de poste adressés au Japon. Le paquebot anglais *Malacca* et deux autres navires allemands subirent le même sort.

2. Baron Oswald de Richthofen, ministre des Affaires étrangères d'Allemagne en 1900-1906.

Bade Neuheim, 5-6 septembre 1904.

Les Russes refusent toute médiation; on nous écrit de Niéswiez qu'on mobilise le corps d'armée de Wilna et c'est un cri général de désespoir dans toute la population, ce qui n'augmente pas l'intérêt de la contrée pour la Mandchourie qu'on ignore.

Betka m'écrit qu'on craint en Autriche que tout ce qui vient de se passer ne soit pas la fin de la guerre; que les Russes, s'ils n'y sont pas forcés par des désordres intérieurs, ne veuillent pas s'avouer vaincus. Elle raconte aussi que le Tsar tape du poing contre les vitres de sa fenêtre en pleurant et en criant qu'il ne fera la paix qu'à Tokio... il faudrait pourtant y être. Une dame russe qui est ici, sœur de ce général Keller qui vient d'être tué, me raconte que le Tsar se rend moins compte que jamais de la situation, qu'il a fort changé dans ces derniers temps, qu'il est très hautain, très suffisant, ne veut de conseil de personne et que personne n'ose lui ouvrir les yeux, car il repousse tout le monde. On a donné l'ordre à la presse de représenter la prise de Liau-Yang comme une manœuvre de Kouropatkine et non comme un échec[1].

Berlin, 31 octobre, 1er novembre 1904.

J'ai eu hier la visite de Knorring arrivé d'Asie. Il a vieilli de dix ans durant les six mois qu'il a passés au milieu des horreurs de cette guerre. Il dit que l'anarchie la plus complète règne dans l'administration militaire comme dans le commandement; dans chaque ressort on a introduit le dualisme afin d'instituer un contrôle mutuel, et c'est ce dualisme qui a amené l'anarchie. Knorring croit que c'est fini avec Alexeiew; mais rien n'est sûr, vu que le Tsar n'aime par Kouropatkine. Dans la Croix Rouge il y a dualisme entre les deux impératrices qui tiraillent chacune de son côté et mettent des entraves à tout moment dans les secours les plus nécessaires que réclament les innombrables malades. A Pétersbourg il y a dualisme entre le ministre de la Guerre et le chef du grand État-major. Le premier est l'ennemi de Kouropatkine et il n'y a pas de chicanes

1. La ville de Liau-Yang fut occupée par les troupes japonaises aux ordres du général Kuroki le 4 septembre.

qu'il ne lui fasse. Impossible d'obtenir la moindre exactitude; tout est de l'à-peu-près partout; chacun y va selon sa fantaisie, et tous mentent. Les soldats sont tout ce qu'il y a de meilleur, mais il n'y a pas de bons sous-officiers, les officiers sont fort ignorants, et les généraux ne seraient pas dignes de commander une compagnie dans une autre armée. Pas un ne monte à cheval, tous sont des buveurs, presque tous plus ou moins abrutis. On n'a pensé à rien, et les malheureux soldats étaient obligés de travailler et de se battre sous une chaleur inimaginable avec des habits chauds. Maintenant arrive la question de l'hiver que Knorring regarde comme presque impossible à affronter, car aux affreuses chaleurs de l'été succède un froid épouvantable qui se maintient à 30 degrés durant des mois. Or le pays est absolument dévasté, plus un seul arbre; on a déjà démoli les maisons des Chinois pour en prendre le bois afin de se chauffer; des vents épouvantables soufflent, et on ne peut ni abriter, ni chauffer, ni nourrir cette armée de trois cent mille hommes.

Knorring croit que Port-Arthur tombera d'ici peu, et que c'est surtout cette place que les Japonais tiennent à avoir. Si Kouropatkine pouvait obtenir alors le moindre petit semblant de victoire, il pense qu'on saisirait ce moment pour entamer des négociations. Tout le monde a les nerfs tendus là-bas; il y a un tel sentiment de lassitude et de découragement, depuis les chefs jusqu'au dernier soldat, et il y a une telle quantité de cas de folie que l'on voit parfaitement qu'on ne peut pas continuer. Knorring dit que les Japonais sont aussi fatigués et qu'ils ne demanderaient pas mieux que de mettre fin à la lutte dès qu'ils seront en possession de Port-Arthur, qui ne peut plus tenir que deux ou trois semaines, d'après un ingénieur qui en était sorti avec lequel Knorring a voyagé. Si on arrivait alors à faire la paix, aucune des deux nations belligérantes ne sortirait absolument triomphante de cette guerre, car même les Japonais n'auraient pu obtenir tout ce qu'ils auraient voulu. Knorring dit encore que le mécontentement des Chinois est énorme. Ces pauvres gens se sentent absolument ruinés et ne demandent qu'une chose : c'est d'être délivrés des deux armées belligérantes.

Arrivé à Pétersbourg, Knorring, qui venait d'accomplir

une mission très importante pour la Croix Rouge, s'est annoncé chez l'Empereur, mais celui-ci ne lui a pas donné audience et l'Impératrice non plus. Le Tsar ne voit personne. L'Impératrice ne le permet pas. Il serait d'un calme imperturbable, mais très hautain comme ton et allure. La société de Pétersbourg, devenue très frondeuse, accuse sans se gêner le Souverain d'avoir amené cette fatale guerre pour une cause personnelle d'argent. On parle constamment de cette affaire des forêts du Yalou, qui ont entraîné toutes ces catastrophes par l'influence de Bézobrazow et du grand-duc Alexandre. Ce dernier pourtant doit avoir été le plus fin, car il a retiré à temps son argent, tandis que l'Empereur y a laissé trois millions de roubles. Tous à Pétersbourg demandent d'abord la paix, puis des réformes.

Le nouveau ministre de l'Intérieur a des idées un peu moins étroites que ses prédécesseurs, mais déjà tout le parti conservateur s'élève contre lui, et si ce parti parvient à lui faire fermer la soupape d'espérance, qu'il a entr'ouverte, il y a danger d'une véritable explosion de mécontentement qui peut se traduire en révolution. La jeune Impératrice est devenue absolument bigote, met toute sa dévotion dans saint Séraphin, et elle a fait des multitudes d'icones à ce saint qu'elle distribue à tous ceux qui l'approchent et dont elle inonde les soldats à l'armée. L'Impératrice mère est plus sage, elle a fait tout de suite venir Knorring et a écouté son rapport.

PRINCESSE RADZIWILL

LES

DESTINÉES SENTIMENTALES[1]

LA FEMME DE JEAN BARNERY

Avant de regarder le bilan, M. Pommerel jeta les yeux sur le visage de Loze. Le comptable ne paraissait pas inquiet. Avec précision, il expliqua les causes du déficit : une diminution des ventes, une grosse perte en Russie. Comme toujours, on a évalué le stock au prix d'achat.

— Mais vous savez que chaque année l'eau-de-vie en magasin s'évapore dans une proportion de 4 p. 100. Cela représente cinquante barriques qui s'en vont en fumée annuellement. Par contre, cette eau-de-vie prend de l'âge et de la valeur. Il faut tenir compte aussi des intérêts que vous servez pour les capitaux déposés chez vous. En omettant des charges certaines, on s'expose à vendre trop bon marché. Pour chaque lot d'eau-de-vie, il faut partir d'un chiffre sûr. Je vous conseille de majorer le stock de 10 p. 100, ce qui facilitera vos calculs pour l'établissement du prix de vente. Ainsi vous ne perdez rien cette année, car le stock est important; et même il ressort un léger bénéfice.

Avec sa longue barbe grise étalée sur le veston noir, Loze avait un air si grave et il s'exprimait sur un ton si mesuré que l'on ne pouvait douter de sa sagesse.

M. Pommerel écouta Loze, réfléchit longuement, examina de nouveau le bilan et reconnut que les remarques de son comptable étaient justes.

Ce jour-là, pendant le déjeuner, M. Pommerel fut silencieux; au dessert, tandis qu'il creusait avec une spatule d'argent le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1933.

stilton enveloppé de linges, présent annuel de l'agent de Londres, il dit à Pauline :

— Tout à l'heure, je vais recevoir M. de Lacrousille. Il déjeune chez Arthur. Il vient de La Rochelle pour faire une collecte dans la région.

Lorsque M. Pommerel s'assit dans son fauteuil, il parut si fatigué que Pauline crut qu'il allait s'assoupir et elle monta dans sa chambre. M. Pommerel songeait à la visite qu'il attendait.

Ses dépenses pour le temple, les missions, les églises, représentaient une somme importante. Allait-il réduire ses dons habituels, et avouer à un négociant de la Rochelle que ses affaires déclinaient? Car, malgré l'air tranquille de Loze et ses avis judicieux, M. Pommerel comprenait le péril que courait sa maison.

Jusqu'à présent, il prélevait une somme fixe pour ses besoins, laissant en compte le surplus. Le négoce si proche de la demeure, ses soucis ou ses gains, ne pénétraient pas dans le privé, et les femmes n'en avaient aucun soupçon. Voici que le contre-coup des affaires ébranle les bases de la vie, traverse les murs sacrés et se fait sentir dans le fumoir paisible.

La somme qu'il prend chaque année est peut-être trop élevée? Sans doute, il a encore des capitaux en compte, mais il faudra les employer; depuis la mort du banquier Chottard, il ne peut compter sur aucun appui. Mais comment restreindre les frais d'une existence si modeste? Il a vendu déjà deux chevaux. Dans la remise, presque vide, il reste le landau, sous une housse, le break, qu'il céderait volontiers, la charrette anglaise de Pauline. Il comptait pour rien la bonne chère, les vêtements solides, le beau linge qui durait trente ans, les nombreux serviteurs, luxe si répandu qu'on l'ignorait. M. Pommerel croyait vivre en ascète. Bien sûr, il pourrait diminuer les dépenses de Pauline, mais il les considérait comme une obligation de sa part, une sorte de dette morale.

Dans la cuisine, les domestiques restaient assis autour de la table, et Annette versait du café dans les gros verres. Ils avaient entendu sonner, mais cet appel insolite à cette heure leur parut une hallucination. Au second coup, Jules se leva;

engourdi, traînant les pieds dans ses chaussons de cuir, il traversa lentement l'office, monta les marches du vestibule, puis, ressaisi par son instinct, un peu émoussé depuis la mort de madame Pommerel, d'un geste prompt, il ouvrit largement la porte d'entrée, se tenant très droit, le visage rigide, comme M. Pommerel lorsqu'il quête à la porte du temple.

Gaëtan de Lacrousille toucha son chapeau gris, passa devant le domestique sans le regarder, ôta son chapeau, et, montant l'escalier, tapota légèrement ses cheveux du bout des doigts.

Il quêtait pour son église avec la politesse d'un homme du monde et la présence d'esprit d'un commerçant. Il s'informait d'abord de la famille et des affaires, puis trouvait un sujet qui menait insensiblement au but de sa visite.

En parlant, il observa le veston de M. Pommerel, qu'il savait venir de chez Davies, et porta la main à sa cravate, comme pour prendre conscience de son propre costume si frais et bien coupé, et que semblait compléter une courte barbe blonde en pointe, autour d'un visage un peu flétri.

— Je n'ai pas encore vu le pasteur Barnery. Nous avons rendez-vous chez lui, ce soir... Vous savez que j'ai remplacé mon ami Foucauld, au Conseil Presbytéral... Cela m'oblige à quelques déplacements. J'étais avant-hier à Bordeaux... Nous avons causé de Barnery... Sa situation est singulière, pour un pasteur, ne trouvez-vous pas? C'est la première fois que j'entends parler d'un pasteur divorcé.

— Jean n'est pas divorcé; il est séparé de sa femme.

— C'est la même chose... C'est un exemple déplorable!

Gaëtan prononça ces mots d'un air sombre, car il considérait toute rupture dans un ménage comme une atteinte à sa propre paix conjugale, si difficile à maintenir. Mais il sentit son ton choquant. Il tira un petit mouchoir de sa manchette, fermée par une chaînette d'or et le respira; soudain, sans passion, d'une voix conciliante :

— Vous estimez Barnery. Il est d'ailleurs votre parent... C'est un homme de valeur... On dit qu'il est très riche...

— Il est de la famille des fabricants de porcelaine de Limoges.

— Je connais Barnery et C^le^, B et Co, comme on dit... Nous regardions, à Bordeaux, charger leurs fûts de porcelaines

pour l'Amérique... Cela fait envie aux marchands de vins. C'est une maison très ancienne.

— Elle n'est pas très ancienne; elle est très importante surtout. C'est en 1840 que David Barnery est venu de New-York, où il possédait un comptoir de faïence anglaise. A cette époque, avant 1840, on ne connaissait que la faïence anglaise, en Amérique. Un jour, un client lui présente une tasse d'une matière inconnue (c'était de la porcelaine dure) et lui demande un service à thé semblable. Cette tasse venait de France. David s'embarque avec sa femme et ses deux fils. A Paris, il se met en quête de l'endroit où l'on a pu fabriquer la fameuse tasse. On lui indique Vierzon; il ne trouve rien, et se rend à Limoges. Là, il est à la source. Il demande aux fabricants de modifier un peu la forme habituelle des plats et leur décor, et promet toute l'Amérique comme client. Aucun fabricant ne consentit à changer ses habitudes. Alors David fonda un petit atelier de décoration, qui fut le commencement de cette maison Barnery, maintenant, en Amérique, l'équivalent de Baccarat en France... L'histoire de la tasse est charmante. Ce qui s'est passé ensuite est une histoire beaucoup plus belle, mais plus difficile à raconter.

— Qui est Jean Barnery?

— Je vous ai dit que David avait deux fils... (Il a eu une fille aussi, qui a été ma femme.) Les deux fils ont succédé à leur père, et c'est le plus jeune, Robert, qui, en réalité, a donné à la fabrique tout son développement. Son frère aîné avait épousé une femme riche, une Française, dont les capitaux ont été utiles au début. Elle est morte en donnant le jour à Jean. Son mari est mort peu de temps après, d'une façon assez mystérieuse... Il était inconsolable... Jean est le seul héritier des parts de son père dans la maison et se trouve ainsi propriétaire de la moitié de B et C°.

— J'ai entendu prêcher Barnery... Il parle bien. J'ai déjeuné avec lui, chez des amis. Il m'a frappé par son aspect, qui n'est pas celui de nos pasteurs... Il a un air dégagé... un peu dur. Je comprends maintenant, c'est un homme de notre monde... Mais comment expliquez-vous que cet héritier, appelé à diriger une des plus grandes fabriques d'Europe, soit devenu pasteur?

— On n'explique pas une vocation, on la constate. Elle est évidente chez Jean. Comme vous le disiez, c'est un garçon de valeur... A vrai dire, en dehors de sa vocation, je crois deviner des raisons... Songez qu'il n'a jamais connu ses parents... Il est venu au monde dans des conditions particulières... assez démuni du côté du cœur...

— N'est-il pas socialiste?

— On le dit, mais je ne le crois pas. Il a ses idées, voilà tout.

— Sa femme est de Limoges?

— Oui... C'était une petite fille de Limoges... de famille très modeste... la fille du caissier des Barnery. Elle était jolie... Sûrement, elle n'avait pas la vocation. Un pasteur riche et qui s'appelle Barnery, quand on est une petite fille de Limoges, cela ne va pas ensemble, et de cet homme, on ne se fait pas une idée bien juste... Elle n'a pas compris à quelle existence elle se destinait.

— A-t-elle eu de grands torts?

M. Pommerel se tut un instant, sachant combien un jugement sur autrui doit être médité :

— Non, elle n'a pas eu de grands torts. Elle était un peu frivole, étourdie, enfant... Mais elle n'a rien fait de très mal... Cependant, je suis persuadé que certains travers, chez elle, sont incorrigibles.

— Je me suis permis de vous poser cette question, parce que nos amis Boisgencier ont une bonne qui a servi quelque temps chez Jean Barnery. Cette fille prétend qu'il maltraitait sa femme...

— Quelle stupidité!

— Sans doute, le mot est un peu fort, — dit Gaëtan.

Il reprit d'une voix grave, un peu hésitante, pondérée, imitant M. Pommerel :

— Mais songez que cette bonne a vécu chez les Jean Barnery... dans leur intimité... Elle prétend que madame Barnery était malheureuse... que son mari ne l'aimait pas... Elle parle toujours de madame Barnery avec sympathie... Je dirai même avec compassion.

— Nathalie est sympathique à quelques personnes. Ce n'est pas une méchante femme. Mais ne renversons pas les rôles. Nathalie a reconnu ses torts et elle a voulu partir. Les

preuves de ses fautes... non seulement de sa coquetterie, mais de sa légèreté scandaleuse, je les ai eues sous les yeux, et malheureusement, à Barbazac, je ne suis pas le seul à les connaître.

— On m'a parlé d'un certain Dalhias...

— Oui, Dalhias est mêlé à ces incidents.

— Qu'est-elle devenue?

— Elle est retournée à Limoges, où elle habite avec sa fille.

— Quel âge a la fille?

— Quatre ans.

— Ah!... c'est triste!... S'il ne s'agissait que de coquetterie, et de toutes manières d'ailleurs, est-ce que vous approuvez cette rupture, cette condamnation publique? N'est-ce pas là le vrai scandale? Ne croyez-vous pas que Barnery eût mieux fait de partir avec sa femme, d'essayer de la ramener dans la bonne voie, par sa charité, ses conseils...

— Je pense qu'il vaut mieux que Jean soit séparé de sa femme. Il s'agit moins d'un fait précis, d'un égarement momentané, que d'un penchant inadmissible, d'un tempérament qu'on ne changera pas. Il aurait fallu que Jean renonçât à sa fonction. Il y a songé, je l'ai retenu. Je n'admets pas que Nathalie prive notre église de Jean. Considérez ces choses, en oubliant les noms : un pasteur se marie à vingt-quatre ans et s'aperçoit de son erreur; sa femme est futile, extravagante; elle compromet son mari, l'église; elle n'est pas faite pour un rôle d'effacement et de dignité; doit-il abandonner son ministère, et, à cause de cette femme, cesser de servir Dieu selon sa vocation? J'y ai réfléchi, croyez-moi. Il doit rejeter cette entrave.

— Certainement! — fit Gaëtan, qui regardait son chapeau sur une chaise.

— Comment se nomme cette bonne dont vous me parliez? dit M. Pommerel.

— Célestine.

— Célestine... Je ne crois pas qu'ils aient eu une bonne de ce nom...

— Les Boisgencier ont donné un très beau bal cet hiver... J'ai conduit le cotillon...

Gaëtan estimait qu'il pouvait aborder maintenant des

sujets à son goût. Il aimait les visites, parce que son existence lui paraissait enviable, dès qu'il en parlait. Tout ce qu'il racontait à un ami ou à un inconnu, devenait satisfaisant pour lui, reluisant, agréable à dire. La réalité était un peu différente, mais c'est à peine s'il s'en apercevait chez lui, où il restait très peu et ne parlait pas.

Il se leva, prit sur une chaise son chapeau et ses gants, et dit :

— Vous avez complètement changé mon opinion au sujet du pasteur Barnery... Merci... Vous savez que l'église de La Rochelle...

— Oui — mon cher ami, — dit M. Pommerel en suivant Gaëtan dans le salon. — Mon frère est sûrement arrivé. Dites-lui, de ma part, de vous remettre la somme habituelle.

Le sourire de Gaëtan s'effaçait à mesure qu'il descendait l'escalier et, délicatement, il posa sur sa tête son chapeau gris, qui le rajeunissait. M. Pommerel referma la porte du salon et traversa la pièce en se tenant les reins : l'été dernier, il avait pris froid en portant dans la maison une mince veste d'alpaga. Le souci que lui causait son commerce, et qui le hantait une heure avant, était dissipé. Le tourment de ses affaires lui revenait par surprise, comme cette gêne dans les reins, peu douloureuse, mais profondément cramponnée. Il n'était jamais affecté par ses affaires de la même manière. Parfois son inquiétude était aiguë, ou bien amortie et sans prise sur l'esprit.

***

L'eau jaune débordait des fossés le long des routes boueuses. Entre les averses, le vent avait une odeur de printemps, et les grands genêts doraient les terres incultes. Auprès d'un portail cintré, ouvert à deux battants, des paysans attendent : les hommes par groupes, les femmes rangées devant le mur, qui fait ressortir leurs robes noires, soigneusement relevées pour éviter le contact des souliers.

Dans la cour, envahie par l'herbe et encombrée de charrettes, la maison semble déserte. Une porte est ouverte. On suit un corridor pavé, on monte quelques marches : une femme en robe de cotonnade, les mains sur le ventre, la face dure,

raconte à des voisins les derniers moments de son fils. Elle gesticule et pousse des hurlements, car on doit pleurer les morts. Malgré cette excitation forcée, on devine la femme à qui on vient d'arracher les entrailles. On songe aux cris de l'accouchement. Son mari s'appuie contre la table : un profil fin, une tête délicate, des yeux rougis qui n'ont pas l'air de voir. Dès que la femme interrompt son récit, il gémit et tremble. On dirait le refrain d'une mélopée apprise, un rite machinal :

— Mon fi! Mon fi! Mon Bernard, t'ai-je assez soigné!

Et le père, à son tour, en tremblant gémit :

— Y m'a commandé d'atteler le chevau et je vas à l'écurie et je reviens, et le v'la qui finissait!

Les plaintes recommencèrent. Tout à coup, l'homme s'arrêta, et, se tournant vers ses amis, il leur dit d'une voix tranquille :

— Allez donc au jardin, Messieurs, vous distraire un peu.

Les murs abritaient du vent.

— Des pommiers mal taillés; c'est dommage, — dit un paysan.

On entendit un bruit de pas dans le corridor. Le pasteur Barnery arrivait et fit remettre à la mère le châle de deuil et le voile qu'il apportait de la ville.

Le cercueil était recouvert d'un drap blanc parsemé de brins de lilas, la glace voilée d'une serviette. Une bougie posée sur la cheminée jetait des reflets intermittents sur les sculptures d'une grande armoire de noyer, qui contrastait avec le papier gris et déchiré des murs.

Le pasteur Barnery, près de la porte, regarda l'heure à sa montre. On entendait marcher dans la chambre, au-dessus de la petite pièce mortuaire. La mère parut, enveloppée dans le châle, le visage caché sous le crêpe. Silencieuse, elle prit place à côté du cercueil, dans l'ombre de la grande armoire. Barnery attendit un instant, espérant que le père allait entrer, puis il ouvrit le petit volume relié de noir qu'il tenait à la main, et lut :

« L'homme, né de la femme, est d'une vie courte et toujours agitée. Il fuit et disparaît comme une ombre. Ses jours passent plus vite qu'un coursier; ils disparaissent sans avoir vu le bonheur. Notre demeure est enlevée et transportée

loin de nous comme une tente de berger. Mais la miséricorde de l'Éternel est de tout temps. Je suis la résurrection et la vie, a dit le Sauveur. Ne vous affligez donc pas comme les autres, qui n'ont pas d'espérance, Dieu donne la vie aux morts. »

Lorsque Jean baissait la voix ou se taisait, on entendait des pas et des gémissements à travers le plafond. Dans l'assistance, les visages mornes ne semblaient pas émus. Les paroles terribles de la Bible, la prière du pasteur, ne les touchaient pas. C'était une cérémonie admise, mais comme étrangère à tous.

Lentement, avec maladresse, des hommes en blouse transportèrent le cercueil dans le char funèbre. On appela le père, qui était descendu de la chambre, mais qui se cachait dans la grange, derrière le foin, et on l'obligea à se tenir aux côtés de sa femme.

Sur le bord de la route, des gens, vêtus de leurs plus beaux habits, guettaient le cortège. Ils saluaient, puis se rangeaient derrière les autres et causaient entre eux.

— L'eau empêche de semer. Dans les terres basses on ne peut pas labourer. Il peut encore venir une gelée...

On marche, indifférent à la boue. Ce sont là quelques heures de répit, de vie en commun, une occasion de se voir, un sujet de conversation pour plus tard, presque une fête à laquelle chacun veut assister. Des enfants sont derrière toutes les portes. On sait que même pour les affligés, après les cris et les plaintes, il y aura la détente forcée, il fera bon se sentir vivre, rentrer chez soi, trouver la soupe, boire un verre de plus, et puis ce sera l'heure de panser les bêtes.

La route montait entre les pins et des champs de vignes. Un vaste horizon apparut, une étendue de plaines calmes, avec de grandes ombres et des taches de lumière. On arrivait au cimetière. Le père refusa d'entrer et resta près de la porte. La foule s'avança dans une petite allée entre les herbes hautes, qui envahissaient les tombes. Le pasteur Barnery jeta une poignée de terre sur la bière, au fond de la fosse, et dit : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. La poussière retourne à la terre, mais l'esprit retourne à Dieu, qui l'a donné. » Puis il ouvrit le livre

noir : « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce comme la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. »

Le vent éteignait sa voix. Il le savait. Il connaissait cet auditoire de sourds, ces gens durcis, qui ont leurs consolations propres et des forces inimaginables, leurs vertus et leurs joies mystérieuses; vies fermées, qui se suffisent, avec une sorte d'éternité issue des choses, et à qui il ne peut rien donner.

Montant dans sa voiture, Jean Barnery se tourna vers un petit homme à l'air bonasse et dit :

— Monsieur Renaud, votre ferme est sur ma route, je peux vous déposer chez vous.

— Si ça vous fait plaisir, monsieur le pasteur, ce n'est pas de refus.

Il s'assit auprès de Jean, et, souriant d'aise, enfonça sur sa tête un chapeau de feutre noir.

— Ça va bien, chez vous, monsieur Renaud? On est en bonne santé? Et les vignes?

— Oui, monsieur le pasteur, la femme et les gosses vont bien. Pour le reste, il y a du bon et du mauvais. Il faut trimer.

— Vos enfants vous aident. Les voilà grands. Autrefois, ils venaient à l'école du dimanche. Je ne les vois plus. Votre femme est protestante, n'est-ce pas, monsieur Renaud? Elle ne vient jamais au temple. Vous êtes de gros fermiers, vous devez l'exemple.

Renaud enleva son chapeau et le tourna entre ses doigts :

— Il y a le travail, monsieur le pasteur, la soupe à faire. Et puis, la jeunesse, ça n'a pas les idées à la religion.

— Je sais que votre femme aime la toilette; vous l'avez prise très jeune, dans un milieu un peu léger... C'est à vous à lui rappeler ses devoirs. Elle doit penser à vos aînés, qu'elle a promis d'aimer comme les siens.

Sans regarder Jean, mais l'œil aigu, d'une voix doucereuse, Renaud répondit :

— C'est bien vrai... Je l'ai prise un peu jeune... Mais, lorsque je rentre des champs et que je la vois rire avec toutes ses dents, je me dis : « T'es point beau et tu l'as pour toi, cette femme! »

Jean fouetta le cheval, qui se mit à trotter.

***

La cloche de la maison Pommerel a sonné. Les ouvriers quittent les chais et traversent la cour, sans parler. M. Pommerel attend le journal. Le marchand, qui revient de la gare, soufflant dans une petite trompette, s'arrête devant les maisons, ouvre une porte de boutique qui tinte; et on l'aperçoit boitant et courant, quand il passe dans la lueur d'un réverbère.

Le docteur Monnereau regarda à travers la vitre d'une fenêtre éclairée et entra dans le bureau de M. Pommerel. Il déboutonna son pardessus, écarta un peu son foulard autour de sa barbiche rousse et s'assit près de la cheminée.

Jamais il ne pouvait parler de ce qui l'intéressait. Sans doute, il causait volontiers avec Fayet, Pommerel, Bouttin, vieux camarades du lycée d'Angoulême, mais, dans ces rencontres, les propos n'avaient aucune importance. Le plaisir de l'entretien ne venait pas des idées, mais d'un sentiment qui touchait à l'être même. En ce moment, il songeait qu'il emportait le dernier livre d'Anatole France. Dans sa petite maison, cachée sous un orme du boulevard Chanzy, deux mille volumes s'entassaient sur les murs, tout son avoir, tout son amour.

Jean pénétra dans la cour, se pencha sur la fenêtre voilée d'un rideau de tulle et regarda la tête blanche de M. Pommerel sous la lumière du gaz.

Dans le bureau, il resta debout, interdit, comme s'il était entré par mégarde.

— Monnereau sort d'ici. Il t'a vu à Baignes.

— Je suis allé à Baignes pour un enterrement... J'ai ramené Renaud dans ma voiture.

— Ah! Renaud!... J'ai des échantillons de Renaud, mais je ne veux plus acheter... On ne vend rien!... On ne sait plus apprécier ce qui est bon... Bientôt, le whisky nous aura détrônés... Tu peux voir le chiffre des expéditions. Je parle des fûts... Ah! des caisses! Il en part des caisses!

— Pourquoi méprisez-vous les caisses, le cognac en bouteilles? On me disait que les caisses de Daviaud sont transportées à dos de mulets à travers la Cordillère des Andes... Vos concurrents n'ont pas craint de morceler leurs expéditions,

comme de petits marchands; ils ont imposé leur nom par la réclame, au lieu de rester les fournisseurs anonymes de vos Turnbull ou Watson, et, aujourd'hui, Hennessy...

— Oui, Hennessy gagne de l'argent; mais moi, je ne vendrai pas du cognac en bouteilles.

C'était là un point d'honneur, un pli ancestral que Jean ne pouvait comprendre.

— Hennessy est connu dans le monde entier, — dit-il. — Ce qu'il vend est bon.

M. Pommerel s'approcha d'une étroite table appliquée contre le mur et prit un flacon dont le bouchon était noirci par le frottement des poches paysannes. Il versa une goutte de cognac dans un grand verre de cristal, en forme de tulipe entr'ouverte. Les effluves du liquide doré se rassemblaient au niveau des bords rétrécis.

— C'est une fine champagne de 1820. Tu peux goûter... C'est fin, c'est net, c'est léger. Berthomé a raison, le temps de ces merveilles est passé. On a le palais gâté par l'eau-de-vie lourde et colorée de tes bouteilles bien habillées, qui font croire à un grand âge.

M. Pommerel reprit le verre des mains de Jean, et délicatement, entre deux doigts, il le souleva sans l'agiter, respirant doucement comme si par lentes et silencieuses exhalaisons il en absorbait tout le parfum; puis, d'un air grave, il le posa sur la table.

— Ce brave Renaud... Qu'est-ce qu'il t'a raconté?... Est-il toujours enchanté de sa jeune femme?

Jean, qui marchait autour de la table, pressé de partir, s'assit tout à coup et dit :

— Ces paysans ne comprendront jamais ce que j'ai fait. Je le sens à leurs allusions malicieuses. Ce souvenir me gêne.

— Tu y penses encore?

— Oui.

— Tu y penses trop. Tu ne dois plus y penser. C'est une affaire terminée et qui a été bien pesée. Tu as d'autres devoirs.

— En êtes-vous sûr?

— Comment, si j'en suis sûr! Je te rappellerai le mot de Luther : « Il n'y a qu'un péché pour un pasteur, c'est de mal enseigner la parole de Dieu. »

— Je me sens d'abord un homme. Je ne supporterai pas l'idée que j'ai commis une faute en laissant partie Nathalie.

— Elle a voulu partir. En effet, tu as commis une faute. Tu as eu tort d'épouser une femme qui n'était pas de ton monde spirituel... Une enfant... Un petit être futile...

Le front plissé, avec une expression douloureuse, Jean dit à mi-voix :

— Oui, elle était gaie, autrefois...

— Je me demande comment tu as pu lui plaire. Elle a été victime du prestige de ton nom et de ta fortune. Elle s'est trompée sur toi et sur elle...

M. Pommerel quitta son fauteuil devant la table, et vint s'asseoir en face de Jean, près de la cheminée. Il jeta sur les tisons une poignée de copeaux et tendit à la flamme son petit pied chaussé d'une fine bottine bien cirée. Une lueur brilla dans ses yeux gris-vert; son sourcil droit se releva avec une expression étonnée, hésitante, comme s'il se parlait à lui-même, puis il dit :

— Quelque temps, Nathalie a imité tes goûts, tes gestes, et même ta pensée. Elle était ton reflet. L'amour peut produire ces fausses harmonies. Et naturellement, elle t'a reproché plus tard d'avoir modifié sa véritable personnalité! Et quelle personnalité! La frivolité, la coquetterie effrontée!...

— Est-ce que, vraiment, Nathalie était si coquette?

— Tu me le demandes?... Mais, mon cher, elle se fardait!... Tu es un autre homme depuis votre séparation... Non seulement, j'ai le plaisir de te voir plus souvent, mais tu as un bon visage, l'esprit dégagé des véritables soucis du monde : les scènes, les luttes, où tu étais pris comme un coupable, dissimulant ta vie intime, qui pourtant marquait sur toi, changeait ta pensée, la déformait... As-tu oublié le scandale que nous avons eu tant de peine à cacher? Ces lettres...

— Oui, je sais... Vous avez raison.

— Souvent, à propos de toi, je me suis dit : « Si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la, et jette-la loin de toi... » Ce n'est pas le mal que Nathalie pouvait commettre, qui me fâchait le plus... la honte pour notre église... le scandale... mais le mal qu'elle produisait en toi, le mal subtil, la véritable perversion que son contact... car nous ne

sommes pas assez forts pour garder près de nous un ennemi qui veut notre perte... Je te dirai toute ma pensée... Je regrette d'avoir trop souvent écarté ce sujet entre nous. Il ne faut pas craindre d'en parler, au moins une fois, pour n'y plus revenir... Je te dirai que les légèretés de Nathalie ne m'ont jamais beaucoup inquiété. Malgré ses airs évaporés, les rendez-vous, les lettres, et tout ce que nous savons, je suis persuadé qu'elle n'a jamais songé à un autre homme. Dans ses légèretés il y avait de l'affectation; elle manifestait son aigreur, sa haine contre toi; il n'était question que de toi. Dans tous ses actes, je sens la perpétuelle revendication...

— Quelle revendication? — dit Jean qui écoutait chaque mot avec une extrême attention pour reconnaître si ce témoin, ce juge bienveillant, qui approuvait sa conduite, était vraiment équitable et perspicace.

— Elle ne te reprochait pas seulement d'avoir altéré sa précieuse personnalité; avant tout, elle ne te pardonnait pas d'être pasteur. Ton état la privait de la fortune que tu détiens, de l'usage de la vie qu'elle pouvait rêver... Oui, c'est la colère qui la portait à tant d'excès voulus, médités, ridicules... Par dépit, elle suspectait ta foi... ta sincérité... Elle prétendait même que tu n'étais pas croyant... Voilà ce qui ressortait de ses plaintes continuelles, de son bavardage assommant... et ce que je vois dans ses toilettes et sa poudre de riz...

— Oui!... — dit Jean avec vivacité, le visage détendu, comme s'il respirait plus librement.

Des nuances imperceptibles, qu'il avait cru deviner et dont il doutait, M. Pommerel les avait remarquées. Elles étaient donc bien réelles. Ses scrupules tenaces, un instant se dissipèrent. Il était absous et délivré. Comme pour se justifier davantage et rassurer à son tour M. Pommerel, il dit :

— Avant son départ, après votre intervention, je voulais lui pardonner. J'ai guetté le plus faible signe de repentir. Je me suis heurté à un visage fermé, à l'orgueil le plus buté... à sa haine. Alors, j'ai compris que la séparation était définitive.

— Oui, elle est définitive, — dit M. Pommerel, en fixant sur Jean un regard résolu, mais plein de douceur. — Tu ne dois plus y penser.

— J'ai été un homme très malheureux, pendant cinq ans. Vous ne l'avez pas su. J'ai enduré une épreuve horrible, et avec assez de patience, je crois...

— Tu n'as rien à te reprocher... Je me demande comment elle a consenti à partir si facilement, sur un mot de toi... Je pense qu'on l'expliquerait par la vanité, et le goût de la grandeur et des catastrophes... Elle avait fini son rôle de coquette. Elle est entrée dans un autre personnage.

— Avez-vous de ses nouvelles?

— J'ai des renseignements, par Julie Desca. Elle vit très retirée, très digne. Cela surprend tout le monde. Sur un point seulement elle n'a pas changé : sa haine... Elle ne t'a pas écrit?

— Je lui ai écrit deux fois, l'année dernière, mais elle ne m'a pas répondu. Je lui fais adresser sa pension par B et Co.

Jean était toujours curieux d'informations sur Nathalie, et il voulait encore questionner M. Pommerel, qui tourna les yeux vers le journal et se leva pour s'asseoir devant la table.

— Je vous laisse. Pardon.

— Dis-moi, Jean, avez-vous eu une bonne qui s'appelait Célestine?

— Oui.

— Lacrousille m'en a parlé, mais je ne me souviens pas de l'avoir vue chez vous.

— Elle n'est pas restée longtemps... Vous ne vous rappelez pas? Une figure malsaine. Elle était la fille d'un alcoolique.. Mélanie l'a remplacée.

— C'est effrayant!... On introduit chez soi n'importe qui, des voleurs, des fous, des ivrognes, et puis ces gens vont ailleurs, au sein des familles, colporter tout ce qui leur passe par la tête... Cette Célestine est placée chez des amis de Lacrousille, à La Rochelle... Elle prétend que tu étais un méchant mari... que tu n'aimais pas Nathalie... qu'elle était une victime...

— Elle dit que je n'aimais pas Nathalie?

— Elle avait des visions sans doute... la fille d'un alcoolique. Il paraît qu'elle a beaucoup de sympathie pour Nathalie.

— Elles s'entendaient très bien en effet. Nous ne l'avons

pas gardée à cause de ses crises. Dans la nuit, elle nous appelait... Elle avait vu un homme... Ces fantômes sont très désagréables. Avec ma vieille Mélanie, j'ai moins d'émotions... Allons! Au revoir.

Jean referma la porte du bureau, tira la petite porte vitrée du couloir qui donne sur la cour, et aperçut Pauline, dans la nuit, debout près de la fenêtre.

— Je vous observais, — dit-elle. — Je reviens de chez Marcelle et j'ai été arrêtée par cette fenêtre. C'est fascinant de regarder des gens qui parlent sans vous voir... et si bien éclairés.

Il se tourna vers la vitre :

— Je ne me doutais pas que nous étions si près de vous et si visibles. On se croit enfermés parce qu'il y a des murs...

— Du dehors, je vous voyais très distinctement, dans un jour étrange... On ne voit pas les gens quand on leur parle...

Il regarda Pauline éclairée par le reflet de la fenêtre, son visage blanc et sérieux, ses petits yeux brillants, qui semblaient foncés comme sa toque de velours, mais elle recula dans la nuit.

— J'ai empêché votre oncle de lire son journal... Je voulais partir, il est tard, et je suis resté...

— Moi aussi, je vous regardais, et je voulais partir... Je sentais que cela n'était pas convenable... Une autre volonté me retenait... Comment reconnaître nos meilleures volontés?... Je ne le demande pas au pasteur, mais à Jean Barnery... Je ne veux pas penser que vous êtes pasteur... Cela m'ennuie. Est-ce que vous dînez avec nous?

Il suivit Pauline, qui s'avançait vers le porche de la maison. Il ne la distinguait plus, mais sa voix le guidait, une voix un peu malicieuse, hardie, qui semblait toujours viser l'homme en lui, le fond vrai.

— Non, je ne dîne pas chez vous, je ne suis pas invité.

— Je vous invite.

— Ce n'est pas suffisant, et vous m'invitez trop tard. Il me faut des invitations plus régulières... La semaine prochaine, par exemple... Non, pas ce soir.

Dans la nuit du porche, dense comme celle des placards où, petit garçon, il restait enfermé pendant les longues par-

ties de cache-cache aux côtés d'une jumelle, il perdit conscience de sa personne, de ses contours, de ses années, et sentit battre en lui un cœur d'enfant, une sensation de jadis, le désir qu'il avait de rester dîner le jeudi chez les parents des jumelles, le seul désir vraiment charnel qu'il eût encore connu.

— Pas ce soir... Il faut que je parte, — dit-il en cherchant dans l'ombre la main de Pauline.

Il s'arracha de ces ténèbres et s'éloigna très vite, sans tourner la tête vers le bureau de Pommerel, quand il passa devant la fenêtre illuminée, marchant à grands pas, comme s'il avait froid.

Il atteignit tout de suite le boulevard Chanzy. Un réverbère jetait une lueur courte sur le pied d'un orme. Dans la faible clarté, il vit passer son voisin Paul Prou. Oisif tout le jour, debout devant sa fenêtre ouverte, arpentant les rues, aux aguets à la poste, Paul Prou cherchait sans cesse des aventures. « Quelles aventures? se dit Jean. Petite ville insondable! »

***

— Monsieur est rentré tard, — dit Mélanie en posant le plat sur la toile cirée, son tablier bleu retourné sous un coude, pour cacher les taches.

— Oui, Mélanie, je m'excuse; j'ai été retenu par M. Pommerel.

Jean prononçait le nom de sa servante sur un ton appuyé, déférent et amical, pour exprimer sa reconnaissance. Il se croyait ainsi dispensé de lui parler pendant le repas.

— Alors, monsieur a vu M. Pommerel?

— Oui, Mélanie.

Il devinait sa curiosité, mais elle était habituée à se taire. Elle avait servi Nathalie et assisté à son départ; depuis, Jean ne parlait jamais de sa femme. Que pense Mélanie dans sa solitude, muette devant le boulanger et le facteur, par respect pour ses maîtres, mais anxieuse lorsque Jean reçoit une lettre ou rencontre M. Pommerel. Dans les choses de la maison, dans le silence de la bonne, Jean se heurte toujours au souvenir de Nathalie. Cette femme voit peut-être Natha-

lie avec l'imagination de Célestine? Alors, elle ne doit rien comprendre. Comment la rassurer, sans accabler une absente? De quel droit changer une idée qui est peut-être juste? Pourquoi ces simples auraient-ils tort et Pommerel raison?

— Non, Mélanie, je ne prendrai pas de tisane ce soir.

Il monta dans son cabinet de travail par un petit escalier resserré entre les murs. Le jour, cette pièce était très claire avec ses fenêtres qui donnaient sur le jardin et sur le boulevard Chanzy; le soir, une lampe illuminait la table. Jean ne fermait jamais les volets, et le roulier, qui parfois rentre tard, voyait briller sa fenêtre dans les branches d'un orme.

Jean aimait cette vive lumière sur ses livres sans reliures, souvent ouverts, le dos écaillé et fendu : les œuvres de Renan, tous les philosophes, des ouvrages de science et quelques romans.

Il ôta sa longue redingote, revêtit une veste brune, ouvrit la Bible et relut la phrase qu'il avait prise comme texte de son sermon : « Je n'éteindrai pas le lumignon qui fume encore », puis il referma la Bible et se mit à lire un ouvrage de biologie.

Sa pensée restait attachée à la parole du prophète : « Je n'éteindrai pas le lumignon qui fume encore. » Ces mots, choisis par hasard, le touchent maintenant comme un reproche. Servir Dieu, c'est renoncer à soi. Mais toujours la pensée de Jean est ramenée sur lui-même; il retombe à la notion de soi, à sa condition humaine, à la terre. Le tort que l'homme peut effacer, ne relève que de l'homme. Aucune grâce divine, aucun pardon n'effacent la faute, quand elle est réparable.

Il ouvrit un tiroir et retira d'une enveloppe une feuille de papier où il avait consigné le récit du départ de Nathalie; c'était la première fois qu'il lisait ce document.

« Nathalie est partie aujourd'hui 30 juin 1898, par le train de quatre heures. A deux heures (j'avais déjeuné au Tatre) je lui ai demandé de venir dans mon bureau. La malle était ouverte au milieu de la chambre; Mélanie lui passait les robes. (Sûrement la bonne n'avait pas compris encore. Elle a dit d'un air inquiet : « Même les robes d'hiver! ») J'ai dit

à Nathalie que je regrettais de me séparer d'elle et de la petite Aline. Je lui ai rappelé sa correspondance avec Dalhias. Elle a haussé les épaules. Je lui ai dit que ces lettres ne contenaient rien de grave, mais révélaient une insouciance, que Pommerel, avec raison, jugeait scandaleuse. Je lui ai rappelé son attitude chez les Arthur, ses toilettes, ses façons, indignes de la femme d'un pasteur. Elle s'est tue, avec un air exaspéré. Un instant, je me suis un peu emporté, mais j'ai surmonté ma colère, et j'ai dit avec douceur : « Je n'éprouve aucune jalousie à l'égard de Dalhias. Je suis très éloigné de ces misères. Je te juge avec sérénité, et je déclare que tu as une conduite inadmissible; mais si tu manifestes le moindre repentir, je te prierai de rester. » Elle a détourné la tête vers la chambre, avec un air d'ennui, et m'a quitté pour aller fouiller dans son sac; puis elle a appelé Aline. En revenant, elle m'a dit : « Est-ce tout ce que tu avais à me dire? » C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait. « Oui. Pour le reste, tu connais nos conventions. Tu habiteras à Limoges, la maison des Larmandie, puisqu'elle te plaît. Tu ne manqueras de rien. Tu trouvais notre vie trop humble; à Limoges, tu seras mieux logée. Mélanie t'accompagnera à la gare. Je lui parlerai. » Je suis sorti pour aller voir deux malades (Clausy et Personne). Je suis rentré à six heures. Mélanie pleurait. Je lui ai dit que je dînais chez Pommerel, et que désormais on ne devait plus parler ici de Nathalie. En rentrant, à dix heures, j'ai écrit ces lignes. »

Il se souvenait de ce moment où il écrivait à cette même table, sur une page arrachée à un de ses cahiers d'étudiant. Il entendait encore Mélanie pleurer, son tablier sur la tête, avec des hoquets de larmes, comme un lointain aboiement.

Mais, aujourd'hui, après deux ans, lisant ce récit si exact, si sincère, il en sentait la fausseté. Maintenant, une omission était évidente. Il n'avait pas écrit : « Je suis content qu'elle parte. Je ne pouvais la souffrir. Je l'ai détestée pendant cinq ans. »

Il voulut se défaire de ce témoignage trompeur, puis se ravisa; montant sur une chaise, il prit une boîte de carton, sur le haut de la bibliothèque. En l'ouvrant pour y déposer

l'enveloppe, il y trouva, parmi des diplômes et un vieux portefeuille, une ancienne photographie de Nathalie. Elle avait dix-sept ans. Il se rappelle très bien cette jeune fille, qui ne pouvait parler sans sourire, ses boucles brunes, ses yeux clairs, comme pleins d'attente.

Cette petite fille radieuse, cette enfant de la joie, est le seul souvenir qui lui reste de Nathalie. Il ne peut plus se rappeler la femme qui a vécu ici, comme s'il ne l'avait jamais regardée, tout enfoncé dans le mensonge de sa froideur religieuse, masque d'austérité fait pour écarter une jeunesse trop vibrante, des yeux rieurs, trop avides, trop proches, insupportables. Il a étouffé une volonté de bonheur, une promesse de la vie. Là, est sa faute, qui n'est pas condamnée par les Écritures, qu'il comprend mal, mais qui est certaine et que seule, peut-être, Nathalie connaît entièrement.

***

Lorsque Jean se demandait comment il était devenu pasteur, il se souvenait d'un parti qu'il avait pris dans sa jeunesse, sans s'expliquer exactement tous les motifs d'une décision si ferme et qui avait engagé si profondément sa vie.

Enfant, il habitait chez sa grand-mère, à Limoges, avenue Garibaldi. Cette maison lui parut toujours froide et belle, parce qu'il n'y était pas chez lui. L'air apitoyé des gens à son égard le laissait plus surpris que réconforté. Il n'avait pas connu ses parents. Il en éprouvait de la gêne, comme s'il était victime d'une bizarrerie de l'existence, qui faussait ses rapports avec le monde.

En rentrant du lycée, il s'arrêtait devant une porte de fer, et sonnait plusieurs fois avant d'obtenir le passage; il traversait la cour, entourée de murs de granit et de grilles, et pénétrait dans un vestibule vitré. Toutes les portes de cette maison étaient hautes, lourdes, et Jean avait la sensation, en les ouvrant, d'emporter avec lui une partie du mur. Malgré les tentures, les glaces sans tain voilées de stores, les tapis, les tons rouges et grenat, la maison n'offrait rien d'intime ni de vraiment confortable; seulement du silence, de la grandeur, de la solidité, des objets immuables, inusables, intimidants.

L'hiver, avant le jour, Jean était réveillé par une rumeur de foule calme, un piétinement de sabots dans la rue invisible : des milliers d'ouvriers, comme un régiment en marche au pas de route, entraient dans la fabrique proche, qui était cachée par de hautes murailles, échappant aux regards comme la maison sur la terrasse, derrière ses murs. Ce bruit durait longtemps, jusqu'à ce que le jour filtrant par les persiennes vînt dans la chambre lustrer la table d'acajou, et, dans son grand lit, Jean était un peu effrayé par la résonance de cet interminable défilé, qu'il n'avait jamais vu, mais associait à une parole mystérieuse entendue dans l'escalier : « Ne conduisez pas les enfants au bord de la Vienne, il y a des chômeurs. »

Quand il entrait dans le salon, une voix disait :

— *Whoe's there?*

C'était sa grand-mère, qui tournait le dos à la porte, dans son fauteuil carré, face à la cheminée de marbre blanc, où flambaient des bûches malgré la chaleur du calorifère. L'été, on transportait le fauteuil dans l'embrasure des portes-fenêtres, devant la marquise, en plein courant d'air. Levée très tôt, madame David Barnery lisait la Bible, puis ne cessait jusqu'au soir de faire des couvertures de laine au crochet, d'un point régulier. Impotente, très forte, elle allait péniblement d'une pièce à l'autre, s'appuyant à une canne et au bras d'un de ses petits-enfants; malgré les joues grasses et pâles, le visage restait d'un bel ovale, le nez fin, avec des narines larges et mobiles. Posant un instant son ouvrage sur ses genoux, elle regardait Jean de ses yeux opérés de la cataracte, derrière de gros verres, comme si elle voulait scruter les pensées :

—*Dont thou knowest that thou arest g'and m'ama's little kid?*

Seules, les mains n'étaient pas empâtées, vives, délicates, toujours occupées sous la dentelle qui sortait au poignet de la manche évasée. Elle avait quitté son costume de quakeresse, quand elle se fixa à Limoges. Il en restait comme une empreinte dans ses robes de soie noire, d'une seule pièce et boutonnée devant, dans son linge très beau, mais sans ornement, ses bijoux sans éclat, et dans son goût du travail, son sens des affaires, sa foi imperturbable, son respect de

la liberté, voulant toujours ignorer les infidélités du mari, les querelles des enfants, les laideurs du monde.

C'est elle qui est venue de New-York en 1840, avec David Barnery, emmenant le petit Robert qu'elle tenait sur ses genoux dans la diligence de Vierzon à Limoges; Robert! aujourd'hui le patriarche, qu'elle ne sépare plus très bien du souvenir de David; Robert! l'absent, le maître invisible, unique sujet des conversations, dont toutes les décisions sont longuement commentées, jamais discutées, le régisseur de cet ensemble de foule, d'édifices et de puissance qu'on nomme « l'avenue Garibaldi ».

Dans le salon, Jean trouvait une petite bibliothèque tournante avec des livres d'enfants, et un caniche tondu en lion, une touffe au bout de la queue, qui vous suivait dans le jardin en terrasse, où on lui lançait une balle. La fabrique réservait ses fumées pour les feuillages du jardin; mais, dans les ateliers où Jean pénétrait parfois, les ouvriers travaillaient dans une lumière blanche, un poudroiement crayeux. Certains ressemblent à des mitrons, quand ils gravissent lestement les escaliers, portant sur la tête et sur chaque main de longues planches chargées de porcelaines; d'autres, devant une boule de pâte, les mains tendues avec le geste d'offrir, font naître une forme.

Mais Jean ne s'écartait guère de la cour, au pied de l'escalier de granit, entre les salles d'expédition qui sentaient le foin, et les fours grands comme des maisons, aux portes murées. Sans arrêt on roulait des tonneaux remplis de porcelaines pour les charger sur des camions, qui démarraient sur les pavés à grands claquements de fouet.

Jean passait ses vacances près de Limoges au château de Joncherolles, que Robert Barnery avait donné à sa fille Julie, quand elle épousa Paul Desca. La vieille maison, qui avait appartenu à la première femme de Robert, gardait encore son toit de tuiles, comme comprimé par les agrandissements : deux pavillons, copies d'un palais de Venise, reliés par une très longue véranda. Robert Barnery avait dessiné les plans du château et le parc, comme il avait construit sa fabrique, sans architecte ni ingénieur.

Il habitait à Paris un petit hôtel gothique, avec le moins

de domestiques possible, sans équipage, sans amis, entouré du seul luxe qu'il goûtât vraiment : les estampes japonaises, les porcelaines de Chine, les bronzes antiques. Une belle matière, le grain d'une reliure, la finesse d'un laque, un cristal qu'il palpait amoureusement de ses longs doigts un peu retroussés, d'une délicatesse féminine, l'enchantaient autant que les formes. On sentait dans ses rapports avec les choses une sensibilité extrême, qui, nulle part ailleurs, n'apparaissait chez lui. Ses Tanagras n'étaient point parfaites et cependant offraient l'expression la plus directe de l'art grec; et son *Aphrodite au Miroir*, malgré la jambe en partie détruite et le dos abîmé, donnait le sentiment de l'harmonie absolue.

Il travaillait dans sa chambre à coucher, tendue de rouge, auprès d'un petit lit, examinant des projets de décors qu'il adaptait à la porcelaine; il étudiait les relevés du stock, jugeant les cas où il faut augmenter ou réduire les réserves de porcelaine, réglant avec un sens très complexe, cette respiration essentielle d'une fabrique, qui à tout moment risque d'étouffer par un excès ou d'être asphyxiée par une insuffisance de marchandises; puis il se rendait à son atelier de Meudon et surveillait le tirage des feuilles de chromos.

Il allait rarement à Limoges et dirigeait de loin la fabrique dont il avait une fois pour toutes établi les rouages, dans les moindres détails. Il donnait des instructions par écrit, sans jamais les expliquer, mais ses ordres précis et courts s'imposaient avec tout leur sens, comme une vérité incontestable.

L'été, quand il passait quelques jours à Joncherolles, et entrait dans le salon en pantoufles, avec un complet bleu marine, d'une coupe médiocre, mais qui drapait son corps superbe, sans lui ôter sa distinction, les cheveux blancs, très fins, un peu en désordre, chacun prenait conscience de sa propre attitude. Tous le craignaient, sauf Julie et les enfants. Il avait une voix douce et lente, mais sa parole brève, comme scandée à la fin des phrases, était sans réplique. On respectait son silence, quand il se taisait; on lui répondait sans contredire, s'il parlait en vous regardant de ses petits yeux très aigus, un peu rusés et rieurs.

Auprès de son oncle, Jean apprit le respect de la qualité. Barnery disait :

— Toujours, dans le monde, des gens vendront une porcelaine moins cher que la nôtre, parce qu'ils ont le charbon à la porte ou payent mal les ouvriers. Mais la beauté, c'est notre monopole.

Les plus beaux matériaux et les plus chers, le bon goût, le soin, ce fut la consigne que Jean retrouva partout dans la fabrique, lorsqu'il commença son éducation professionnelle, sous les ordres de son cousin Frédéric; c'était aussi la seule politique commerciale qui permît de supplanter la porcelaine allemande, vulgaire mais bon marché.

Dix ans avant l'entrée de Jean dans la fabrique, la porcelaine allemande était parvenue à dominer en Amérique, principal marché de Limoges. Pour la seconde fois, Barnery dut reconquérir la clientèle que son père avait donnée à la France. Il fit construire des fours nouveaux, et inaugura des procédés mécaniques pour la fabrication et la décoration. Jusqu'ici, les peintures à la main étaient faites par routine et sans talent. Grâce à la machine, Barnery peut confier la création des modèles à de véritables artistes et les renouveler constamment.

C'est en variant sans cesse les formes et les décors qu'il suscita une mode en Amérique, le besoin contagieux de changer l'ornement du repas comme une femme change de robe, le désir d'acheter le dernier service Barnery, parce qu'il est joli, nouveau et qu'il vient de France. Alors, la porcelaine allemande fut évincée, et quinze mille ouvriers limousins retrouvèrent du travail.

Ils étaient réduits désormais à des gestes précis et rapides associés à la machine, mais la Fabrique produisait de plus beaux objets qu'autrefois et ces hommes un peu dépossédés sentaient autour d'eux comme la présence d'un grand artisan dont ils étaient solidaires : Barnery, qui percevait d'instinct l'action éparse des machines et des fours, l'unifiait, la concentrait en sa personne si bien que la porcelaine semblait tout entière sortir de ses mains, quand il composait un nouveau service avec son modeleur. On était fier de travailler chez Barnery, parce qu'il possédait les plus grands bâtiments, employait beaucoup de monde et fabriquait la plus belle porcelaine. L'homme en blouse noire qui, d'une preste caresse

circulaire, avec une chiquenaude qui tinte, trie les assiettes sans défaut; l'homme en blouse blanche, debout devant une motte de pâte tourbillonnant sur un tour, qui élève entre ses mains une pyramide fluide et fait éclore sous la pression des doigts l'ébauche d'une tasse; la femme qui imprime un décor sur la porcelaine et le moufletier qui le fixe au feu, en surveillant par une petite ouverture la gueule rose du four; le peintre qui trace un cercle sur une coupe tournante, la main rigide cramponnée au pinceau; la brunisseuse qui polit un filet d'or avec une agathe; le batteur de pâte, l'useur de grain, l'émailleur, le manœuvre, tous, dans les longs ateliers silencieux, participaient à une grande aventure.

C'était l'aventure du succès et Jean en connaissait le sens. Fabriquer un objet n'est rien, quand on ne peut pas le vendre. Presque aucun des produits français n'est nécessaire, ni vraiment demandé. Il n'est pas naturel de fabriquer de la porcelaine à Limoges où elle revient plus cher qu'en Allemagne et de la vendre aux Américains parce qu'elle est plus belle. Cette industrie, ces bâtiments de granit et de vitrage, remplis d'une foule confiante et ces chargements de porcelaine qui tout le jour passent la grille, existent par le goût instable de la beauté, la mode, le prestige d'un nom, prodiges fragiles, courants capricieux de l'atmosphère, qu'un homme adroit parvient un moment à se concilier.

Jean connaissait aussi le langage des maîtres et leur amertume. Ils disaient : « Pendant que les ouvriers font une grève pour une bêtise, l'Allemagne s'implante dans l'Amérique du Sud, à jamais perdue. Ce sont toujours les plus payés qui réclament. Ils gagnent le double de l'ouvrier allemand. Les salaires ont presque triplé en trente ans. » Sans doute, ils gagnaient leur vie, si on ne comptait pas le chômage, la maladie, la vieillesse. Mais Jean entendait les raisons plus secrètes des maîtres : « Nous ne pouvons pas faire des comptes si précis. Il est trop tôt encore pour penser aux ouvriers, pour les comprendre et entrer dans leurs intérêts. Notre esprit n'est pas orienté de ce côté. Nous sommes engagés dans une autre bataille, qui exige de grandes réserves d'argent, et où il faut inventer sans cesse, vaincre tous les jours, sauver tout le monde, sans songer aux blessés. Voici des bâtiments spa-

cieux, clairs, chauffés; on ne peut pas faire davantage. »

C'étaient de beaux bâtiments, où les ouvriers trouvaient le seul confort de leur vie. En longues files, debout ou assis, avec leurs blouses semblables, ils avaient bonne mine. Mais ils respiraient des poussières dures, des vapeurs qui tuent. Quand il allait au bord de la Vienne, près des ponts gothiques, cherchant la campagne, Jean avait connu leur pauvreté. Elle apparaissait sur les maisons de torchis, livides et enfumées. Là, on s'entasse cinq dans une chambre; mais, à l'aube, la femme quitte le logis pour l'usine et on ne se retrouve plus.

Dans les hauts quartiers silencieux, où l'on n'entend plus que le piétinement des passants sur les pavés, Jean reconnaissait les mêmes façades difformes en mortier noirci bordant les rues étroites, comme des abîmes de misère; mais toujours au bout de ces rues, apparaissait un petit tableau de prairie découpé dans les collines environnantes, un lointain et frais paysage suspendu entre les masures à l'horizon des ruelles, comme un appel des champs.

Promesses trompeuses des pâturages. Là-bas, se cachaient d'autres infortunes. Jean se souvenait de cette phrase d'un vieux mémoire : « Il sort, Monseigneur, tous les ans, une quantité prodigieuse de monde de nos paroisses, qui abandonne le pays natal où ils manquent de pain. » Les fuyards avaient bâti cette cité, dont la patine farouche rappelle l'antique pauvreté de ses origines, tâchant de créer une société plus clémente que la nature.

Cette société est restée très cruelle, et ne s'élève que par des chemins difficiles, l'injustice et la force. Elle est mauvaise dans son essence et irréformable. Mais pour Jean, il existait un autre monde de charité et d'amour; non pas récompense ou promesse différée, mais réalité certaine et actuelle. Il voulait être pasteur pour vivre dans le vrai monde, sans faire souffrir ni opprimer personne, et retrouver le destin spirituel de l'homme, la conscience de ce qu'il faut chérir, loin des nécessités tragiques de la société.

Barnery ignorait ce monde intérieur auquel Jean rêvait. Il évaluait un homme d'après ses talents, ses travaux, son succès et ne se doutait pas qu'il existât un mérite éminent,

attaché à la sensibilité, et que rien de positif ne manifeste; il méprisait les êtres que son neveu jugeait les plus dignes de vivre. Jean admirait, chez son oncle, une sorte d'austérité dans l'action et un esprit tranchant, bien adapté aux choses; son aveuglement le froissait. Leur divergence ne portait pas sur une question sociale, mais sur une façon d'apprécier les hommes. Jean s'avisa de cette opposition entre eux, lorsqu'il connut l'injustice de Barnery pour son fils Guy. Jean aimait son cousin Guy, le cadet des Barnery, pour sa nature indolente, délicate et vraiment supérieure.

Tout enfant, Jean avait senti qu'il était un étranger « avenue Garibaldi »; il devait un tribut, pour appartenir à cette famille; il ne connaîtrait jamais la complaisance, la tendresse complice d'une mère, la liberté d'être paresseux, il serait toujours strictement jugé et on attendait de lui qu'il fût un élève excellent. Il le fut, travailleur solitaire, qui n'aurait pas supporté une réprimande. A dix-huit ans, il obtient sa licence en lettres. Il passa trois ans à la fabrique et deux ans en Amérique; puis, au jour prescrit, quand il eut montré sa valeur, il refusa l'usage de ce bon instrument, et il écrivit à son oncle qu'il entrait à la faculté de théologie, sans démêler dans sa décision, la part de l'idéal ou de la rancune.

Barnery avait une grande estime pour ses ouvriers d'élite, surtout pour le modeleur. Il disait qu'une vie ne suffit pas pour connaître cet art : il faut être fils de modeleur. Mais il se méfiait des collaborateurs attachés à la direction et se moquait des ingénieurs qui ne proposent que des projets inapplicables. Seul, il possédait le sens indivisible de la direction, la faculté de saisir le détail et l'ensemble, Limoges et New-York; il savait adopter un perfectionnement technique opportun, ruser avec la douane, choisir un représentant, adresser aux ouvriers un message sensé qui termine une grève, inventer un modèle, rectifier un dessin, tout en menant une politique hardie, laissant à vingt fabricants de Limoges, qui avaient suivi son sillage, une part en Amérique, à condition qu'ils respectassent sa primauté; et toujours on sentait sa présence, qu'il demeurât à Joncherolles, à Paris, ou à Cannes où il habitait l'hiver une chambre du Grand-Hôtel, assis à sept heures devant sa table, face à la mer, une pile d'assiettes

à ses côtés, et le livre du stock sous les yeux. Beaucoup plus qu'une chance de gain, il appréciait dans les affaires le contact de la vie, les rapports de l'idée avec le réel, la sanction; comme il aimait dans les arts, dont il faisait ses délices, le trait, la perfection du détail, la matière qui ne triche pas, méprisant l'homme qui a la facilité de penser dans le vide, sans risque, le fonctionnaire en sécurité, l'écrivain qui peut écrire n'importe quoi. Il déroutait par un mélange d'indépendance et de tradition; on ne pouvait prévoir ses mouvements. Cet homme implacable, à la voix lente et un peu moqueuse, aux douces mains féminines, qui ne connaissait que sa propre volonté, passionné dans ses amours et ses haines, marié deux fois par impulsion, sans égards pour ses intérêts, imposait à ses fils une discipline rigoureuse, et d'abord l'obligation d'entrer dans la fabrique.

Mais il les jugeait sévèrement et ne leur réservait dans sa maison qu'un emploi sans conséquence. Depuis vingt-cinq ans Frédéric occupait dans la fabrique un poste minime et ignorait encore les prix de revient. Guy déclara qu'il serait peintre, vivrait à son gré, et se marierait selon son goût. Jusqu'à sa mort, Barnery refusa de le revoir.

Il était à Cannes, lorsqu'il reçut la lettre de Jean. Il redoutait le caractère rétif de son neveu et soupçonnait cette tête trop bien meublée de loger beaucoup d'idées fausses. Il n'était pas fâché d'en être débarrassé, mais cet acte d'indépendance le vexa, et, sur un papier quadrillé, de sa fine écriture régulière, conventionnelle et secrète de bon écolier primaire, qui ne différait de celle de son caissier Capet que par les t barrés en coup de fouet, il lui répondit : « Mon cher neveu, j'approuve ton projet. Sur terre, un pasteur est tranquille, et, pour l'avenir, il est en bonne posture. Comme tu as du foin dans tes bottes, cela ne sera pas trop pénible. »

JACQUES CHARDONNE

(*A suivre.*)

L'ÉTAT BANQUIER

LE CRÉDIT AGRICOLE

Le Crédit agricole a été créé par la loi du 31 mars 1899 qui lui a attribué sa première dotation. Il n'était, au début, qu'un service du Ministère de l'Agriculture ayant une commission de répartition pour les prêts. La loi du 5 août 1920, modifiant et étendant ses attributions, l'a transformé en un véritable office national, doté d'un conseil d'administration.

Le Crédit agricole est, après la Caisse d'amortissement créée par M. Poincaré en 1926, un de nos plus importants offices nationaux quant à l'importance des sommes engagées : il est donc intéressant d'étudier son fonctionnement.

Ses ressources peuvent se classer en trois rubriques principales :

1° Des redevances de la Banque de France.

2° Des avances de la Caisse des dépôts et consignations.

3° Des dépôts de fonds par les particuliers.

La loi du 31 mars 1899 stipulait que la Banque de France devait fournir au Crédit agricole une avance de 40 millions. En fait, il n'a été prévu ni intérêt ni date de remboursement, de sorte que cette avance ressemble étrangement à ce qui s'appelle généralement un cadeau.

La Caisse nationale de Crédit agricole reçoit, en outre, de la Banque de France, une dotation annuelle constituée par une partie des redevances que la Banque, en contrepartie de son privilège, remet à l'État. Ces sommes sont mises, par ce dernier, à fonds perdus, à la disposition de la Caisse nationale de Crédit agricole.

Au début et, jusqu'en 1905, cette dotation n'atteignait pas 5 millions par an, mais, par augmentations successives et à la suite de la loi du 19 décembre 1926, les redevances se sont élevées jusqu'à 120 millions par an. Au 31 décembre 1932, le total des redevances versées par la Banque de France au Crédit agricole se montait à 1 milliard 353 millions. Avances et dotation formaient donc un total approximatif de 1 milliard 400 millions comme ressources provenant de la Banque de France arrêtées fin 1932.

Une loi du 4 mai 1918, dite Compère-Morel, avait ouvert un crédit de 100 millions pour la mise en culture des terres abandonnées pendant la guerre. La loi du 5 août 1920 a chargé la Caisse nationale de Crédit agricole de gérer ces 100 millions qui font partie du total.

Que l'argent provienne directement de l'État ou soit versé par l'intermédiaire de la Banque de France, peu importe pour le contribuable. Il est bien évident que la Banque de France n'a fait cadeau d'un milliard 400 millions au Crédit agricole que contrainte et forcée par l'État tout-puissant et que, si cette affectation n'avait pas été stipulée par contrat, le même argent serait sorti de ses caisses au profit d'un allégement quelconque des charges publiques.

Les ressources de la dotation du Crédit agricole provenant de la Banque de France s'étant montrées insuffisantes pour donner satisfaction à toutes les demandes d'avances des agriculteurs aux différentes caisses de Crédit agricole, l'État a mis à la disposition de la Caisse nationale des *avances* que la Caisse des dépôts et consignations fait au Trésor au fur et à mesure des besoins sur les fonds de ses comptes propres ou sur ceux des comptes dont elle a la gestion. Ces avances sont ordonnées chaque fois par une loi spéciale.

Le Crédit agricole a ainsi reçu de la Caisse des dépôts et consignations à partir de 1928 :

Par la loi du 15 juillet 1928 : 500 millions		pour le moyen terme
— — 30 mars 1931 : 500 —		pour le moyen terme
— — 20 juillet 1932 : 500 —		pour le moyen terme
— — 4 août 1929 : 250 —		pour le long terme
— — 22 juillet 1932 : 250 —		pour le long terme
— — 26 janvier 1933 : 300 —		pour le stockage

soit 2 milliards 300 millions.

Enfin la Caisse nationale de Crédit agricole centralise les dépôts de ses filiales qui se montaient, au 30 juin 1932, à 1 milliard 300 millions.

Ces trois ordres de ressources aboutissent, au 31 décembre 1932, au total de 5 milliards environ.

La Caisse des dépôts et consignations, ne procède pas comme la Banque de France, elle ne fournit pas son argent à fonds perdus. Elle prête à l'État au taux normal du loyer de l'argent. L'État le prête au taux minimum de 3 p. 100 (long terme) ou 2,50 p. 100 (moyen terme) à la Caisse nationale de Crédit agricole qui le prête à 3,25 p. 100 aux caisses régionales qui le prêtent à 4,50 p. 100 aux particuliers, groupements et collectivités. L'État prend à sa charge la différence entre le taux normal du loyer de l'argent et ces taux réduits. Il subit donc une perte de 1 p. 100 à 2 p. 100 pour ses bons offices d'intermédiaire entre la Caisse des dépôts et consignations et le Crédit agricole.

Enfin les caisses du Crédit agricole, agissant comme banques de dépôts pour les particuliers, versent un intérêt aux déposants. Leurs comptes courants à vue ont joui pendant un certain temps, d'un intérêt supérieur à celui qui était payé par les caisses d'épargne, et comme elles acceptent de l'argent en compte courant à vue de tous les déposants, même non agriculteurs, elles faisaient aux caisses d'épargne une concurrence déloyale. Pour faire cesser cette rivalité entre deux organismes d'État, on a imposé aux caisses de Crédit agricole de réduire leur taux d'intérêt. Ce taux, comme celui des caisses d'épargne, étant encore très supérieur à celui que des déposants pourraient obtenir de n'importe quelle banque privée ou de la Banque de France, on comprend que les dépôts des particuliers affluent et que, malgré la dureté des temps, le montant de ces dépôts dans les caisses de Crédit agricole dépasse le milliard.

La Caisse nationale de Crédit agricole, établie dans son immeuble de la rue Casimir-Périer à Paris, centralise les opérations de ses filiales au premier degré qui sont les caisses régionales. En principe, il y a une caisse régionale par département, mais, comme dix départements en possèdent deux, le nombre des caisses régionales est de 99.

Ces caisses régionales centralisent à leur tour les opérations de leurs filiales les caisses locales, dont le nombre et l'importance sont très variables dans les départements, suivant l'empressement que mettent les populations à recourir au crédit de l'État et suivant la propagande faite par les dirigeants.

On compte au total, pour la France, 6 125 caisses locales, soit environ une pour six communes ou une par canton.

La Seine mérite une mention particulière. Elle possède 58 caisses locales avec 5 347 sociétaires, ce qui la range parmi les départements d'une bonne activité agricole, puisque les caisses locales de toute la France accusent 500 000 adhérents.

Mais ces adhérents peuvent être aussi bien des emprunteurs que des déposants ou même ni l'un ni l'autre, car les *parts sociales*[1] produisant des intérêts de 4 à 5 p. 100 et quelquefois même 6 p. 100, on conçoit parfaitement que le simple achat d'une part puisse tenter un particulier en quête d'un petit placement. En principe, les caisses régionales et locales ne doivent comprendre, comme adhérents, que des agriculteurs ou des associations agricoles. Mais, en fait, elles ne résistent pas à l'envahissement des politiciens. Dans notre voisinage immédiat, deux caisses locales sont présidées par des notaires, tous deux conseillers généraux.

Les caisses de Crédit agricole ont trois formules principales d'avances.

Le prêt à long terme (maximum vingt-cinq ans) destiné, d'après le texte même de la loi, à faciliter l'accession à la petite propriété rurale, ne peut dépasser 60 000 francs par emprunteur et cela pour laisser en dehors du Crédit agricole les gros propriétaires fonciers. Dans toute la législation du Crédit agricole, c'est la principale restriction qui tende à limiter sa clientèle aux petits et à marquer que cette banque, faisant des affaires déficitaires par principe, accorde une faveur à ceux qu'elle adopte comme clients.

Le prêt à moyen terme (maximum dix ans) destiné à l'aménagement ou à la reconstruction d'exploitations rurales permet d'acheter des animaux, du matériel, de faire des amé-

1. C'est ainsi que l'on nomme les actions dans les mutuelles.

liorations foncières, d'étendre ou de réparer les bâtiments. La loi ne fixe pas de maximum.

Le prêt à court terme a pour but de permettre à l'agriculteur de payer des dépenses courantes d'exploitation, par exemple achat d'engrais, de semences, salaires d'ouvriers, etc... La loi ne fixe pas de maximum. Ces prêts, comme ceux du moyen terme, doivent être consentis à un taux d'intérêt supérieur à celui servi aux parts sociales de la caisse prêteuse sans pouvoir dépasser de plus de 1 p. 100 le taux des avances sur titre de la Banque de France.

Ces trois grandes catégories comprennent des sous-variétés. Dans les prêts à long terme, la loi distingue les prêts individuels, les prêts collectifs (aux syndicats et aux coopératives — et non limités en importance) et les avances aux départements et aux communes.

Dans les prêts à moyen terme, la loi du 30 mars 1931 a constitué une catégorie spéciale pour les anciens agriculteurs voulant revenir à la terre et pour les victimes des calamités agricoles.

Dans les prêts à court terme, le warrantage et le stockage du blé constituent une catégorie distincte.

Telle est exposée, d'une façon schématique et simplifiée, l'organisation du Crédit agricole. Passons maintenant aux complications.

***

Les ressources mises à la disposition du Crédit agricole ne sont pas interchangeables. Chaque loi ouvrant un nouveau crédit par une avance de la Caisse des dépôts et consignations fixe l'emploi de ce crédit (long, moyen ou court terme). De même, les avances de la Banque de France sont obligatoirement affectées à une forme de crédit déterminée dans une proportion fixée par la loi. Il en résulte une complication d'écritures et de comptabilité qui correspond bien à la mentalité bureaucratique actuelle.

Tout au début de l'institution du Crédit agricole, les fonds étaient très limités. On refusait des prêts, faute d'argent disponible dans les caisses. Le Crédit agricole considérait que

sa mission était de trier les demandes et de satisfaire celles qui lui paraissaient les plus intéressantes, sans d'ailleurs qu'on eût jamais cherché à préciser outre mesure les règles du choix.

Pendant les années de folie, l'état d'esprit a évolué rapidement et lorsque, en 1928, on a ouvert l'ère des avances de la Caisse des dépôts et consignations, il a été tacitement admis que le Crédit agricole ne devait pas refuser de clients par manque de fonds. La fraction du long terme ou du moyen terme risquait-elle de s'assécher, vite la Caisse nationale le signalait au Ministre qui déposait immédiatement un projet de loi pour l'ouverture d'un nouveau crédit. De là ces lois à dates et fréquence variables, mais qui procédaient chaque fois pour le moyen terme, par bonds de 500 millions et de 250 millions pour le long terme. Quant au court terme, il est recommandé aux caisses régionales de le prélever, de préférence, sur les fonds qu'elles reçoivent de leurs déposants, mais ce n'est pas une obligation stricte. Lorsque les fonds des dépôts sont insuffisants, la Caisse nationale fait aux caisses régionales des avances spéciales pour prêts à court terme.

L'argent des déposants individuels, utilisé pour les prêts à court terme et pour justifier le terme de mutuel qui fait partie de la raison sociale de l'établissement, rentre assez rapidement dans le circuit, puisque ces prêts sont consentis en principe pour six mois et ne doivent pas être prorogés plus de deux fois. L'argent du long terme et du moyen terme avancé par la Caisse des dépôts et consignations rentre par des annuités qui englobent à la fois l'intérêt et l'amortissement, mais comme les rapports annuels de la Caisse régionale et de la Caisse des dépôts et consignations ne donnent aucun détail à ce sujet, il est impossible, lorsque l'on n'est pas dans le secret des Dieux, de savoir le montant exact de la dette en capital du Crédit agricole vis-à-vis de la Caisse des dépôts. La Banque de France n'est pas en question, puisque, ainsi que nous l'avons vu, elle place à fonds perdus.

Tout le monde sait que nos législateurs ont pris cette curieuse habitude de traiter un peu de tout dans chaque loi. Une loi de finances est un pot-pourri de tous les airs chantés dans l'année. Une loi sur le Crédit agricole ne se conçoit

pas sans un but élargi à d'autres objets. Il a donc fallu, pour suivre la mode, incorporer au Crédit agricole une œuvre de bienfaisance ou d'assistance qui englobe, suivant la tradition, les victimes de la guerre et les héros de la natalité.

Les pensionnés militaires, les veuves de guerre et les victimes civiles de la guerre ont reçu des avantages spéciaux de crédit alors que, par un injuste retour des choses d'ici-bas, les institutions et caisses qui alimentent les pensionnés militaires et les veuves de guerre ne font aucun avantage particulier à la profession agricole.

Cette confusion entre une banque de crédit et une société de secours est bien dans la manière de l'État moderne.

Il est normal de discuter objectivement les pensions qu'il est nécessaire d'accorder aux anciens militaires et plus contestable d'allouer à toutes veuves de guerre, mais une fois le taux établi, que l'on donne à ces déjà pensionnés des superpensions détournées à propos de lois qui n'ont aucun rapport avec la question, voilà un acte de confusion intolérable, générateur du plus grand désordre.

On se rappelle l'histoire des vingt-sept lois sur les loyers. On a voulu donner des avantages spéciaux aux locataires anciens combattants, mais on s'est vite aperçu qu'il y avait aussi des propriétaires anciens combattants, de sorte qu'il a fallu rechercher quel était le plus combattant du propriétaire ou du locataire et toute cette histoire s'est terminée dans une affreuse mêlée qui a eu pour principal résultat de créer toute une bureaucratie nouvelle et des tribunaux spéciaux.

La loi du 5 août 1920 complétée elle-même par la loi du 7 décembre 1922 fixe l'intérêt des prêts individuels à long terme à 1 p. 100 au lieu de 3 p. 100 en faveur des pensionnés militaires et victimes civiles de la guerre. De plus, pour corser la situation et pour compléter la salade, la banque de Crédit agricole tient compte de l'état civil de son client, idée qui ne viendrait sans doute pas au Crédit Foncier ou à la Banque de France dont le taux d'intérêt ne dépend pas du livret de famille de l'intéressé.

Le pensionné militaire reçoit une bonification de 0,50 p. 100

pour chaque enfant légitime vivant qu'il possède au moment de chaque annuité. Il semble, d'après la loi, qu'un pensionné militaire ayant 4 enfants au-dessous de seize ans, puisse emprunter à l'État 60 000 francs (puisque c'est le maximum) et non pas verser mais toucher, en plus, un intérêt de 1 p. 100.

Les comptes de la Caisse nationale ne permettent pas de savoir ce que coûtent toutes les bonifications d'intérêt. Nous trouvons seulement au budget de l'Agriculture un crédit de 3 millions 600 000 francs pour compenser les intérêts de faveur des pensionnés et victimes de la guerre. Par contre, les rapports annuels de la Caisse nous apprennent que les victimes civiles de la guerre, intéressées, ont été, depuis l'origine, c'est-à-dire depuis 1920, au nombre de 17 et résident dans l'Allier, la Corrèze, la Nièvre et les Pyrénées-Orientales, qui ne sont pas précisément les départements où l'on s'attendait à les rencontrer. Est-il bien nécessaire de compliquer une loi par une disposition qui n'a trouvé, en douze ans, que 17 bénéficiaires?

Les anciens diplômés d'une école d'agriculture de l'État ont droit à un taux d'intérêt de 2,85 p. 100 au lieu de 3. Les pupilles de la nation peuvent emprunter à 2,75 p. 100. Que de complications pour peu de chose!

Les pères de famille nombreuse obtiennent une réduction de 0,25 p. 100 pour 3 ou 4 enfants au-dessous de seize ans et de 0,50 p. 100 à partir de 5 enfants, sans pouvoir ramener le taux d'intérêt au-dessous de 2,50 p. 100 si le chef de famille bénéficie déjà, à un autre titre, d'une diminution d'intérêt. Que de certificats, d'enquêtes et de paperasses doivent représenter tous ces minuscules avantages conditionnels!

***

Le crédit à moyen terme (dix ans maximum) est celui qui rencontre la plus grande faveur parce qu'il s'adresse à des cultivateurs déjà établis et qui ne se sont pas orientés dans cette profession pour bénéficier des avantages accordés par l'État.

La profession agricole est celle que l'on embrasse le plus volontiers avec un minimum de fonds de roulement.

L'agriculteur qui a économisé un petit capital pour établir son fils compte que, pour se monter dans une ferme à céréales, il faut disposer, suivant les régions, de 3 000 à 5 000 francs par hectare labourable. Le prix moyen de la terre en France est plutôt inférieur à ce chiffre, de sorte que, avec la même somme investie, on peut acheter et cultiver une ferme de 25 hectares par exemple, ou prendre à loyer seulement une ferme de plus de 50 hectares.

Les jeunes cultivateurs qui ont confiance dans leur succès, préfèrent, suivant les conseils de M. Caziot, cultiver en plus grand et louer. Mais comme ils savent parfaitement que, dans une petite ferme on ne peut que végéter, ils ont tendance à s'installer dans la plus grande ferme que puissent leur permettent les capitaux dont ils disposent en réduisant au minimum les provisions pour réserves et fonds de roulement. Si la première année est mauvaise, soit par accident, récolte déficitaire, ou, comme dans les années récentes, par effondrement des prix, ils sont acculés à emprunter.

C'est ce qui explique que la situation économique actuelle a surtout touché les débutants.

La première idée qui vient à l'esprit d'un fermier gêné est de ne pas payer son propriétaire. La seconde idée est de lui emprunter de l'argent. Il était fréquent de rencontrer des propriétaires qui, non seulement acceptaient de différer les payements des premiers fermages, mais encore faisaient des avances d'argent si leur jeune fermier leur inspirait confiance à raison de ses capacités et de son ardeur au travail.

Le risque du propriétaire était minime puisqu'il avait une hypothèque légale sur le cheptel et les récoltes.

La loi sur la révision des baux ruraux et l'indemnité au fermier sortant ont modifié cet usage. Les propriétaires qui n'ont plus confiance ni dans la valeur du gage, ni dans celle des signatures échangées, se montrent de moins en moins disposés à aider pécuniairement leur fermier. Le prêt à moyen terme du Crédit agricole permet de tourner une partie de la difficulté. Pour du prêt à moyen terme, le Crédit agricole ne peut pas, bien entendu, prendre hypothèque sur le fond d'un bien affermé : il demande une caution et, de préférence, celle du propriétaire. De là l'idée toute naturelle, pour ce dernier, de

n'accorder son agrément que si le fermier utilise tout ou la plus grande partie des fonds prêtés à payer les loyers arriérés. Dans ce cas, le propriétaire peut donner sa signature en restreignant considérablement son risque.

***

Les chiffres que nous avons indiqués marquent l'importance de cette banque d'État qui pousse 6 125 ramifications dans les communes rurales.

Suivant notre méthode expérimentale, examinons le fonctionnement du mécanisme en faisant un sondage dans les caisses.

Étudions d'abord deux caisses locales, non pas prises au hasard, mais réputées : l'une pour sa prudente gestion, l'autre pour ses aventures.

La caisse locale prudente a été fondée le 15 janvier 1921 dans une commune de 550 habitants, suivant les statuts type fournis par la Caisse nationale. Le capital de fondation était de 720 francs divisé en 36 parts de 20 francs libérées d'un quart. En somme, on a trouvé en 1921, 36 cultivateurs dans la commune qui ont bien voulu verser chacun 5 francs une fois payés, pour qu'il y ait, sur le papier, une caisse de Crédit agricole dans leur village. Ils l'ont fait sur la demande du Maire qui a pris la tête du mouvement et la présidence de la caisse et sans idée bien déterminée sur les avantages qu'ils pourraient en tirer.

Le rayon de la caisse locale n'est pas strictement limité au finage de la commune. Les cultivateurs des villages voisins, qui n'ont pas de caisse, peuvent s'affilier, à moins qu'ils ne préfèrent s'adresser à la caisse du chef-lieu d'arrondissement, chargée de recueillir les isolés.

Le Président-Maire est un des trois gros cultivateurs de la commune et possède une ferme de 13 chevaux. Il a, dans son conseil d'administration cinq des plus honorables cultivateurs de petites fermes de 2 à 5 chevaux.

Depuis sa fondation, c'est-à-dire en douze ans, la caisse a consenti 9 prêts : 5 à court terme et 4 à moyen terme.

Les prêts à court terme se sont montés à 15 500 francs

et ont tous été remboursés. Les prêts à moyen terme se composent de 3 prêts de 100 000 francs et un de 12 000. Les trois gros prêts concernent des fermes de plusieurs centaines d'hectares, c'est-à-dire les plus importantes de la région et ici se pose la question qui nous intéresse au plus haut point : le Crédit agricole est-il fait pour les pauvres ou pour les riches, si tant est que ces mots aient encore une signification?

Nous trouvons la réponse dans un tract de propagande distribué par la caisse régionale :

« Tout agriculteur quel que soit son âge et sa situation de fortune, peut bénéficier des prêts à moyen terme à la condition que les fonds soient employés à des besoins agricoles. Il doit être justifié de leur emploi ». Et ailleurs : « Bénéficiaires du crédit agricole, tous les agriculteurs quelle que soit leur situation de fortune. Il ne faut pas dire que le Crédit agricole est une institution d'assistance réservée aux cultivateurs nécessiteux. Il faut donner au Crédit agricole un sens beaucoup plus large. Crédit mis à la portée de tous ceux qui exercent la profession agricole. Objet du Crédit agricole : procurer aux agriculteurs et petits artisans ruraux des capitaux à un taux d'intérêt réduit. Recevoir en dépôt moyennant un taux rémunérateur leurs fonds disponibles. »

Le Président de la caisse prudente a pour principal objectif de ne pas subir de pertes. Il donne donc un avis d'autant plus favorable que le solliciteur est dans une situation plus aisée. Il a eu rarement l'occasion de refuser des prêts parce que sa mentalité est connue dans le pays et que ceux dont les demandes risqueraient d'être écartées tâtent le terrain avant de se lancer.

Cependant sa situation est embarrassante, puisqu'il a à se prononcer sur la solvabilité des gens qui sont ses électeurs et qui sont forcément soit ses amis, soit ses adversaires politiques. C'est un très grand écueil pour le bon fonctionnement du système et que ne connaît pas le Crédit Foncier, par exemple, dont les décisions sont subordonnées aux rapports d'inspecteurs qui n'ont, en général, aucune relation personnelle avec les clients et qui ne peuvent émettre que des avis essentiellement désintéressés.

Sans doute, cet éloignement du client et du banquier rend les enquêtes du Crédit Foncier plus difficiles. Avec le Crédit

agricole, les renseignements sont souvent connus d'avance, mais cette facilité compense-t-elle l'inconvénient qui résulte de les demander à des hommes qui, même honnêtes, ne peuvent jamais être impartiaux?

Le second degré, c'est-à-dire l'acceptation de la traite par la caisse régionale ne corrige qu'en partie ce défaut. La caisse régionale fait rarement une enquête approfondie, et en cas de malheur, elle a beau jeu à rejeter la faute sur la caisse locale. Une maldonne n'entraîne aucune sanction pécuniaire contre les responsables et se dilue dans le gouffre de l'État. Comment, d'ailleurs, invoquer une responsabilité pécuniaire contre des administrateurs qui ne sont pas payés?

Dans notre département, les secrétaires des caisses locales communales touchent une indemnité de 30 francs par an. Les caisses locales reçoivent 5 francs par effet escompté, 20 francs par prêt à moyen ou long terme, 3 francs par opération réalisée. L'intérêt pécuniaire ne joue pas.

On peut se demander pourquoi, en douze ans, notre caisse locale prudente n'a recruté que 9 clients. C'est parce que le paysan n'aime pas emprunter : il considère que c'est une tare ou un aveu de faiblesse. En France, le crédit n'est pas encore entré dans les mœurs comme en Amérique.

Le paysan est très jaloux du secret de ses affaires : il sait parfaitement bien que ses relations avec le Crédit agricole seront immédiatement connues dans le village. Tout ce qu'il peut espérer est que l'importance de sa dette donnera lieu à des commentaires contradictoires, mais la légende a des chances de jouer dans le sens de l'exagération et d'être aggravée par les démentis.

Une grande société anonyme ou une puissante industrie privée considèrent le crédit non pas comme une tare, mais comme une affaire. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir émettre pour des centaines de millions d'obligations ou d'avoir des découverts en banque se chiffrant par dizaines de millions. L'agriculteur n'en est pas là et nombreux sont encore ceux qui préfèrent emprunter à des banques locales ou à des particuliers, même à des taux usuraires, plutôt que de laisser discuter leur crédit sur la place publique.

Dans le siècle où nous vivons, les opinions changent vite.

Il nous souvient que, pendant la guerre, une centaine de réfugiés étaient venus échouer dans notre ferme au moment de la première bataille de la Marne. Ils étaient tous cultivateurs très aisés, installés dans une commune agricole du Nord et arrivaient sous la conduite d'un instituteur retraité de leur village.

Lorsque nous les vîmes à notre première permission, ils étaient indignés. Le gouvernement leur offrait des allocations journalières de réfugiés. Ils considéraient comme une déchéance d'ouvrir la main à l'aumône qu'on leur tendait. L'instituteur avait sa retraite qu'il avait gagnée par son travail et qui, dans son pays, lui suffisait pour vivre. Il n'était pas un mendiant. D'accord avec sa troupe, il se proposait de refuser l'allocation.

Six mois après, à notre permission suivante, nous trouvâmes l'instituteur retraité toujours en proie à l'indignation. Il s'agissait encore des allocations, mais dans un sens différent. Entre temps les allocations avaient été acceptées, mais étaient maintenant considérées comme ridiculement insuffisantes. Oubliant les discours tenus six mois auparavant, le chef nous demandait notre appui pour les faire majorer.

Rien ne peut faire prévoir combien de mois ou d'années durera la prévention du fermier contre l'usage du crédit, surtout émanant de l'État. Si, comme nous le croyons, l'évolution est rapide, les cinq pauvres petits milliards actuellement engagés seront bientôt considérés comme l'aumône ridicule des époques arriérées. Le fermier s'installera dans le crédit comme chez lui.

La caisse locale aventureuse avait été fondée en 1921 dans une commune de 164 habitants à la suite d'une conférence du professeur d'agriculture de l'arrondissement. Son capital initial était de 12 parts de 20 francs libérées du quart.

Un cultivateur retiré s'était offert à prendre la présidence. Il avait immédiatement demandé un prêt à moyen terme de 15 000 francs pour son neveu, mais comme le neveu avait son bien en viager, la caisse régionale avait refusé d'homologuer le contrat et le président avait démissionné.

Il avait eu pour successeur, par la suite, un pauvre petit

cultivateur très honnête et peu lettré qui avait instantanément demandé un prêt à moyen terme de 5 000 francs pour son gendre qui rêvait d'acheter un cheval. Le prêt ayant été consenti en 1922 pour 15 ans avec la caution du beau-père, la caisse locale s'était trouvée enfin en possession d'un président stable.

Moyennant 48 pages de papier timbré en 3 exemplaires dénommés *minute*, *grosse* et *expédition*, 16 pages de papier non timbré pour l'état des inscriptions et 5 immenses feuilles de bordereau d'inscription, le président beau-père avait été admis à hypothéquer, en faveur du Crédit agricole, sa maison en ruines estimée 2 800 francs et ses 5 hectares de terre en 17 parcelles.

Le gendre ayant été contraint de souscrire, en faveur du Crédit agricole, une assurance sur la vie qui lui avait coûté 435 francs, les frais incorporés au contrat s'étaient élevés à 876 francs sans compter 180 francs pour la mainlevée à la fin des opérations.

Lorsque l'État donne d'une main, il faut bien qu'il se rattrape de l'autre.

Le gendre végétait dans sa culture à un cheval et le beau-père vivait dans les transes en pensant à sa caution. Après neuf ans, en 1931, la dette se montait encore à 3 000 francs par annuités de 457 francs quoique le prêt eût été consenti au taux alléchant de 2 p. 100. Alors, n'y tenant plus, le beau-père alla prendre le cheval chez son gendre, le vendit 3 000 francs et envoya l'argent à la Caisse régionale de Crédit agricole pour libérer son bien. Après quoi, heureux et tranquille, il donna sa démission de président de la caisse locale dont il demanda la dissolution.

Les autres affaires avaient été beaucoup moins heureuses. Il était difficile à ce président d'émettre des avis défavorables aux demandes de ses concitoyens qui, fort heureusement d'ailleurs, ne s'étaient pas présentés nombreux.

Sur quatre prêts à moyen terme consentis pour, ensemble, 55 000 francs, trois s'étaient terminés par des liquidations plus ou moins amiables et des accrochages dont la caisse régionale garde jalousement le secret. Évidemment la caisse régionale avait été payée pour exercer sur cette caisse locale

une surveillance particulière et, lorsqu'un dernier emprunteur s'était présenté, elle avait découvert que la caisse locale aventureuse homologuait une estimation de 60 000 francs pour des immeubles qui n'en valaient pas 2 000. L'affaire n'avait pas eu de suites, mais la querelle était au village et un seul adhérent avait consenti à assister à l'assemblée générale convoquée pour prononcer la dissolution : il était totalement illettré et n'avait pu signer.

D'après l'article 31 des statuts, il paraît impossible de liquider régulièrement cette caisse qui ne peut finir ses jours que par déliquescence.

Cette toute petite histoire, dont nous ne cherchons pas à déchirer tous les voiles, ne nous intéresse que comme peinture de mœurs. La rigidité des organismes d'État se prête mal aux adaptations locales nécessaires.

Nul, plus que nous, n'est partisan de la décentralisation administrative, mais tout a des limites au-delà desquelles on tombe dans l'impossible. Créer une succursale bancaire dans un village de 164 habitants, nous paraît, disons-le franchement, une absurdité. Les associations, les syndicats, les mutuelles ne sont raisonnables que sous un certain volume. Il y en a beaucoup trop de minuscules, qui ne peuvent trouver les éléments d'élite nécessaires à leur direction. La poussière des caisses locales de Crédit agricole est une erreur.

***

La caisse régionale a pignon sur rue. Elle a fait construire un immeuble porté à son bilan pour 378 000 francs et payé, dit-elle, avec les plus-values de son portefeuille, chose intéressante à signaler en un temps où les portefeuilles ordinaires ont pris la fâcheuse habitude d'accuser des moins-values. Elle a fait, en 1932, pour 44 millions d'affaires, ce qui nécessite évidemment des locaux appropriés et un personnel appointé.

Le conseil d'administration a, à sa tête, un président qui remplit en même temps le rôle d'administrateur-délégué. Il est l'âme de cette affaire dont il s'occupe avec beaucoup de compétence et d'activité. Il se fait voter, par son conseil d'administra tion, une indemnité annuelle qui augmente petit

à petit avec l'importance de l'affaire, mais qui ne constitue pas un gros traitement. La question d'argent est, pour lui, secondaire, mais son désintéressement n'est pas du même ordre que celui des présidents de caisses locales, car sa présidence lui assure une situation honorifique et une influence locale qui augmente en proportion du nombre des particuliers ou des dirigeants de petites associations (syndicats et coopératives) qui se présentent chez lui en solliciteurs. L'augmentation du chiffre d'affaires qu'il ne cesse de rechercher est, pour lui, question d'amour-propre beaucoup plus que d'intérêt matériel. Il considère — et c'est bien naturel — comme faisant partie de son métier, de faire affluer, dans son département, l'argent de l'État. On ne peut évidemment pas lui demander de songer une minute que tout ce qu'il prête est fourni à perte pour l'ensemble des contribuables, puisque la caisse régionale qui marque forcément la limite de son horizon, en tire un profit par la différence entre le taux d'intérêt qu'il verse à la caisse nationale et celui qu'il touche des caisses locales. Il a fait, en 1931, 500 000 francs de bénéfices.

Les influences qui jouent sur ses décisions sont forcément d'un ordre plus élevé que celles qui s'exercent sur les caisses locales, influences des politiciens qui lui demandent d'examiner dans un esprit très libéral les sollicitations de leur clientèle électorale, influence des amitiés ou inimitiés locales élargies au cadre du département.

Pour lui, revient toujours la question qui se pose sans cesse pour tout ce qui touche au Crédit agricole. Doit-on prêter aux riches, doit-on prêter aux pauvres? Question qui retentit périodiquement à la tribune du Parlement lorsqu'un député vient se plaindre que le Crédit agricole ne prête pas assez généreusement, ce qui veut dire, en bon français, qu'il devrait être plus coulant sur les garanties.

Car le Crédit agricole n'est pas une affaire. Ou, du moins, si c'est une affaire, elle a pour mission essentielle de perdre de l'argent, puisque, comme nous l'avons vu, l'État verse à la Caisse des dépôts et consignations des différences d'intérêt et que la Banque de France, sur l'injonction de l'État, l'alimente à fonds perdus.

Un président-directeur d'une caisse régionale est un demi-

fonctionnaire quant à l'indépendance de ses décisions, un fonctionnaire intégral au point de vue de l'irresponsabilité. Il diffère donc du tout au tout d'un banquier ordinaire et même d'un président du Crédit Foncier ou d'un gouverneur de la Banque de France qui, quoique nommé par le Gouvernement, est quelquefois de taille (on l'a vu dans la nuit du 22 juillet 1926 lorsque le plafond fut par trop crevé) à se fâcher et à résister aux invitations déplacées du suprême patron.

Le Crédit agricole est une banque dont le personnel, du haut en bas de l'échelle, ne se recrute pas parmi les financiers. C'est une œuvre d'assistance pour cultivateurs aisés, un bureau de bienfaisance pour familles nombreuses et pensionnés militaires et une institution de prêts d'honneur.

En cela nous cherchons une définition, plus qu'une critique, car nous sommes loin de réprouver le crédit aux agriculteurs. Tout est question de mesure. Les institutions ne valent que par les hommes qui les régissent : la faiblesse du Crédit agricole, tel qu'il est organisé par l'État, vient évidemment de sa collusion avec la politique.

Il y avait, dans un département de Bretagne, une caisse régionale qui n'avait pas d'histoire. Un directeur, au traitement principal de 28 000 francs (porté à 50 000 francs environ par ses ristournes et indemnités diverses) avait été engagé en 1921 avec un contrat de 10 ans et paraissait s'acquitter normalement de son emploi, puisque son contrat avait été renouvelé par tacite reconduction pour une nouvelle période de 10 ans, le 15 octobre 1932.

Le président de la caisse vint à mourir le 28 septembre 1932. La place fut briguée par le nouveau député du pays, élu aux élections du 8 mai 1932 et qui, haut fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur, passait pour soigner depuis longtemps son futur collège électoral avec le baume tranquille des calamités agricoles.

Une compétence aussi spéciale dans le maniement des fonds de l'État parut très utilisable au Conseil d'administration de la caisse. Il confia, sans hésiter, la présidence le 9 janvier 1933 au député qui, à l'époque, n'était même pas éligible comme administrateur.

Le directeur qui, depuis douze ans, faisait rentrer les créances, ne réalisa pas assez vite que la question n'était plus là. Le 23 janvier 1933, il fut convoqué d'urgence par le président qui lui demanda de donner sa démission pour raison d'opportunité, moyennant quoi il recevrait 100 000 francs d'indemnité, une lettre élogieuse pour ses bons services et l'appui du député-président pour obtenir une place au moins équivalente dans une administration. On lui donnait vingt minutes pour faire connaître sa décision.

Le directeur refusa toute autre procédure que la rupture unilatérale du contrat avec toutes ses conséquences prévues. Un huissier, requis le lendemain, l'expulsa de son bureau et saisit les clefs de la caisse qui ne fut même pas comptée.

On plaida. Le député-président fit traîner l'affaire jusqu'après l'assemblée générale : le jugement fut rendu le 4 juillet 1933. Tenant compte des circonstances du renvoi et de l'absence de tout motif grave, le tribunal accordait au directeur une indemnité très supérieure à celle inscrite au contrat et lui donnait gain de cause sur toute la ligne.

L'opération avait coûté à la Caisse régionale une centaine de mille francs et la somme n'a pas dû paraître excessive au président puisqu'il l'avait offerte. Quand on veut se débarrasser d'un gêneur, on a mauvaise grâce à lésiner sur le prix, surtout lorsque l'on n'opère pas avec son argent.

Il nous paraît déplorable que les parlementaires profitent de leur mandat pour se faire nommer présidents des conseils d'administration des offices nationaux. Mais, pour les offices administratifs, l'intérêt est surtout d'influence : il s'agit de pouvoir procurer des places à des amis.

Lorsque l'office s'appelle *Crédit agricole* et a pour mission spéciale de distribuer l'argent de l'État par centaines de millions, mettre un homme politique du pays à la tête de la caisse régionale, nous semble, dans le domaine des cumuls, une initiative assez scandaleuse.

Peut-on croire que le député prenne cette fonction pour défendre les intérêts de la maison? Et du moment qu'il est admis que les influences politiques peuvent s'exercer, comment s'étonner que la caisse de la Vienne, par exemple, soit

qualifiée de *réactionnaire* par certains agriculteurs du département?

Où allons-nous si les offices nationaux deviennent cartellistes ou Bloc national! Nous dira-t-on un jour que l'office du tourisme est radical-socialiste, mais que l'office de l'azote est pupiste?

Le fait de manier, avec irresponsabilité, les fonds de l'État, transforme les consciences les mieux trempées. Nous connaissons un président de caisse régionale qui, le 12 avril 1932, à l'assemblée générale de ses adhérents, annonça joyeusement qu'il avait décidé d'adresser un appel aux présidents des Caisses de crédit et de Chambres d'agriculture ainsi qu'à la Caisse nationale, pour leur signaler la nécessité d'envisager la prolongation des délais fixés pour les remboursements des emprunts. Nous avions déjà vu des moratoires accordés sous la pression des débiteurs. L'usage veut que le créancier se fasse tirer l'oreille. Mais que spontanément le prêteur offre des facilités exceptionnelles à l'emprunteur est un de ces actes magnanimes que l'on ne rencontre que chez ceux qui ne travaillent pas avec leur argent.

Pour être juste, il faut reconnaître que ce ballon d'essai ne fut pas approuvé en haut lieu. Le directeur de la Caisse nationale fit des observations à son inférieur de la caisse régionale, lequel fut surpris que son idée, qu'il croyait géniale, ne soulevât pas l'enthousiasme.

En fait, le directeur de la Caisse nationale craignit certainement qu'un projet de moratoire aussi prématuré ne fît échouer ses demandes de crédit ultérieures. Or, sa préoccupation dominante est d'obtenir du Parlement des sommes toujours plus considérables pour augmenter l'importance de sa place.

Pour donner un exemple encore plus concret de l'intervention politique dans les prêts du Crédit agricole, nous choisirons l'affaire de la Chablisienne parce que les intéressés eux-mêmes en ont saisi la presse locale et que nous pouvons donc citer des noms sans commettre aucune indiscrétion.

Le 1er mai 1923, 180 petits vignerons de la région de Chablis, cultivant en tout 187 hectares de vignes réparties sur 11 communes, décidèrent de se former en coopérative pour la vente de leur vin.

Les meneurs, comme très souvent, envisageaient des situations d'argent et d'influence; les menés, dont les affaires n'allaient pas assez bien à leur gré, étaient séduits par le mot magique de *coopération* que l'on fait tinter à leurs oreilles comme synonyme de résurrection. Jusqu'en 1927 il n'y eut pas d'histoire. La Chablisienne contracta de petits emprunts qui furent facilement remboursés.

Mais en 1930 survint la crise. On appela le directeur de la caisse régionale qui vint en personne, à l'assemblée générale de la coopérative, tenue le 27 décembre 1931, offrir ses services, à condition que tous les associés (il n'en restait plus que 129) lui donneraient, au bas d'un papier qu'il présentait, une petite signature sans importance.

Discuter avec un si haut personnage envoyé par l'État-Providence pour ouvrir sa caisse inépuisable eût paru injurieux aux paysans assemblés. Ils signèrent, beaucoup sans s'en douter, une caution solidaire sur tous leurs biens pour garantir les dettes de la Chablisienne.

Le commerce de vin dirigé par un semi-fonctionnaire qui est tout, sauf marchand de vin, ne peut donner de bons résultats en temps de crise.

Le Crédit agricole prêta d'abord un peu, puis beaucoup, puis demanda à souffler. Malheureusement, les difficultés avaient atteint leur maximum pendant la période préparatoire des élections d'avril-mai 1932 et le candidat cartelliste était puissamment apparenté.

Fermons les yeux sur ces temps agités et rouvrons-les le 30 juin 1932, après la tourmente. La Chablisienne avec ses filiales doit 2 millions 750 000 francs au Crédit agricole sans compter les prêts individuels consentis par la caisse à 40 sociétaires pour 132 000 francs.

La Chablisienne avec ses satellites a un passif qui dépasse probablement la valeur de tout le vin stocké, plus toutes les vignes de ses adhérents. Les prêts du Crédit agricole ont été faits à court terme. Les traites sont échues et impayées.

Quand il n'y a plus de foin au râtelier, les chevaux se battent. Onze membres de la Chablisienne veulent démissionner, mais le Crédit agricole a l'embargo sur leurs biens et oppose son *veto* à toute aliénation du sol, serait-ce en

faveur des enfants. Ces vignerons ne peuvent même plus mourir tranquilles : leur succession est sous séquestre.

Liquider? Le Crédit agricole n'y tient pas. Quand on a du mauvais papier, il n'est pas urgent de le passer par profits et pertes. On a l'éternité devant soi.

Les onze dissidents réclament pendant un an leurs comptes qui sont plus qu'embrouillés et qu'on leur promet toujours pour demain, car rien ne presse : les élections générales ne se font que dans quatre ans. Lassés d'attendre, ils se fâchent et s'adressent au syndicat des contribuables qui a la réputation de s'intéresser aux gabegies de l'État-patron. Le président de la Fédération des contribuables du département saisit le Préfet, le 1er avril 1933, par la voie des journaux locaux.

Maintenant tout change, puisque l'opinion publique est alertée. On envoie un Inspecteur des Finances pour vérifier les comptes, mais ce fonctionnaire ne connaît rien aux questions vinicoles. De plus, il est, comme par hasard, à ses moments perdus, chef de cabinet d'un Ministre cartelliste. Pour éviter de se prononcer sur le fond, il conclut que les contribuables se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Le Ministre transmet cette réponse le 8 août en faisant observer que l'argent de l'État n'est pas engagé dans les prêts à court terme. Toujours le maquis de la procédure!

Les Chablisiens ont peut-être un moyen héroïque d'en sortir. Ils peuvent risquer de se laisser vendre, car il n'y a pas d'acheteurs. Qui voudrait, dans le pays, miser sur les biens de ces malheureux? Quel gouvernement oserait aller jusqu'au bout et mettre Chablis en état de siège comme on fit à Péronne, le jour de la vente Salvaudon, pour faire coffrer et condamner quelques empêcheurs de danser en rond?

***

Le Crédit agricole est loin d'être la formule unique par laquelle l'État restitue aux particuliers l'argent qu'il leur a pris, amputé des frais de circulation.

Le budget de l'agriculture est truffé de subventions et allocations de toutes sortes, dont l'exploitation serait beaucoup plus profitable si elle était organisée par des sociétés consti-

tuées à cet effet et dirigée par des techniciens nourris dans le sérail et en connaissant les détours.

Jusqu'ici cette exploitation ne se fait qu'en ordre dispersé, au hasard d'une lecture ou d'une réclame dans les journaux. Il y a d'ailleurs des frais et des risques, car l'usage veut que les crédits soient globalement limités. La finesse du jeu consiste à se présenter au bon moment.

Lorsque la Direction des services agricoles annonce qu'elle a de l'argent à distribuer aux cultivateurs qui chaulent leurs terres, nous nous précipitons dans les bureaux et remplissons les formules indiquées. Une fois nous pêchons 200 francs, une autre fois 100 francs, puis rien du tout. Nous en sommes pour nos frais et notre peine si nous arrivons un jour où le crédit est épuisé.

Le même service agricole nous annonce qu'il vend 15 francs le mille des plants de sapins qui valent 15 francs le cent dans le commerce. C'est une affaire. Une première année on nous envoie 3 000 plants. Une autre année nous préparons la place pour continuer le reboisement, mais les sapins sont épuisés. Le travail inutile du terrain nous a infligé une perte sévère qui dépasse, de beaucoup, la valeur du cadeau manqué.

Le ministre de l'Agriculture nous donne gratuitement (si nous lui fournissons le bidon) 5 litres de chloropicrine pour détruire les renards de notre chasse. La marchandise vaut 50 francs le litre dans le commerce. Encore une affaire.

Soyons francs. Nous ne réussissons pas toujours. Apprenant que le chapitre 31 du budget de l'Agriculture offre 16 millions 1/2 à la sériciculture, nous plantons un mûrier et achetons un ver à soie pour demander au Préfet de nous attribuer, suivant la loi, 5 millimes par gramme de cocon frais. Nous avons eu raison d'y aller prudemment. Le Préfet nous répond qu'il n'y a rien pour son département qui est au nord de la Loire.

Le budget de l'Agriculture est plein d'intérêt, mais comme le paysan moyen a d'autres occupations que de l'étudier, il faut qu'il soit conseillé : les commerçants avisés s'y emploient.

Un gros propriétaire voulait acheter une presse à paille. Le marchand la lui offrait pour 20 000 francs, mais avec 10 000 francs tout pouvait s'arranger, à condition de puiser

dans le crédit ouvert pour faire cadeau, aux coopératives, de la moitié des frais d'achat de leur matériel.

Le propriétaire guidé par le négociant constitua, dans les formes les plus régulières, une coopérative de pressage au capital de 10 000 francs. Il souscrivit 9 400 francs et pria six amis de prendre chacun une part de 100 francs dont il s'engagea à payer l'intérêt. Au bout du temps légal et moral nécessaire, la coopérative fut dissoute et les parts remboursées. On ne peut reprocher à un commerçant de savoir placer sa marchandise.

La pêche dans le pactole de l'État ne ramène pas que du menu fretin. Les calamités agricoles et le Crédit agricole sont les pièces de choix qui attirent le plus de convoitises et qui justifient une mention spéciale.

Mais comment peut-on mieux étudier ces institutions que par la méthode expérimentale?

Encore une fois, le Crédit agricole est-il une banque à clientèle spécialisée ou un bureau de bienfaisance? Tel est le problème que nous nous acharnons à résoudre.

***

Pour éclairer le sujet, nous avons pris l'habitude, en vérité très simple, chaque fois que nous demandons de l'argent à l'État, d'ajouter ces quelques mots inoffensifs « dont nous n'avons pas besoin ».

Le percepteur ne fait aucune difficulté pour nous verser, tous les trimestres, une retraite de combattant de 300 francs dont nous n'avons pas besoin.

Pas plus que l'État ne se croit prodigue en donnant à nos enfants la gratuité de l'enseignement dont nous n'avons pas besoin.

Si nous demandons au Crédit Foncier, par exemple, de consentir, sur nos terres, une hypothèque dont nous n'avons pas besoin, il nous répond simplement que cela nous coûtera 7 1/2 p. 100.

Mais si nous demandons au Crédit agricole de nous prêter de l'argent dont nous n'avons pas besoin, nous entrons dans l'ère des difficultés.

Ayant demandé d'abord à notre caisse locale de Crédit agricole un prêt, dont nous n'avions pas besoin, en offrant en gage de warranter du blé, la réponse fut instantanément favorable et transmise à la caisse régionale qui nous envoya la traite à signer. L'employé avait fait les papiers automatiquement.

Survint le directeur qui tiqua sur la formule adoptée et nous fit prévenir par téléphone qu'il demandait à réfléchir. Il nous apparut que tout irait mieux si nous consentions à biffer les quelques mots jugés malsonnants ou si nous acceptions de donner, à notre requête, l'allure d'un service personnel, car rien n'est plus agréable à un fonctionnaire ou politicien que de rendre service à un client de choix, susceptible de devenir un ami utilisable. En principe, nos politiciens aiment que nous leur demandions un service, puisque cela leur permet de se nourrir d'illusions. Mais l'électeur moderne considère comme un droit de demander service à l'élu. Il admet que la reconnaissance est essentiellement facultative et prescriptible en un temps beaucoup plus court que tous les délits énumérés au Code pénal.

La publication de notre demande dans les journaux locaux fut le pavé dans la mare aux grenouilles.

Ne sachant que répondre, le directeur de la caisse régionale, qui n'était cependant pas un militaire, transmit la difficulté à son supérieur, le directeur de la Caisse nationale. Ce dernier qui n'avait rien du héros, reprocha à son inférieur de ne pas savoir prendre ses décisions, mais n'en prit lui-même aucune et transmit le dossier au Ministre.

Au bout de deux mois nous recevions un refus signé du Ministre lui-même et cependant nous avions un contrat régulier de stockage nous permettant de puiser notre petite part dans le crédit de 300 millions voté par le Parlement pour encourager cette opération. Nous n'étions pas *persona grata* : les caisses régionales sont libres de refuser des prêts sans en donner les raisons.

La même demande, adressée à la Banque de France, fut examinée dans un tout autre esprit : il ne fut question que de garanties.

Notre Institut d'émission est autorisé, par la loi du

30 avril 1906, à escompter des warrants agricoles. Sans doute, cette loi est-elle peu connue, car nous avons trouvé un directeur de succursale, arrivé à la fin de sa carrière, qui ne l'avait jamais appliquée. Mais rien n'empêche les agriculteurs d'en invoquer le bénéfice : il est utile qu'ils le sachent.

La Banque de France escompte les warrants agricoles au taux actuel de 2 1 /2 p. 100 plus 0,15 p. 100 pour le timbre de l'effet. Elle n'accorde aucune faveur aux cultivateurs : c'est son taux normal pour tous les papiers escomptés dans le commerce.

La même opération pratiquée avec le Crédit agricole coûte 4 1 /2 p. 100 et le même timbre de 0,15 p. 100. C'est, paraît-il, une faveur!

Il est curieux d'observer que deux établissements fortement apparentés à l'État, comme le Crédit agricole et la Banque de France, se font concurrence pour le warrantage à des taux totalement différents, et le plus singulier de l'affaire est que l'établissement à taux élevé perd de l'argent puisqu'il ne peut vivre que par les dons de l'État, alors que l'autre en gagne, ou du moins vit avec ses propres ressources.

Nous ne sommes pas assez financiers pour comprendre!

***

Nous avons exposé la situation de l'État banquier dans le Crédit agricole, laissant le soin à d'autres historiens des temps présents de nous révéler les secrets des banques populaires et de tous les autres établissements bancaires de l'État.

Si les agriculteurs s'imaginent que l'État leur fait un avantage en leur prêtant son argent à perte, ils se trompent dans l'ensemble, étant bien entendu qu'il y a des bénéficiaires individuels : surtout ceux qui empruntent sans rembourser.

Un bienfait de l'État est chose relative. Le cadeau octroyé à un citoyen n'a de valeur que si le voisin n'en reçoit pas davantage. Les agriculteurs sont-ils certains d'avoir, dans la loterie de l'État, tiré le gros lot? Il y aurait un compte à faire : nous ne nous en chargeons pas.

Lorsque nous amorçâmes, par ailleurs, une étude sur les

offices nationaux, un savant, président d'un modeste office, nous demanda de ne pas critiquer sa subvention qui se montait à un dixième seulement de ses dépenses, les autres neuf dixièmes étant couverts par les cotisations de ses membres.

Le raisonnement du savant nous parut incompréhensible. « Comment, lui répondîmes-nous, vous ne touchez que un dixième et, en l'espèce, une somme ridicule de 20 000 francs alors que les autres offices touchent beaucoup plus de dixièmes et des quantités de millions! Mais c'est vous qui devriez être le premier à faire campagne pour la suppression de toutes les subventions aux offices, car certainement vous êtes lésé! »

Puissent les cultivateurs méditer l'apologue.

ADOLPHE JAVAL

LE JARDIN DES BÊTES SAUVAGES[1]

XVI

JE PRENDS UN ENGAGEMENT SOLENNEL. PETITS COMPTES DE JOSEPH. LA FINANCE ET LES ASPIRATIONS A L'ÉTERNEL. UNE LEÇON SUR LES DANGERS DE PARIS. MALAISE ET PRIÈRE. UNE LETTRE QUI SENT L'AVENTURE. NOUVEAU TRIOMPHE D'UN JEUNE HOMME REMARQUABLE.

Deux jours plus tard, sa permission finie, Joseph nous quitta. Il me souvient de notre dernier entretien, qui fut animé. C'était le matin. Joseph brossait et revêtait l'une après l'autre les pièces de son uniforme.

— Pourquoi, — lui dis-je avec rancune, — pourquoi n'es-tu pas rentré plus tôt, l'autre soir, je veux dire l'autre matin? Qu'est-ce que tu as bien pu faire?

Il haussa les épaules — c'était décidément son geste de prédilection. — Puis, après un long silence :

— Ne te monte pas la tête. J'étais avec mon ami Valencin.

— Qu'est-ce que c'est que ce Valencin?

Le cou de Joseph augmenta de volume, ce qui exprimait à merveille le respect, le contentement. Il dit avec une religieuse ampleur :

— C'est un monsieur puissamment riche.

— Oh! — m'écriai-je, furieux, — tu ne penses donc qu'à l'argent!

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1933.

Joseph me considérait d'un cil dédaigneux.

— Moi, — fit-il, — je suis logique et, surtout, je suis honnête. Je dis les choses comme elles sont. Il faut toujours penser à l'argent et tout le monde pense à l'argent, car tout repose sur l'argent. Même tes miteux, tes « purées », tes rats de bibliothèques, tes chafouins, tes crâneurs, tes martyrs de la science, eh bien, ils ne pensent qu'à leur traitement, à leur retraite, à leurs sous. Seulement, ils ne le disent pas, parce qu'ils ne sont même pas sincères. Pour mépriser les choses, il faut commencer par les avoir.

— Joseph, — m'écriai-je, tremblant de sainte horreur, — je jure sur la tête de notre mère...

— Ne jure pas. Tu vas dire une sottise.

— Mon premier billet de mille francs, Joseph, oui de mille francs, de mille francs, je jure de le déchirer en morceaux gros comme des confettis, tu m'entends, et de le jeter dans la Seine pour expier ce que tu viens de dire.

Joseph eut un haut-le-corps.

— J'avais bien prévu que tu dirais une sottise. Et quelle sottise! Si tu fais ça...! Mais tu ne le feras pas. Tu as bien tort de jurer.

Il allongea le col et noua sa cravate.

— Avant que tu ne déchires les billets de mille, nous allons régler notre petit compte.

— Quel petit compte?

Il était tout à fait calmé. Il baissait un peu la voix. Il me montrait ce sourire en même temps impérieux et commercial où je reconnais encore qu'il va me demander de l'argent.

— Tu n'as pas oublié, Laurent, que nous avons un petit compte?

Je ne me rappelais rien de tel; mais je n'étais pas surpris. Avec Joseph, on a toujours un petit compte. Il sortit un carnet, le feuilleta, l'étala dans sa main gauche. Il disait, la voix engageante :

— Voilà, Laurent. Janvier. Deux francs, plus trois francs, plus un franc soixante... Ça fait, en tout, six soixante. Entre nous, on ne parle pas d'intérêt.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça? Janvier... Janvier. Je ne vois pas.

— Je te demande bien pardon. A ma dernière perm, nous sommes allés au théâtre, tous les deux. Nous avons, avant le théâtre, mangé dans un bistro. Le soir, à la sortie, nous avons pris une consommation. Tu peux voir, tout est marqué.

— Mais je suis sûr que maman t'avait donné l'argent pour deux.

— Non. C'était de l'argent à moi. Exactement, c'était de l'argent qu'elle me devait. J'espère bien que tu ne vas pas ennuyer maman avec ça, surtout dans l'état où elle est. (Ici, le visage de Joseph prit une expression sincèrement affligée.) Je trouve même que tu devrais la laisser un peu tranquille, ne pas lui conter des histoires, ne pas lui monter la tête. Sois sûr..., j'ai des renseignements. Elle a besoin d'être ménagée.

— Mais, — dis-je, — vraiment, pour cette histoire de janvier, je ne me rappelle pas...

— Ah! — cria-t-il en frappant du pied, — vous êtes tous les mêmes, vous les désintéressés. Vous faites de la grandeur d'âme avec l'argent des autres.

Je ressentais, comme toujours dans les histoires de Joseph, une telle humiliation que je fus chercher l'argent. Mes minces économies, par bonheur, allaient à peu près jusque-là.

J'ai narré cette petite scène parce que Joseph me l'a jouée non pas une fois, mais plusieurs centaines de fois, et qu'elle peut servir à faire comprendre mon frère. L'argent va, vient, vole. L'argent s'évapore et se perd... Sauf entre les mains de Joseph. Mes six francs soixante, ils vivent toujours, j'en suis sûr. Il existe, quelque part, dans le sous-sol d'une banque, un brave paquet de titres dont la cellule initiale, si j'ose ainsi parler, est formée par mes six francs soixante. Joseph accumule et conserve. C'est une des fonctions humaines. Les vrais hommes d'argent sont tourmentés, à leur manière, par le goût de l'éternel.

Joseph m'a démontré cent fois, par le geste et par le verbe, que les richesses du monde appartiennent effectivement à ceux qui ont l'audace de s'en déclarer possesseurs.

Mais j'espère trouver le temps, plus tard, de raconter Joseph. Pour le moment, qu'il nous quitte.

Il nous quitta. Deux ou trois jours passèrent. La maison

tomba dans le calme et j'allais y sombrer quand nous eûmes une singulière alerte. Je revenais du lycée. Il n'était pas loin de midi. Je rencontrai dans l'escalier Cécile et la petite Suzanne.

— Tu vas faire une course? — dis-je.

— Une course. Oui, si l'on veut. Il y a quelque chose là-haut. On s'est débarrassé de moi.

En trois bonds, je fus chez nous. La clef se trouvait sur la porte et je pus entrer sans bruit. De la chambre des garçons venait la voix de notre père. Elle était solennelle et courroucée : « La première fois, disait papa, que nous commettons l'erreur de te donner un peu d'argent! Ta première sortie de jeune homme! Tu nous parles de théâtre! Et voilà le résultat. Tu peux pleurer mon cher, il y a de quoi pleurer. »

Un silence trouble suivit. Notre père se reprit à gronder : « A ton âge, et tranquille comme tu l'es, pouvions-nous imaginer que tu penserais à des choses... à des choses incorrectes. Et voilà! Du premier coup! Si je connaissais la personne... »

J'entendis Ferdinand protester en hoquetant : « Je ne veux pas qu'on l'insulte! Elle est irréprochable. »

« N'ajoute pas, criait papa, le ridicule au dévergondage. Si je connaissais la personne, je la ferais pincer pour détournement de mineur. Le mineur, c'est toi, mon cher. En attendant, tu vas forcément rester sage pendant plusieurs semaines et même plusieurs mois. Nous sommes, ta mère et moi, profondément tristes. »

La porte s'ouvrit, J'aperçus Ferdinand assis sur une chaise, les bras pendants jusqu'à terre. Il pleurait. Mon père le regardait d'un air mécontent et choqué. Soudain, Ferdinand cria :

— On ne m'aime pas, ici. Tout le monde me méprise.

Maman s'était précipitée. Elle avait saisi dans ses bras ce grand garçon lamentable. Elle le berçait, le câlinait, disait avec une vibrante douleur :

— Comment peux-tu penser qu'on ne t'aime pas? Comment peux-tu penser qu'on te méprise? Mais moi, moi, je suis là. Moi, je ne te fais pas de reproches. Moi, je ne veux que te consoler.

Père m'aperçut et referma la porte. Il commença de faire, à voix un peu doctorale, une leçon sur les dangers de Paris,

une leçon qui, petit à petit, devenait pour mon étonnement, édifiante, moralisatrice.

Ferdinand s'apaisait. Père sortit enfin pour chercher diverses herbes à tisanes dont l'odeur douceâtre, pendant des semaines, vogua dans la maison au gré des courants d'air.

Cette scène étouffée, ces propos ensevelis aussitôt dans un silence chagrin, je me sentis oppressé d'un grand malaise et même, à certaines heures, d'une horrible curiosité. Saison maudite! Le monde, autour de moi, n'était plus que fondrières, orties puantes, ronciers perfides, fuites de reptiles. Oh! que tout ne me soit pas souillé! Qu'il me reste quelque refuge et quelque adoration! Et si je me dégoûte moi-même, si je me recrache et me renie à certaines heures, que je puisse encore compter sur une gorgée d'air glacé, sur un verre d'eau pure, un saint visage, un cœur de cristal!

J'en étais là de ma détresse quand un petit événement me fit rebondir aux nues. Je reçus une lettre. Valdemar me la remit comme nous descendions ensemble l'escalier.

— Tiens, — dit-il. — J'ai trouvé ça sous une enveloppe à mon nom. Et c'est pour toi, misérable! C'est pour toi, cachottier! Comme si j'étais ta soubrette! Comme si j'avais pour fonction de protéger tes amours! Sens-la, cette lettre. Ça sent l'aventure. Ça sent les fêtes galantes. Et moi qui te croyais aussi blanc que Parsifal. Quelle désillusion!

Il me mit la lettre sous le nez. Elle sentait la rue de Fleurus. Je la lus, un peu plus tard, seul, dans une allée du Jardin. Elle disait :

Vous pouvez vous flatter d'être un habile avocat. Tout est fini. Tout est rompu. Ne méprisez pas les femmes et, si vous avez du cœur, pensez parfois avec gentillesse à

S. M.

Dois-je dire que la lecture de ce petit billet me jeta dans une agitation délirante. Le monde, en une seconde, reprit flamme et clarté. Les allées du Jardin des Plantes virent, avec une indulgence colorée d'admiration, passer un jeune homme extravagant, mais remarquable. Il zigzaguait drôlement, comme les animaux auxquels les expérimentateurs ont enlevé

une partie de la cervelle; mais il donnait quand même le spectacle réconfortant du succès, de la valeur, de l'orgueil calme et, surtout, de la volonté, de l'invincible et toute puissante volonté.

Le fait que la lettre me fût parvenue par l'intermédiaire de Valdemar m'étonnait sans m'arrêter. Ce n'était, au bout du compte, qu'une précaution délicate. Et puis quelque détour romanesque n'était pas pour me déplaire.

Comme un esprit scientifique se manifeste de bonne heure par le goût de la certitude et du contrôle, je tentai, le lendemain même, une expédition rue de Fleurus.

La porte me fut ouverte par la vieille personne morose que S. M. avait appelée devant moi madame Mathieu. Elle s'essuyait les doigts à son tablier de toile et, tout de suite, elle cria :

— Partie! La dame est partie. Et même sans laisser d'adresse. Bon vent! Bon voyage! Voilà tout ce que je lui souhaite.

Elle me poussa la porte au nez.

En descendant l'escalier, j'éprouvais le sentiment que peu de choses, à l'avenir, me seraient impossibles.

XVII

LE DÉSERT PARISIEN. NUITS LABORIEUSES ET FERVEUR SCIENTIFIQUE. MUSIQUE, O MA BELLE EXCUSE! OPINION SUR LES VIRTUOSES. RETRAITE A JOUY-EN-JOSAS. RÊVERIES ET CONFIDENCES. ASPECT BUREAUCRATIQUE DE LA PASSION. SUR LE CHOIX D'UNE MORT. FIN DE L'ÉTÉ. PASSAGE D'UN PRINCE.

La rage de l'été, maintenant, est sur nous. Quelques pluies sont tombées, les dernières, les purificatrices et le ciel s'est enflammé. Il va brûler longtemps.

Virgile et Salluste sont en vacances. Il n'y a plus, pour moi, que d'immenses journées désertes, des virées dans l'ombre sans miséricorde, au long des ruelles assoupies, un jardin sec où je m'égare avec mes livres et mes rêves.

Paris est vide, sonore, peuplé d'échos, comme une ville abandonnée. On entend toutes les pendules s'appeler dans le

silence. Paris appartient aux pauvres qui ne vont pas voir la mer. Je possède amèrement la solitude parisienne. Une ivresse me vient de cette perfection mortelle, de cette radieuse aridité. Que la saison s'éternise et s'exaspère! Que l'été calcine le monde.

Chaque nuit tombe sur moi comme la dernière nuit de la terre. Un souffle s'élève lentement de l'étendue ténébreuse : le souffle suprême de la vie. Je ne suis pas malheureux, mais, à certains moments, je pense avec douceur que je pourrais ne plus être.

Pour soulager un peu le cœur du logis, on laisse, le soir, toutes les portes et toutes les fenêtres ouvertes. J'aperçois, de mon lit, comme au temps de ma petite enfance, mon père assis à son travail. Il ne souffre pas du chaud. Il est alerte, il est agile, même dans l'immobilité. Le vieux froc de bure qu'il revêt, pendant les nuits froides, en l'honneur, — j'en pourrais jurer — en l'honneur de M. de Balzac dont il est lecteur fidèle, le vieux froc pend à la patère. Père a les bras nus, comme les coltineurs des quais. Il « poitrine », pour lui seul. Il lit, il écrit longuement. Parfois, il s'arrête et, de son porte-plume, heurte distraitement ses dents? Je vois les muscles de ses bras qui se contractent, qui se nouent, quand il a de la peine pour arracher les mots. De temps en temps, une vague d'air chaud roule d'une fenêtre à l'autre. La lumière se prend à vaciller. Une voix, celle de maman, dit tout bas : « La lampe file ». Alors, père allonge la main et, soigneusement, règle la flamme.

Père est ressaisi de la ferveur scientifique. Il est allé entendre une conférence de Maragliano sur le traitement de la phtisie par les vaccins. Il est revenu travaillé d'enthousiasme. Il nous en entretient chaque jour, non sans lyrisme. Il chante aussi la louange du sérum antidiphtérique. Il parlera toujours des plus belles découvertes comme s'il en était l'auteur, avec un charmant orgueil. Quel dommage, vraiment, que je ne puisse plus l'admirer. Car il m'est désormais interdit de l'admirer.

Maman ne retrouvera plus jamais son jeune visage lisse. Elle fait tout, comme autrefois : elle cuit les aliments, lave et brosse, ravaude et tricote, panse et console, sourit et chante. Quand le maître parle de la science, elle dit, comme autrefois : « Mes enfants, écoutez votre père! » Que l'un de nous

tousse, ou même simplement soupire, et la voici, offrant ses mains magiciennes, son regard plus suave qu'un baume, sa voix chargée de bénédiction. Mais elle est triste. Je ne sais même plus très bien si la tristesse est en elle ou peut-être aussi dans mes yeux. Pourtant, elle devrait être heureuse, puisque « tout est fini », puisque j'ai triomphé, puisque l'ordre est revenu.

Joseph peut railler « mes facultés d'observation », Joseph peut hausser les épaules et grogner : « Il n'y a rien à faire », je sens bien que l'ordre est revenu dans la maison.

Même la musique de Cécile est sage, est pacifiée.

Si j'ose, après tant d'années, raconter les traverses de notre vie sans éclat, c'est que la musique est là, partout présente, jaillissante. Ce noble et riche accompagnement rehaussait toutes nos misères. Il y eut, en ce temps-là, pour chaque instant de chaque jour, pour chacune de nos pensées, des mélodies, des accords, des concerts ineffables.

Que je chante aujourd'hui l'un de nos chants d'autrefois, et l'ombre me rend mes trésors. C'est un nuage vert, une lassitude exquise, une prière au crépuscule, un visage attiré par des mains suppliantes. C'est une senteur voyageuse, un frisson réprimé sous un châle. C'est une plaine en déroute. C'est un archipel diapré surgi des gouffres marins. Qui voudrait se refuser à la fée mélancolique? Comme au jour du jugement, tous les êtres ressuscitent, et ceux qui dorment déjà sous la cendre, ceux qui semblent les plus lointains sont les plus ardents à revivre, les plus fidèles, les plus sûrs.

C'est par la musique, porte d'azur, que nous sommes sortis de la vraie pauvreté, celle de l'âme. C'est la musique souveraine qui nous a fait entrevoir les vraies dimensions de l'homme. Et c'est la petite Cécile qui fut désignée par le sort pour, avec des doigts d'enfant, nous donner ce beau baptême. Je ne suis pas jaloux de ma sœur Cécile. J'ai vieilli dans des travaux dont le monde entier veut bien croire qu'ils peuvent servir aux hommes, ce qui signifie, ordinairement, les empêcher de mourir, éloigner les chances de mort. Eh bien, si j'avais à choisir, si je pouvais librement recommencer une vie, ouvrir une carrière et désigner mes vertus, je prierais que me fût accordée celle de la musique dont l'œuvre aide les hommes non pas à ne point mourir, mais à supporter la vie.

Je contemplais Cécile et j'éprouvais, dès cette saison, le sentiment qu'elle n'avait pas la jouissance de son talent, mais bien plutôt la garde, et qu'elle en était comptable, pour parler comme Corneille.

Ce long été durant, Cécile travailla sans relâche. Valdemar était radieux et, mieux encore, serein. Madame Henningsen et lui avaient multiplié les démarches, vu les maîtres, fait entendre en plusieurs places notre ange musicien. Cécile jouerait en octobre, à Paris, dans un grand concert, la chose était décidée. Parfois, Valdo me saisissait le bras et fermait un œil à demi.

— Montons, — disait-il, — chez madame ma mère. De là-haut, nous écouterons Cécile bien plus tranquillement. Il faut la laisser courir la bride sur le cou.

Nous montions. Madame Henningsen, ennuagée de mousseline et de tulle, peignait ses miniatures avec des pinceaux plus fins que l'ombre d'une aiguille. Elle me passait sur la joue deux doigts qui sentaient la peinture et m'offrait une cigarette que je n'acceptais pas.

Nous nous couchions sur le divan et nous écoutions Cécile. La musique montait vers nous à travers planchers et murailles. Valdemar disait :

— Elle est libre, mais les Dieux veillent. Oh! Oh! On ne fera pas de Cécile une mécanique. Je suis là pour y parer. Mais il faut qu'elle soit plus habile que personne. Moi, je méprise les virtuoses; mais je méprise les musiciens qui ne sont pas capables de virtuosité. Donc, pas d'erreur : il faut être virtuose et que ça ne se sente pas. Il faut, surtout, être virtuose sans le savoir.

Il rêvait un petit moment et lançait vers le ciel sa conclusion mystérieuse : « Et c'est tout et c'est assez! »

Je redescendais chez nous et je trouvais souvent les trois demoiselles Segrédat, les deux jeunes et la tante, assises dans notre chambre, derrière la porte de Cécile. Elles écoutaient, comme à l'église, la bouche entr'ouverte et les mains croisées sur les genoux. Une perle claire, parfois, pointait aux cils de Thérèse, et je louais la musique libératrice qui nous vaut de tels allégements. Enfin réveillées de l'extase, les demoiselles balbutiaient des excuses et s'esquivaient avec embarras.

Dans les premiers jours de septembre, je reçus une lettre de Justin Weill. Il était à la campagne, près de Jouy-en-Josas, dans ce vallon rendu célèbre par la tristesse d'Olympio. Ses parents habitaient là, pendant la belle saison, une maisonnette assise parmi les bosquets et les fleurs. Justin me priait d'y aller passer huit jours.

Ma joie fut grande. Mère trouva, je ne sais où, une petite valise présentable. Elle reprisa mon linge et repassa mes vêtements. Elle glissa même dans ma poche quelques piécettes d'argent. Et je partis en voyage.

Il n'y avait, je crois bien, pas tout à fait une heure de train. Justin m'attendait à la gare. Il avait le visage et le vêtement d'un homme. Ses cheveux roux, qu'il laissait croître, lui donnaient l'aspect d'un jeune poète romantique. Il m'entraîna tout aussitôt dans la campagne altérée. Sa voix devenait grave et très belle. Et, comme il était déjà tout enivré de littérature, il se servait de cette voix, et fort agréablement, pour déclamer, pêle-mêle, des tirades entières de la *Princesse lointaine* et des vers de Hérédia. Puis il parla d'une pièce, *la Figurante*, que la Comédie-Française venait de refuser, ce qui était une honte. Il parla d'un grand écrivain anglais que l'on avait condamné cruellement aux travaux forcés, ce qui était aussi une honte. Il parla d'un poète nommé Verlaine, que l'on finirait par laisser mourir à l'hôpital, ce qui serait une honte plus grande que toutes les autres. Il vivait d'enthousiasme et d'indignation. Il m'avoua que les livres de Paul Verlaine avaient été confisqués par M. Weill père, mais que lui, Justin, les savait déjà par cœur. Il me prenait le bras et murmurait, l'œil sur la ligne d'horizon :

> Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
> D'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime...

Il savait tout, il brouillait tout, il mêlait délicieusement tout. Il commençait d'exercer et d'assouvir une de ces prodigieuses mémoires juives pour lesquelles un seul univers est décidément trop peu.

Je nous revois, revenant tous deux, un soir, sur le plateau de Saclay. Justin m'avait, par la récitation d'un nombre surprenant de poèmes, amené, si je peux dire, à la tempé-

rature convenable et, soudain, il attaqua, dans le registre confidentiel :

— C'est fini, Laurent, c'est fini. Je ne serai pas le Messie.

— Pourquoi? — fis-je, la voix chargée de reproches sincères.

Il secoua la tête :

— J'aime une fille goye. Que le mot ne t'effraie pas. Goye, chez nous, signifie seulement : qui n'appartient pas au peuple juif.

Et, comme je me taisais, donnant toutes les marques d'une affliction sincère, il reprit :

— Elle est encore très jeune; mais je sens que ce sera le grand amour de ma vie. Tu es, Laurent, mon seul ami. Et, par malheur, tu es la seule personne au monde à qui je ne puisse confier mon amour.

Cette déclaration, par sa loyauté, devait m'inspirer de la tristesse et de la gratitude. Je pris la main de Justin Weill, l'étreignis en silence et dis :

— Je te plains du fond du cœur. Courage! Il faut être pur!

Justin répondit à mon étreinte.

— Ne crains rien. Je saurai souffrir. Tu as raison : il faut être pur.

Je pense que notre silence dura longtemps, pour le moins une minute. Enfin, Justin, l'accent mélodieux :

— Toi, Laurent, tu sembles fort! Se peut-il vraiment que tu n'aimes personne? Ah! Cherche au fond de ton cœur.

— Si, — fis-je, avec hésitation. — Mais elle est beaucoup plus âgée que moi. Elle est pieuse. Elle est blanche et douce. Mais non! Non!

Justin me prit fraternellement par l'épaule. Il espérait une confidence moins succincte.

— Non, — fis-je en me dégageant. — Non! Je ne veux aimer personne. L'amour me fait horreur. Tu ne peux pas savoir, ou, plutôt, je ne peux pas te dire... C'est dégoûtant.

Je compris soudain que j'allais trahir le clan, que je ne pouvais plus faire autrement, que mon secret m'étouffait, qu'il me fallait le répandre.

— Parle, — disait Justin. — Et il cita Musset :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

— Oh! — fis-je, — s'il ne s'agissait que de ma douleur à moi... C'est plus grave. Tu connais mon père...

Je me mis à raconter mon père. Si grande qu'en fût ma honte, je commençai de narrer le drame de mon année. Justin Weill écoutait et son visage exprimait l'intérêt, puis l'enthousiasme.

— Sais-tu, — dit-il enfin, pendant une pause de mon récit, — sais-tu que c'est extraordinaire? Je comprends mieux ton père, maintenant. Toute cette histoire de vous deux, c'est épatant, c'est fin de siècle. C'est la vie ardente, déchaînée, Laurent! C'est la passion avec le masque et le flambeau.

— Eh bien, non, — m'écriai-je en donnant tous les signes de la déception. — Non, ce ne peut pas être ça, la passion. Ce n'était pas, comme tu dis, déchaîné : il allait là-bas, tous les jours, de midi à deux heures et, le soir, de cinq à sept. C'est bête à dire, mais imagine un employé, oui, un employé...

— Comment savais-tu les heures? — fit naïvement Justin.

Je me sentis rougir.

— C'est que je l'ai suivi. Ne pense pas : espionné. Non, seulement suivi. Tu le connais peu, Justin. Lui, qui déteste toute contrainte, lui qui n'a pas assez de mépris pour parler des bureaucrates, c'est son mot, je peux t'affirmer qu'il allait là-bas, régulièrement, comme d'autres vont à leur bureau. Alors, c'est ça, une vie déréglée! La passion, la passion! Il me semble que si ç'avait été la passion, je me serais senti tout petit, j'aurais été... comment dire, épouvanté, enfin plus épouvanté que je ne l'ai été réellement.

— C'est égal, — fit Justin avec une nuance de respect, — c'est peut-être terrible, mais c'est un père intéressant. Ce n'est pas lui qui mettrait sous clef les livres de Paul Verlaine.

— Eh bien, si, justement. C'est à n'y rien comprendre. Il ne sait pas que je sais tout. Enfin, je suppose encore qu'il ne sait pas, mais tu ne peux imaginer comme il est moralisateur sans en avoir l'air et tout en disant « moi qui ne fais pas de morale... » Tu ne peux imaginer ses discours, et comme il parle sévèrement de ce qu'il appelle l'inconduite. Je te dis que c'est à n'y rien comprendre.

Nous marchâmes quelques instants en silence. La nuit tombait, rendant nos épanchements plus faciles.

— Joseph, — m'écriai-je soudain, — Joseph dit qu'il recommencera. Je parle de mon père. Eh bien, s'il recommence...

En vain, Justin Weill fit un appel au sang-froid, j'étais lancé.

— S'il recommence, Justin, je quitterai la maison. Ou même, je me tuerai. Quand j'étais petit, j'avais un ami qui s'appelait Désiré Wasselin. Il s'est tué (je l'ai vu, oui, je l'ai vu, pendu, dans leur salle à manger), il s'est tué, je t'assure, pour une faute de son père, une faute épouvantable, évidemment.

Comme nous descendions dans la vallée, Justin me demanda d'une voix grave :

— Quelle mort choisirais-tu? Le poignard, le poison ou la tour Eiffel?

Je secouai les épaules. Je n'avais pas encore étudié tous les détails. Justin commença de réciter des vers :

> Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages!
> Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas!

Nous fîmes ensuite plusieurs projets de suicides jumeaux. Pour finir, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre en nous jurant amitié éternelle.

Cette conversation fut le point culminant d'une semaine héroïque. Le soir, au dîner, j'entendis, pour la première fois prononcer un nom qui devait, par la suite, faire quelque bruit dans le monde. Madame Weill disait :

— Lucie est admirable de courage, une vraie Hadamard!

Et M. Weill répondait, le front soucieux :

— Mathieu Dreyfus va remuer le ciel et la terre; mais le ciel et la terre sont contre eux.

Deux jours plus tard, je rentrais à Paris.

Notre maison somnolait dans une torpeur musicale. Papa travaillait la nuit, maman rêvait sur des coutures, Ferdinand s'abîmait dans l'absence de soi, Cécile faisait, sans relâche, sonner le grand diable noir.

Septembre tout entier passa dans cette paix qui semblait un brûlant entr'acte. Un jour, vers le déclin de l'après-midi, Valdemar fit retentir sous ses doigts osseux la porte de notre

logement. Nous étions seuls, Cécile et moi. Je fus ouvrir.

— Ta mère n'est pas là? — s'écria Valdo, l'air transporté. — Ça ne fait rien. C'est une visite pour Cécile. Toi, tu peux rester avec nous, bien sûr. Attends : je vais le chercher, il est chez moi.

Il monta trois ou quatre marches et se retourna :

— C'est un ami de ma mère, de moi, de nous tous. Ne roule pas des yeux comme ça.

Il revint quelques minutes plus tard. Il disait :

— Je vous remercie infiniment de bien vouloir écouter la petite fille. Je crois qu'elle vous fera plaisir et que vous ne me reprocherez rien.

Il s'effaça pour laisser passer le visiteur. C'était un homme jeune encore, l'air à la fois simple, libre et souriant. La tête était belle et me frappa beaucoup avec sa barbe legère, son regard féminin, chaleureux, tantôt moqueur et tantôt caressant. Le front surtout m'étonnait, il dominait tout le visage, il prolongeait comme une proue, le crâne oblong, casqué de lourds cheveux sombres.

Il s'assit sur l'une de nos pauvres chaises. Il n'avait pas l'air étonné, entre ces deux enfants inconnus. Il traita Cécile comme une dame et lui demanda la permission de fumer une cigarette.

— Cécile, — dit Valdemar, — jouez la *partita* en ut mineur.

Cécile joua, noblement, comme elle jouera sans doute sur les marches de l'Olympe. Une fois, une seule fois, le visiteur étendit un peu la main et Cécile baissa la voix. Le jeune homme au beau front murmurait en souriant :

— Grand merci, mademoiselle. Ce sont des choses qu'il faudrait écouter à genoux.

Il resta là quelques instants, silencieux, un peu timide. Puis il s'assit au piano et se mit à chanter, très bas, en frôlant à peine les touches. Nous entendions, au vol, des phrases extraordinaires : « Je cherchais partout dans la maison... Je cherchais partout dans la campagne... et je ne trouvais pas la beauté... » Alors il s'arrêtait et nous regardait en souriant. Valdemar demanda :

— Vous y songez, vraiment, Claude?

— Je ne songe plus qu'à ça. Mais je prends le temps d'y songer.

Il y avait, sur le piano, des cahiers de papier réglé. Le

visiteur nous considéra d'un air amical et moqueur, écrivit quelques lignes et tendit la feuille à Cécile.

— Pour vous, — dit-il, — en souvenir.

Il partit, nous laissant étonnés, éblouis. A peine la porte fermée, nous regardâmes le papier. On y distinguait à peine une volée de petites notes lancées à la pointe du crayon. Au-dessous étaient écrits ces mots : « Je suis heureuse, mais je suis triste. » Puis une dédicace gracieuse : « A la servante des Dieux. » Enfin des initiales.

Je ne sais si ma sœur possède encore ce papier qui fut, à mon regard, son premier titre de noblesse. Nous le contemplions quand Valdemar reparut. Il était rouge et semblait content.

— Qui est-ce? — fis-je naïvement.

Valdemar leva l'index et répondit :

— Un prince.

XVIII

MORT DE LOUIS PASTEUR. LA STATUE DE LA SCIENCE. UNE VIEILLE CONNAISSANCE. DÉCOUVERTE DE LA MURAILLE. DIALOGUE SUR L'AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE HUMAINE. LE THÈME DE LA RÉDEMPTION PAR L'ART APPARAÎT A L'ORCHESTRE. INCOMPRÉHENSIBLE RÉSOLUTION DE THÉRÈSE. SCÈNE MUETTE DANS L'ESCALIER.

J'allais retourner en classe. Je commençais de préparer mes cahiers et mes livres. Pure, translucide comme un diamant bleu, la nuit d'automne était tombée. Mon père ouvrit la porte. Il avait le visage si grave que maman, tout aussitôt, laissa paraître de l'angoisse.

Mon père se découvrit et dit :

— Pasteur est mort. C'est une grande perte pour le monde.

Nous prîmes notre dîner dans le recueillement. Puis père nous parla des microbes. Il arrivait alors à la fin de ses études et discourait adroitement de maintes choses. Il dit encore :

— Les travaux des grands savants comme Pasteur rendront l'humanité plus sage et plus heureuse.

Je tombai dans une grande rêverie. La confusion des idées

me trouvait déjà sensible et me donnait d'obscurs malaises. Papa finit par se lever de table.

— Autrefois, — prononça-t-il, — la science travaillait à l'écart de la foule. Aujourd'hui, la terre entière suit avec attention l'œuvre des grands savants. Le gouvernement va faire à Pasteur des funérailles nationales.

Mon père se redressa, « poitrina », lança plusieurs « hum! hum! » pour s'éclaircir la voix et dit :

— Je me ferai un devoir d'assister à cette cérémonie. Lucie, puis-je te demander de jeter un coup d'œil à mes vêtements noirs?

Nous élevâmes vers notre père un regard chargé de considération respectueuse.

Les funérailles eurent lieu plusieurs jours après. J'avais repris mes classes et, chaque soir, papa nous entretenait religieusement de la science et de ses merveilles, de la splendeur du génie scientifique. Certaines phrases me plaisaient quand même et je les répétais à Justin Weill qui me récitait, en échange, une profusion de poèmes nouveaux dont beaucoup m'étaient mal compréhensibles.

Le matin du 5 octobre — j'ai bien quelques raisons historiques et personnelles de me rappeler cette date — papa s'habilla de noir et mit un chapeau haut de forme. Il fut, un instant, pour nous, comme la statue de la science. Papa se regardait dans la glace avec de gracieux sourires bleus. La statue de la science n'était pas trop sévère. Notre père prévint maman qu'il ne rentrerait pas déjeuner et non plus dîner, sans doute.

Je ne me rappelle plus très bien ce que me fut cette journée pourtant mémorable. Je me revois, vers le soir, au bras de Justin Weill, descendant le boulevard Saint-Michel. Il faisait clair encore. Paris demeurait agité. Les réverbères étaient voilés de crêpe. La foule encombrait les trottoirs du quartier latin. Cette fête funèbre avait été quand même une fête.

Soudain, je m'arrêtai, comme frappé de stupeur. Je venais d'apercevoir mon père, assis à la terrasse d'un café. Il avait ses vêtements noirs et son chapeau haut de forme. Il fumait une cigarette. Il parlait en souriant à Solange Meesemacker qui se tenait auprès de lui.

— Justin, — dis-je à voix basse, — il faut que tu me rendes un grand service.

— Ordonne, — s'écria-t-il, — et ce bras t'appartient.

— Justin, quitte-moi tout de suite et remonte le boulevard sans te retourner.

Mon compagnon me regarda, l'air surpris, peut-être déçu. Comme il était fait à mes façons et fort courtois de nature, il eut un geste fatal, sourit et disparut dans la foule.

Il y avait, sur le trottoir, une de ces petites colonnes bariolées par les affiches des spectacles. Je m'embusquai dans son ombre et j'attendis. Les personnes que j'observais ne semblaient pas trop pressées. Enfin Monsieur P. se leva, tendit galamment son bras à S. M. et l'entraîna sur le trottoir. Je les suivis de loin. Je balançais à me faire voir. Je méditais avec rage de troubler leur tête-à-tête, de causer du scandale, enfin de leur rendre un peu de tout le mal qu'ils me faisaient.

Le jardin du Luxembourg venait de fermer ses portes. Le monsieur et la dame prirent la rue de Vaugirard. « Oh! pensais-je absurdement, ils n'iront quand même pas rue de Fleurus! Qu'ils n'aillent pas rue de Fleurus! »

La nuit tombait. Il y avait, devant le Sénat, beaucoup de monde sur le trottoir. A la faveur de la cohue, je vins si près de mes promeneurs que je pouvais distinguer leurs propos. Monsieur P. disait, d'une voix aimable et diserte : « Les grandes expériences qu'il a poursuivies sur le charbon, à mon avis, c'est génial. » Je retins avec peine une rageuse envie de rire. Madame S. M. aussi avait le bénéfice d'un petit cours sur les bienfaits de la science.

Je les suivis encore pendant quelques instants. Je les suivis, pour tout dire, jusqu'à la rue de Fleurus. Ensuite, je descendis sur les bords de la Seine et longeai lentement les quais. J'examinais mes pensées avec beaucoup de calme, beaucoup de lucidité.

J'étais un niais, un aveugle, un imbécile. Joseph avait bien raison. Je ne voyais rien. Je ne comprenais rien. J'avais été berné, dupé, traité comme un petit garçon. Je n'étais, exactement, qu'un pauvre petit garçon. Solange avait menti. La vieille de la rue de Fleurus, également, avait menti. Mon père n'avait pas menti, mais ça revenait au même. Le

mensonge était partout et tout le monde se moquait de moi. J'avais, pour la première fois, le sentiment de me heurter à quelque chose de résistant, d'invincible, une muraille contre laquelle un enfant se briserait en vain les ongles, les dents et la tête.

Je rencontrai Valdemar comme je montais notre escalier. Il avait l'air joyeux et s'écria :

— Cécile joue, de demain en huit, son concerto de Mozart. Viendras-tu aux répétitions?

J'étais à cent lieues de Mozart et tout à fait incapable de le ressaisir au vol.

— Valdemar, — fis-je d'une voix qui devait être pathétique et dont je le vis ému, — crois-tu, toi, comme tant de gens, que la science...

Je m'arrêtai, honteux de ma question, honteux de moi-même. Valdemar s'était assis sur une marche de l'escalier. Il se tenait à deux mains aux barreaux de la rampe. J'apercevais son beau visage qu'une flamme de gaz éclairait par saccades. Il s'écria :

— Qu'est-ce que tu chantes avec la science?

— Crois-tu, — repris-je, — que les hommes seront sauvés par la science? Je dis « sauvés ». Tu comprends... enfin, crois-tu qu'ils deviendront meilleurs?

Valdemar secoua la rampe avec une joviale furie.

— Tu me fais rire. Ah! tu me fais rire. Tu parles comme un journaliste, comme un député, commme je ne sais pas qui. Mais, mon garçon, la science est une chose très intéressante, assurément. Les tours de physique, moi, j'aime beaucoup ça.

— Ils disent, — fis-je avec amertume, — que la science élève l'homme. Je peux t'affirmer que non. Je ne t'expliquerai pas pourquoi, mais je peux t'affirmer que non.

Valdo rêvassait, maintenant, la tête couchée sur l'épaule.

— Peut-être bien, — murmura-t-il, — que tu brouilles tout dans ta cervelle. Je ne sais pas à qui tu penses et même je ne te le demande pas. A part ça, tu as raison. Mais... Connais-tu Severini? Non. Tant pis et même tant mieux. C'était un ami de ma mère. Nous sommes fâchés, maintenant. Un homme de génie, Laurent. Un chimiste. Il a découvert deux ou trois corps qu'on ne connaissait pas avant lui. Il a cham-

bardé toutes les industries, inventé des engrais, des procédés pour conserver la viande, pour fabriquer le pain, et même pour soigner le cancer. Enfin, des merveilles! Un bienfaiteur de l'humanité, quoi! Eh bien, Laurent, figures-toi que Severini martyrisait ses gosses. Il a divorcé trois fois. Il débauche toutes ses bonnes. Il a quatre ou cinq enfants naturels. Il est avare. Enfin, odieux. Ma mère le déteste. D'ailleurs, on s'est fâché. Il faut une cervelle de tatou comme la tienne pour s'imaginer qu'avec des ballons de verre et de petites bouteilles d'acide... Nous en avons connu, des savants, il en venait, autrefois, quand nous donnions des réceptions. Mais, mon petit gars, ils font ça parce que ça les amuse. C'est leur plaisir, leur joujou. Veux-tu que je te dise?

Valdo colla son visage aux barreaux de fer et regarda songeusement dans la cage de l'escalier.

— La science, personnellement, je m'en tamponne, pourvu qu'elle me fiche la paix. C'est l'art, voyons, c'est l'art qui sauvera, comme tu dis, qui sauvera ces cochons d'hommes. Et s'ils ne veulent pas être sauvés, alors, on les y forcera. Qu'est-ce que tu vas dire encore?

— Oh! rien. Ce qui me gêne, c'est... le mot de cochon. Je n'aime pas ce mot-là.

— Tu as de la politesse à revendre, mon ami. Je répète : ces cochons d'hommes. Quand tu les connaîtras mieux...

Malgré que j'en eusse, il me fallut bien sourire : j'étais parfaitement sûr que Valdo vivait dans les nues et ne connaissait rien des hommes.

Nous nous quittâmes là-dessus. Valdo s'en allait dehors et je remontais chez nous.

J'aperçus, au passage, la vieille demoiselle Segrédat, la tante, celle qui ressemblait à la mère d'Albert Dürer. Elle était dans la chambre de mes parents, assise dans l'unique fauteuil. Ses vieilles mains tremblaient sur l'acajou poli. Elle parlait d'une voix faible, mais distincte. Pouvais-je ne pas l'entendre? Notre logis était si petit! Il eût fallu, pour ne pas percevoir ce qui se disait dans la pièce voisine, il eût fallu faire un effort dont je me sentais incapable. La vieille demoiselle disait :

— Je sais bien que, pour elle, c'est quand même une solution. Nous avons des revenus plus que modestes. J'espérais

la marier. Elle est intelligente et sait tenir une maison. Je pensais même, à la rigueur, la conserver près de moi. Pas par égoïsme, madame. Je n'ai plus qu'un souffle de vie. Mais voilà, cette décision! Et brusquement! Si brusquement! Rien ne pouvait faire prévoir...

— Peut-être, — murmurait maman, — va-t-elle changer d'avis. Les jeunes filles ont des mouvements, des impulsions, comme tout le monde.

— Je ne crois pas. Et ce qu'elle veut absolument, c'est la règle la plus sévère. Elle a vu son confesseur, son directeur de conscience. La plus sévère! Pourquoi? Je n'en sais rien. Je vis à côté d'elle et je sens bien qu'elle ne me dira jamais rien, qu'elle ne dira rien à personne.

Il y eut un long silence, puis la vieille demoiselle sortit.

Toute résolution balayée, j'allai voir ma mère dans la cuisine.

— Que te racontait, — dis-je, — la tante des petites?

Maman leva doucement les bras et ne répondit pas tout de suite.

— Oh! je peux bien t'en parler, mais tu n'en souffleras pas mot, jusqu'à ce que tout le monde le sache. C'est la pauvre Thérèse qui veut entrer en religion.

— En religion! — m'écriai-je. — Enfermée pour le restant de ses jours!

— Oui, — dit mère, doucement. — Puisque c'est elle qui le demande, Laurent. Ce n'est pas, au bout du compte, plus triste que tout ce qu'on voit.

— Maman, je ne comprends pas.

— Que veux-tu? mon pauvre enfant. Il y a tant de choses qu'on ne comprend pas.

La soirée fut mortelle. Père ne rentrait pas et j'en étais bien soulagé. Je me couchai tôt, espérant me réfugier dans le sommeil. J'appelais, du fond de l'âme, j'appelais, pour ma délivrance, mes paysages familiers, mes annonciateurs du néant. Ils se firent cruellement attendre.

Au réveil, j'entendis que mon père était chez nous. Je fis, pour ne pas le rencontrer, des efforts non médiocres et que l'on peut imaginer tels, puisque toute notre vie brûlait sur quelques pieds carrés. Je l'entendis se laver, s'habiller, siffler ses airs familiers, raconter, non sans beaux détails, la cérémonie

de la veille. Quand je sentis qu'il allait partir, pour ne pas avoir à le saluer je me glissai dans le vestibule et montai chez Valdemar.

Sur le palier du cinquième, je m'arrêtai un moment. J'entendis notre porte s'ouvrir puis se fermer. Mon père venait de sortir. Il devait rester immobile au bord de la première marche, pour réfléchir, comme l'on fait souvent. Puis il descendit un peu et alors mon cœur se mit à battre. L'autre porte, à notre étage, venait de s'ouvrir sans bruit. Je vis, en me penchant, je vis Thérèse Segrédat s'avancer jusqu'à la rampe. Elle était blême, elle se couchait sur la rampe et regardait dans le puits. Mon père se retourna, remonta deux ou trois marches. Et puis je vis encore une chose extraordinaire : mon père fit un sourire et envoya, du bout des doigts, un baiser. Thérèse Segrédat pleurait, la bouche contre le bois de la rampe.

GEORGES DUHAMEL

(*La fin dans le prochain numéro.*)

A JEAN DE LA BRUYÈRE

> Ce siècle s'est fait le contemporain des âges qui l'ont suivi.
>
> CHATEAUBRIAND, *Vie de Rancé.*

J'ai donc relu votre œuvre, Jean de La Bruyère, et en me rappelant ce que m'en disaient mes maîtres, quand j'étais au collège; que, sur de nombreux points, vous devanciez les écrivains de votre temps, annonciez ceux du nôtre. Était-ce vrai? Pardonnez ma frivolité, je l'ai d'abord cherché dans l'ordre politique.

J'ai reconnu combien, en effet, vous étiez hardi dans cet ordre et, en somme, par les traits qu'indiquaient nos manuels : par l'attention que vous portez aux humbles, par votre ardeur à proclamer leur droit à l'existence, à flétrir ceux qui les dévorent, par votre appel à plus de justice dans les prétoires, à plus de respect dans la cité pour l'ouvrier de l'esprit, par votre refus d'accepter tête baissée les privilèges du sang, par votre haine de la guerre. Toutefois, et dans le même ordre, d'autres de vos hardiesses m'ont frappé plus encore, et qu'on nous montrait moins. J'en marquerai quelques-unes.

D'abord votre attitude à l'égard des hommes d'armes, votre dureté, votre méfiance, j'ose dire votre malveillance. Ici, vous les soupçonnez de n'être braves que s'ils croient que l'univers a l'œil fixé sur eux; là, vous dénoncez ceux qui, pendant le combat, s'appliquent à être partout, de manière à n'être nulle part, et osez vous interroger sur la vérité de leur

courage; ailleurs, vous entendez qu'on ne parle du luxe des généraux qu'après qu'on aura dit s'ils firent tout leur devoir devant l'ennemi, et demandez si l'histoire fait mention de la vaisselle de Marius ou du meuble de Scipion. Évidemment, vous commencez cette race d' « intellectuels », qui se plaît à informer les gens de guerre qu'ils ne possèdent à ses yeux aucune essence sacrée et les prie de se souvenir qu'ils sont des serviteurs de l'État et rien de plus. J'admire que vous fondiez cette race au lendemain du traité de Nimègue, parmi une France si furieusement, et justement, fière de son militaire.

Une autre de vos audaces inouïes m'apparaît quand vous tracez des lignes comme celles-ci :

On demande si, en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarquerait pas un mélange ou une espèce de compensation de bien ou de mal qui établirait entre elles l'égalité, ou qui ferait du moins que l'une ne serait guère plus désirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien peut former cette question ; *mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.*

Ainsi, pour vous, non seulement le pauvre doit être le soin le plus pressant de notre société, mais encore c'est à lui qu'il appartient de dire s'il faut la conserver ou la changer! Le maintien des classes riches et de leurs avantages doit être l'effet de son bon vouloir, ne se faire que par sa permission! Voilà certes du nouveau chez les docteurs français, du moins depuis que ces classes forment une compagnie éclairée et polie, pour laquelle ils écrivent.

Souffrez que je vous dise en passant, Jean de La Bruyère, avec quelle précision votre pensée répond ici à un malaise de mon esprit. Que conserver notre présent ordre social, si injuste qu'il se montre, soit encore ce que l'humanité a de mieux à faire, c'est une idée pour laquelle j'ai souvent de la tendresse. Ce qui me gêne, c'est que le maintien de cet ordre est toujours proposé par des gens qui en profitent. Quel soulagement s'il pouvait l'être un jour par ceux qu'il blesse!

Enfin vous faites entendre une note qui me paraît bien neuve encore parmi votre âge quand vous vous écriez : « Que me servirait que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivais dans l'oppression et dans l'indi-

gence », montrant que, d'après vous, un bon gouvernement doit avoir pour objet le bonheur de votre personne, et non pas uniquement la grandeur de l'État. Votre individualisme me confond plus encore quand vous refusez d'accepter à l'avance tous les verdicts que rend l'autorité et lancez cet encouragement aux pires désordres, tels que la France, d'ailleurs, les vit deux siècles plus tard : « Un coupable puni est un exemple pour la canaille : *un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.* » C'est le même égoïsme qui vous anime encore quand vous percez à jour avec tant de cruauté la forme d'âme du diplomate, uniquement attentif « à n'être point trompé et à tromper les autres », et ne voulez pas voir que ce genre de conscience, qui gêne votre âme particulière et son appétit d'honnêteté, sert la force de votre nation.

Voilà bien des audaces, et dont certaines ont pu faire croire que vous souhaitiez le changement du système politique sous lequel vous viviez. D'autres de vos traits encore le donneraient à penser : vous croyez bon de mettre en lumière que les hommes n'ont pas de patriotisme sous le régime despotique; vous aimez à prendre texte de ces révolutions « qui font évanouir de grands empires de dessus la terre »; à entretenir les grands d' « un temps que l'on montrera les ruines de leurs châteaux et peut-être la seule place où ils étaient construits »; vous louez une monarchie « où l'on confond les intérêts de l'État avec ceux du prince », et faites votre phrase de telle sorte qu'on se demande si vous n'en constatez pas une autre où cette confusion ne se voit point; vous vous plaisez à dire que l'heureux gouvernement suppose une participation du peuple à la direction des affaires; ayant d'abord écrit que le bon citoyen sait exposer sa vie pour la gloire du souverain et le salut de l'État, vous avez, dans une édition postérieure, placé le salut de l'État avant la gloire du prince. Tout cela est inquiétant. Mais d'autre part, vous voulez, dans votre chapitre des *Esprits forts*, qu'il y ait toujours des pauvres et des riches; ailleurs, vous faites entendre qu'une société a peut-être plus d'avantage de conserver au fond d'elle-même un grand mal organique que de déchaîner, en le supprimant, un million de petits maux qui pourraient être pires; votre furieux éloge du Grand Roi ne saurait guère aller sans une vive sympathie pour l'idée

qu'il incarne; vous honorez sa révocation de l'Édit de Nantes; au surplus, vous déclarez que le plus raisonnable, en matière politique, est de tenir la forme du gouvernement où l'on est né pour la meilleure de toutes. Vous l'avouerai-je, Jean de La Bruyère, la nouveauté de votre attitude devant l'ordre de votre temps m'apparaît moins dans ce que vous en dites, dans le tour du jugement que vous portez sur lui, que dans votre constante volonté d'en parler, de faire du problème politique la substance de vos réflexions. Par là, vous me semblez l'ancêtre, nullement, comme on l'a dit, de nos révolutionnaires, mais proprement de ces Sociétés de Pensée, qui devaient éclore un demi-siècle après vous, et qui ont changé l'ordre établi, non pas parce qu'elles décidèrent de le changer, mais parce qu'elles créèrent chez les Français l'habitude de le prendre pour texte favori de leurs entretiens, de leurs curiosités, de leurs raisonnements. Je songe souvent, en vous lisant, à ce mot d'un de vos précurseurs[1], qui croit qu'il peint l'âme de la France à l'époque de la Fronde et peint en vérité le mouvement de cette nation tel qu'il va se développer pendant cent cinquante ans : « Le peuple entra dans le sanctuaire, il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire et tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. » Vous êtes, Jean de La Bruyère, le premier cicérone de ce peuple dans sa pieuse visite au sanctuaire.

***

Mais j'y songe tout à coup. Ces idées que vous formiez touchant l'ordre politique, vous tranchez sur votre âge parce que vous les exprimiez, non parce que vous les pensiez. Vos contemporains les pensaient aussi, du moins ne pensaient pas le contraire. Sinon, elles les eussent offensés. Or, c'est ce que nous ne voyons point. Ils vous ont inquiété pour vos portraits, pour vos attaques à des personnes, fort peu pour vos idées. Les clameurs d'un Basnage sur vos tendances « républicaines », de vos rivaux de l'Académie sur votre « libertinage », sont

1. Retz.

restées sans écho. Quand vous publiez que tout n'est pas au mieux dans l'État, aucun docteur pourvu de quelque audience ne se dresse pour vous signifier que tout y est parfait et requérir contre vous. Aussi bien, les pouvoirs publics vous laissent une paix entière. Je crois même que vous n'êtes entré sous la Coupole que par l'appui d'un grand ministre. Et je sais que tout cela peut s'expliquer, en ce qui regarde le public, par l'olympienne indifférence qu'il témoignait alors aux idées, et, pour ce qui est des gouvernants, par leur respect des compétences, qui les gardait de prendre au sérieux la politique d'un homme de lettres, lequel n'était même pas homme d'Église. N'importe, je tiens pour remarquable que vos hardiesses sociales n'aient point choqué votre âge, qui fut pourtant, m'avait-t-on dit, la citadelle du conformisme.

Il est un âge qu'en revanche elles ont indigné. Cet âge, c'est le nôtre, du moins certains de ses scribes. Cette fois, vous trouvez des docteurs, et non des moins pesants sinon des plus solides, qui se mettent en devoir de vous confondre. Quand vous voulez qu'une erreur judiciaire soit l'affaire de tous les honnêtes gens, ils vous répondent que c'est là le mot d'un fou, ivre de destruction, que l'affaire des honnêtes gens est de s'incliner sans discussion devant la chose jugée; quand vous souhaitez que l'État fasse preuve de plus de justice, de plus d'humanité, ils vous assènent que vous vous repaissez d'abstractions creuses, que le politique n'a pas à s'inspirer de vos « nuées », mais des faits, de l'histoire, de la biologie; quand vous déplorez les servitudes que l'ordre de votre époque faisait peser sur l'écrivain, ils vous apprennent que vous n'êtes qu'un bas anarchiste, que l'esprit n'est respectable qu'en tant qu'il se soumet aux convenances du social. Bref, alors que vous réclamez plus de liberté, plus d'équité, plus de charité, et que tous les maîtres de votre siècle vous laissent dire, une pléiade du nôtre vous fait taire et prêche l'autorité, le privilège, la dureté avec une perfection dont un Bossuet lui-même n'a pas donné l'exemple. Que s'est-il donc passé depuis vous?

Il s'est passé que ce régime vers lequel vous paraissiez tendre, qui accordât des droits à tous les citoyens et les voulût égaux devant la loi, la démocratie puisqu'il faut l'appeler par

son nom, la démocratie s'est fondée. Il en est résulté que les écrivains qui ont partie liée avec la classe dont il est naturel qu'elle ne goûte point ce système, ont dû s'employer de toute leur force à en pourfendre les principes; ce que ne faisaient pas leurs ancêtres, non pas qu'ils eussent le moindre goût pour la démocratie, mais parce qu'elle apparaissait à leur temps comme une pure utopie. Ajoutez que l'écrivain, par suite de cette « dignité » que vous vouliez lui voir, a dû gagner son pain; que cela lui est plus ardu que vous ne l'aviez pensé. Raison de plus pour rappeler un régime qui, du moins il le croit, l'eût nourri sans lui rien demander. Ajoutez le mépris que l' « artiste » croit devoir signifier à un État qui repose sur le grand nombre, le culte qu'il se doit de professer pour une caste raffinée, dont il veut se figurer que Versailles fut l'image, et dont il ne doute pas un instant, fût-il le pire lourdaud, qu'il en eût fait partie. Ajoutez enfin l' « inquiétude d'âme » de l'écrivain moderne, l'absence chez lui de l'armature morale que vous faisait la religion, unie à l'humanisme. D'où nostalgie d'un temps qui empêchait cette liberté, dont se meurent aujourd'hui les âmes sans courage. Là, vous avez vu loin quand vous avez parlé de cette « liberté de l'homme, qui ne sert qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté ». Tous, d'ailleurs, ne cherchent pas l'antidote de ce cruel présent dans l'État monarchique; d'aucuns, peut-être les plus atteints, le demandent à une dictature populaire, inventée depuis peu et qu'on nomme communisme. Telles sont, Jean de La Bruyère, quelques-unes des raisons pour quoi certains de nos maîtres se dressent contre vos audaces, alors que ceux du vôtre les supportaient si patiemment.

Et, là, une question me vient. Que seriez-vous vous-même, que serait l'état de votre âme en face de cette démocratie réalisée? Ces bourgeois, ces petites gens devenus triomphants, tout montre que vous les haïssiez. Ces nobles, que vous malmenez si fort, vous ne supportiez qu'eux, vous ne vous plaisiez que chez eux. Déjà vous lamentiez sur la fausse élégance de vos nouveaux riches, regrettiez « la mule des ancêtres » et le bon vieux temps. Que serait-ce aujourd'hui! N'en doutons pas, cette démocratie vous eût beaucoup déplu. Alors? Seriez-vous de ceux qui savent, comme un Renan, admettre que le

monde n'a pas pour loi de leur plaire et qui, jugeant cette nouvelle société, malgré toute l'injustice dont elle reluit encore, un peu plus tournée vers le bien que ses devancières, lui donnent leur bienveillance, en dépit de la blessure qu'en reçoit leur épiderme? Vous ne seriez pas de ceux-là. L'artiste chez vous l'emporte trop sur le penseur, et la capacité des grandes vues millénaires n'est pas assez votre propre. Seriez-vous de ceux qui, au contraire, ne songent qu'à cette blessure, qu'à se venger d'un régime qui se permet de se moquer ainsi de leurs convenances, qui ne quittent plus les anciens privilégiés, ne s'emploient plus qu'à soutenir leurs rancunes, à clamer la perfection humaine qu'ils incarnent, qu'incarnerait le retour de leur empire? Vous ne seriez pas non plus de ceux-là. Vous avez trop de fierté du cœur, trop d'honnêteté de l'esprit, trop de réel patriciat. Mon sentiment est que vous continueriez de vivre chez les grands, puisque vous ne savez pas vous passer d'eux, mais continueriez de les mépriser, continuant de trouver des raisons pour éviter de vous dire qu'il n'est peut-être pas très noble de manger le pain de ceux qu'on méprise. Vous n'auriez aucune complaisance pour ce peuple, devenu « souverain », aucune croyance en sa précellence naturelle; mais n'en auriez pas plus pour cela dans les mérites congénitaux des classes élevées. Vous resteriez fidèle à cette phrase admirable, qu'en un jour de bonheur votre plume a tracée, véritable trait de lumière pour ceux qui se demandent d'où leur vient ce dégoût à peu près égal qu'ils éprouvent pour tous les partis : « Le peuple n'a guère d'esprit et les grands n'ont pas d'âme. » Je dis à peu près égal, car j'ai idée que, étant né chrétien et sérieux, vous trouveriez que manquer d'âme est tout de même plus sale que d'avoir peu d'esprit. Sans compter que votre mot n'implique nullement que ceux qui n'ont pas d'âme soient nécessairement pour cela doués d'esprit.

***

Je ne saurais donc affirmer, Jean de La Bruyère, que, dans l'ordre politique, vous soyez de notre époque. Dans l'ordre littéraire, vous l'êtes en revanche pleinement. Elle l'a, d'ail-

leurs, compris. Elle vous vénère comme écrivain, vous tient pour un de ses dieux.

D'abord, parce que vous avez fait un livre non composé, pur d'une idée maîtresse autour de quoi tout s'organise, un livre inorganique. Et inorganique dans son essence, dans son vouloir profond, non pas seulement dans son aspect. Là, nos modernes font preuve d'une intuition furieusement juste. Ils ne se réclament pas d'un La Rochefoucauld; ils sentent bien que, derrière ces pièces détachées, il y a une main qui les dispose en vue d'un but, d'une thèse à démontrer. Ils ne se réclament pas d'un Montaigne, dont la dissipation ne les trompe point, ne les empêche point de voir qu'il tourne autour de trois ou quatre problèmes centraux, est un faux vagabond. Ils ne se réclament pas d'un Pascal, dont ils savent que les pierres éparses étaient le chantier d'un monument. Ils se réclament de vous, dont l'œuvre est délibérément un cahier de notes, prises sans plan directeur, à l'occasion, pendant vingt ans. Et, en effet, vous êtes bien le père de nos impressionnistes, de nos stendhaliens, de nos nietzschéens, de nos gidiens, de tous nos miliciens de l'écriture sporadique, de tous nos officiants du penser pulsatile. Et ils voient juste en vous faisant gloire d'avoir eu le cœur de fonder le genre en pleine tyrannie cartésienne, en pleine superstition du penser ordonné. Toutefois, entre eux et vous, je perçois une différence, et qui pourrait bien faire que vous n'acceptiez pas toute la paternité dont ils vous chargent.

Oui, vous manquez de composition, mais vous vous êtes défendu d'en manquer. Vous avez été, si j'ose dire, un impressionniste honteux. Quand de méchants grimauds, jaloux de votre succès, vous ont jeté à la face votre impuissance à « bien conduire un ouvrage », vous avez cru devoir répondre qu'il y avait une « raison » dans l'ordre de vos morceaux, une « suite insensible » dans votre livre, que toutes les parties s'y ordonnaient en vue d'une fin, qui était l'apologie de la religion chrétienne, par quoi vous le terminez. Je n'aurai pas la cruauté de vous demander comment vos chapitres des *Ouvrages de l'Esprit*, du *Mérite personnel* ou de *Quelques usages* préparent celui des *Esprits forts*, ni en quoi vos sorties contre l'Opéra ou votre portrait de *Ménalque* sont des acheminements à

« rétablir dans l'âme des hommes la connaissance de Dieu »; de vous rappeler que votre livre est si peu composé que telle maxime a pu, à travers vos éditions successives, voyager en toute liberté d'une section à une autre; que vous ne vous êtes avisé de trouver à votre œuvre cet édifiant dessein que vingt ans après qu'elle avait paru pour la première fois et au moment précis qu'il était nécessaire pour confondre ceux qui vous desservaient auprès de l'Académie. Je ne vous ferai pas la peine de vous apprendre que votre plaidoyer ne semble avoir convaincu aucun de vos lecteurs (sauf un toutefois[1], qui avait ses raisons pour souhaiter que le décousu d'un ouvrage passât pour recouvrir son unité profonde). Ce que je retiens, c'est que, ayant fait un livre inorganique, vous avez trouvé injurieux qu'il fût classé comme tel, estimant que ce qui est beau, c'est un livre composé. Or, aujourd'hui, vos descendants pensent tout le contraire. Pour eux, c'est le désordonné qui est beau, le composé qui est peu glorieux. Votre manque de transitions, qui choqua votre époque, devient un de vos mérites, de même qu'une des grandes vertus des *Pensées*, c'est leur pêle-mêle. Et ils ont des doctrines pour soutenir ces propos. En ordonnant son émotion, on la perd! Comme si le vrai problème n'était pas précisément de l'ordonner sans la perdre. Tous les ordonnancements sont scolaires, artificiels! Comme s'il n'y en avait pas qui viennent du fond des choses. Devant cet assaut méthodique, et qui se réclame de vous, contre l'ordre de l'esprit, j'ai idée que vous gémiriez, vous aussi : « Je n'avais pas voulu cela. » On parle toujours, disait Péguy, de la malédiction paternelle; on ne parle jamais de la malédiction filiale. Vous me semblez, Jean de La Bruyère, une éclatante victime de la malédiction filiale.

Nos modernes vous exaltent encore comme écrivain pour une autre vertu. Parce que, au lieu de peindre l'homme selon une image que vous eût imposée une philosophie préconçue, vous l'avez peint en observateur libre, laissant la vérité, comme on devait le dire plus tard d'un de nos grands savants, vous mener, ainsi qu'un enfant, par la main; parce que, au lieu de peindre l'Homme, c'est-à-dire un produit de notre esprit abstracteur, vous avez peint les hommes, dans leur

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*.

réalité, dans leur diversité innombrable, dans leur irréductibilité à l'Un; parce que, au lieu d'être un métaphysicien, vous fûtes un psychologue, un homme de science, un tributaire précoce de notre méthode expérimentale. Là, tout singulièrement, notre âge vous couvre de fleurs. Un de nos « philosophes »[1], s'étant avisé de vous reprocher cet aspect de votre livre, a été tancé d'importance. « Au lieu de nous servir les hypothèses d'une philosophie, lui a-t-on vertement riposté, La Bruyère a préféré nous jeter à pleines mains les résultats de son enquête. Tant mieux. » Déjà un de nos maîtres[2] — doué, il est vrai, d'une extraordinaire impuissance à toute vue synthétique — vous avait vivement défendu à l'avance contre ceux qui blâmeraient votre manque de système. Là encore, vous êtes porté aux nues pour avoir dénoncé Descartes et annoncé Stendhal.

Eh bien, là encore, Jean de La Bruyère, je ne suis pas tout à fait sûr que vous acceptiez le compliment. Vous ne saviez peut-être penser qu'au particulier, mais n'en aviez point la fierté. Vous avez signifié quelque part le peu de cas que vous faisiez de ces « singularités qui ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et la morale », et sont moins « de l'humanité que de la personne ». Là encore, vous pratiquiez peut-être l'anticartésianisme, vous ne l'honoriez pas. Mais je dirai davantage. Vous ne le pratiquiez pas. Vous aviez parfaitement, sur la nature de l'homme, une idée préconçue, une philosophie dressée à l'arrière-plan et qui colore tous vos tableaux. Cette philosophie, c'est celle du chrétien, c'est celle qui pense que l'homme est mauvais, que sa nature, non touchée de la grâce, n'est que vice et méchanceté. Vous déclarez vous-même que ses mille aspects divers « ne sont que ses mille manières d'être insupportable ». (Il est vrai que ce verdict peut résulter autant de votre état de vieux garçon malcommode que de votre christianisme.) Là, laissez-moi vous le dire, Jean de La Bruyère, là gît l'insuffisance de votre peinture. Un de vos contemporains reprochait aux *Bergeries* de Racan qu'il y manquât un loup. Je reproche à votre ménagerie qu'elle ait trop peu de moutons, ou du moins de bons chiens. Par là,

1. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire.*
2. Sainte-Beuve, *id.*

vous annoncez certains de nos maîtres modernes qui, par christianisme eux aussi, ne peignent que des âmes laides et font qu'ils ne sont point, malgré leur évident génie, les égaux des Shakespeare, des Balzac, des Thackeray. Car ceux-ci, à côté de leurs monstres, ont peint une Ophélie, une Cordélia, une madame Firmiani, une Amélie Osborne; en sorte que, chez eux, le tableau de la comédie humaine est complet. Vous me faites souvent penser à ces « naturalistes » d'il y a soixante ans, auxquels Victor Hugo faisait observer qu'une rose est aussi naturelle qu'un chardon. Et aussi (encore que vous n'ayez point de bassesse) à ce mot d'un ancien, dont la pénétration fait ma stupeur : « Les âmes basses peignent surtout des sentiments bas, quitte à les condamner[1]. »

L'avouerai-je, la pauvreté de votre psychologie parfois me confond. Quand vous statuez : « Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose », ce qui me paraît peu de chose, c'est la profondeur de vos vues sur la nature de la noblesse et ce qui fait son poids. Souvent, c'est de votre part une démission totale. « Quand le peuple, dites-vous, est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. » On ne comprend pas! On ne voit pas! Mais votre rôle est précisément de comprendre, de voir, ou du moins d'y tâcher. Lorsque, parlant du juge et de l'habillement que les mœurs lui imposent, vous dites : « Il est étrange qu'il ait fallu une loi pour régler son extérieur, et le contraindre ainsi à être grave et plus respecté », je pense que votre office était de nous montrer les ressorts de l'âme humaine qui fondent cette « étrangeté », et non simplement de la toiser. A tout moment vous fustigez l'illogisme des hommes, prononcez : « Peut-on imaginer qu'ils fassent une chose si sotte... », mais ne cherchez pas un instant à découvrir pourquoi ils la font, par quelle de ces raisons du cœur dont un de vos maîtres venait de vous dire qu'elles ne sont pas celles de la raison. Vous me semblez parfois le père de ces « penseurs » qui, devant notre monde qui leur déplaît, ne savent que lui jeter leur colère à la face ou gémir, alors que leur fonction serait de l'expliquer. Comme s'ils

1. Aristote, *Poétique*, IV, 7.

adoptaient la célèbre devise, mais en la renversant : *Non intelligere, sed indignari et flere.*

Mais je parle ici en homme du xxe siècle, qui oublie que, à votre époque chrétienne, tout psychologue était d'abord un moraliste. Au reste, que de science de l'âme, chez vous, à tout moment, et souvent si entièrement nouvelle pour votre temps, si totalement semblable à la plus fine du nôtre! « Il me semble, dites-vous quelque part, que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments. » Et ailleurs : « Il n'y a rien de si délié, de si simple et si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot n'entre, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit. » Que d'approfondissements, juste gloire de notre âge, que de découvertes faites à la recherche du temps perdu, ne sont que l'épanouissement de ces deux phrases!

***

Vous me faites l'effet d'être des nôtres, Jean de La Bruyère, encore pour cette raison : il me semble que vous avez réalisé le type de l'homme de lettres, tel qu'il n'existait point en France avant vous, et tel qu'il est devenu comme une enseigne de notre temps. Vous avez la religion de l'effet littéraire et savez lui faire de gros sacrifices. Vous savez, s'il le faut, lui immoler la vérité : ainsi, parlant de la confrérie des chanoines et décidé à placer ce trait, littérairement fort réussi : « Ils se lèvent tard et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi », vous n'hésitez pas à le maintenir, bien que le sachant inexact; car vous ne pouvez ignorer, vous qui avez été de l'Oratoire, que le chanoine qui ne se rend pas à matines ne touche point l'honoraire et que sa paresse, loin de lui rapporter, lui coûte. A l'effet littéraire vous êtes capable de sacrifier la cohérence avec vous-même : deux pensées vous semblent-elles matière à beau mouvement, vous les dites toutes les deux, même si elles doivent s'entre-détruire; ici vous déclarez, dans un rythme célèbre, que tout est dit et que l'on vient trop tard; ailleurs, par une cadence non moins heureuse, vous frémissez de penser quelles choses nouvelles, dans tous les ordres, verra

l'avenir. Vous me figurez encore l'homme de lettres moderne par le souverain mépris que vous professez (bien que, là aussi, vous disiez quelquefois le contraire) pour l'érudition, pour la patiente critique, pour l'humble exactitude, un peu plus vous diriez pour la méthode des fiches; vertus que vous méprisez, non pas comme Sénèque méprisait les richesses, je veux dire en les possédant, mais en vous en montrant au contraire — chose encore très moderne — amplement dépourvu; votre traduction de Théophraste, où vous aviez l'occasion de faire preuve d'exactitude, est, assurent les experts, une pure fantaisie. Vous avez la dent féroce, et souvent parfaitement injuste, pour quiconque s'est permis de vous piquer; vous déclarez « immédiatement au-dessous de rien » le *Mercure Galant*, qui était une feuille d'une excellente tenue, rédigée par des princes de la science et des lettres, goûtée de toute la société cultivée de votre époque, mais qui vous avait rudoyé quelque peu dans certains tournois littéraires. Pour frapper ceux que vous haïssez, tous les moyens vous sont bons; vous attaquez Guillaume d'Orange dans sa personne physique, lui faites honte d'être « pâle », de « n'avoir pas dix onces de chair », « que l'on croirait le jeter à terre du moindre souffle ». (Étiez-vous donc un tel Hercule?) La diffamation sans preuve ne vous répugne pas : « Il a mordu de bonne heure le sein de sa nourrice; elle en est morte, la pauvre femme; je m'entends, il suffit... » Parfois, je pense que je rêve en vous croyant sous terre et que j'ai lu votre article ce matin.

***

Surtout, vous êtes des nôtres par votre style. D'abord, vous avez eu à résoudre des problèmes qui se posèrent pour la première fois à l'écrivain français précisément avec votre génération, et dont la gravité depuis n'a fait que s'accroître : l'un — qui visiblement vous hante — était de dire encore des choses dignes d'intérêt après des maîtres qui paraissaient avoir tout dit; l'autre — moins conscient, mais non moins réel — de retenir un lecteur de plus en plus séduit par la fête du monde extérieur, de plus en plus rebelle à honorer longtemps de son attention un seul et même objet. Vous avez

résolu le premier en disant, certes, des choses nouvelles; mais souvent aussi, comme devaient faire les nôtres, en vous bornant à renouveler, par la forme, du déjà dit plus concis. Combien de vos vues sur l'art d'écrire ne sont que du Boileau monnayé! Vous l'avez résolu aussi par un autre moyen, qui n'apparaît chez vous qu'en guise d'ébauche, mais deviendra pour vos petits-neveux un vrai système : l'application à être rare, à proscrire coûte que coûte l'idée courante, qui est pourtant quelquefois l'idée juste. Là, vous me semblez le père de ces auteurs, dont notre âge salue la pensée « profonde », et dont la profondeur, quand on est parvenu à deviner leurs captivantes énigmes, paraît ne consister qu'en de subtils paradoxes; ou de ces musiciens, eux aussi pleins de saveur, mais qui aimeraient mieux se faire hacher que d'écrire un accord parfait. Vous me semblez le père de notre byzantinisme, dont aucune âme sensible ne saurait nier le délice. Quant au deuxième problème, vous l'avez résolu en inventant ces modes qui retiennent comme de force l'attention du lecteur — départs frappants, paragraphes courts, apostrophes brusques, variété de tour — et sont devenus de l'essence de l'écriture moderne. Mais ce qui vous fait surtout des nôtres comme écrivain, ce qui fait que vous tranchez si fort ici sur votre siècle et même sur le suivant, c'est votre conception du style, de sa place dans l'ordre du monde, de son statut métaphysique.

Certes, il faudrait mal connaître les maîtres de votre temps et leurs successeurs immédiats pour croire, avec un de nos docteurs, que la conception de la prose en tant qu'art date chez nous du XIXe siècle. Les perfections d'un Saint-Évremond et d'un Voltaire, à quoi ils n'ont apparemment pas atteint du premier coup, les corrections successives d'un Bossuet et d'un Rousseau prouvent assez que, pour ces auteurs, la beauté de la phrase constituait une valeur. Toutefois, cette valeur semble avoir surtout consisté dans le parfait ajustement de la langue à la pensée, et le souci du rythme, si manifeste chez un Bossuet, n'était évidemment que la recherche d'un moyen propre à retenir les âmes chrétiennes afin de les enseigner, unique but, pour lui, du discours. Pour vous, c'est tout autre chose. La belle phrase a une valeur par elle-même,

qui s'ajoute à sa valeur d'expression, à son pouvoir de captation, mais en demeure distincte. Elle présenterait cette valeur dans une île déserte, où il n'y aurait personne à persuader. Vous honorez l'art, non seulement comme moyen, mais comme but. Vous honorez l'art pour l'art. Mais il y a plus; et là, si je vois juste, votre modernité me confond. Je me demande si vous ne croyez pas que la nature de la phrase comporte, chez un auteur, une influence sur sa pensée, laquelle, alors, ne serait pas, chez lui, préexistante au style, mais, pour une certaine mesure, le suivrait. Ce qui me le ferait croire, c'est de vous voir vous réjouir qu' « on ait mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable », et ajouter : « *cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.* » Par quoi vous faites entendre que le changement qu'on a apporté dans la langue a produit du changement dans l'idée; qu'en d'autres termes la forme réagit sur le fond et, en quelque sorte, le façonne. De là à dire, avec un de nos esthètes les plus en vogue, que si Racine avait eu besoin de certaines rimes, il eût changé le caractère de Phèdre, il n'y a qu'un pas. Sachez toutefois que nous avons mis deux siècles et demi pour le franchir.

Un autre de vos passages me semble révélateur de l'hommage si moderne que vous rendez à l'art, du rang où vous le portez dans votre table de valeurs. Approchant d'une petite ville, et voulant faire connaître combien vous êtes charmé par son aspect, vous dites : « Elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. » Ainsi, la première idée qui vous vient, pour exprimer combien cette chose vous semble aimable, c'est qu'elle vous paraît *peinte*, qu'elle vous paraît un produit de l'art! Les autres trouvent l'art admirable pour autant qu'il évoque la réalité. Vous, vous goûtez la réalité pour ce qu'elle ressemble à l'art. Vous êtes de ceux qui aiment les fruits dans la mesure où ils rappellent les confitures. Il nous faudra venir aux Goncourt pour retrouver votre pareil.

***

Mais ne forçons rien. Avec ces descendances que je vous impose, je pratique peut-être bien, moi aussi, la malédiction

filiale. Ce qui est sûr, c'est que vous avez créé chez nous le style ouvragé, le style « artiste ». Comme Jupiter créant Minerve, vous l'avez du premier coup forgé avec toutes ses beautés; la joaillerie de nos modernes ne contient rien que vous n'ayez tout au moins amorcé; même les savantes langueurs d'un Chateaubriand et d'un Barrès se trouvent en germe, on l'a remarqué, dans deux de vos lignes. Vous l'avez créé aussi avec ses tares. L'une — l'excessive tension, la visibilité du travail — vous a été dite bien souvent. Oserai-je dire l'autre?

L'autre est votre usage quasi-constant du trait, exactement du trait final et exécutoire. Chose curieuse, vous qui êtes né bon et sensible, qui dénoncez avec tant de force ces détresses « qui saisissent le cœur », qui avez écrit : « Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères », on dirait que vous croyez devoir quitter cette nature dès que vous vous faites auteur, et ne concevez la réussite littéraire que sous le mode du coupant. De là vient que votre style, avec toute sa magie qui devait faire l'envie d'un Courier et d'un France, n'a pas cette vertu pénétrante que possède la phrase parfois si « province » d'un Bossuet ou celle souvent si lâchée d'un Renan. Votre phrase ferme se trouve fermée. Elle manque de cette pâte mystérieuse que Péguy appelait d'un mot si heureux : l'extratexte. J'en dirai autant de votre musicalité, si travaillée, si réussie. Elle me rappelle celle d'un Saint-Saëns, si éblouissante, elle aussi, par sa sûreté et son mordant, mais dénuée, elle aussi, de la résonance des voûtes profondes, du grand pouvoir troublant. Vous avez, oserais-je dire, créé le style cruel, qui, sous les doigts de certains, est devenu une des parures de notre siècle; forme magnifique du style, une des plus belles, mais dont il suffit de nommer Michelet pour voir qu'il y en a d'autres, plus belles encore.

En somme, Jean de La Bruyère, vous êtes de notre temps, nous vous y reconnaissons, mais non peut-être dans ce qu'il a de meilleur, non surtout dans ce qu'il a de sûrement durable. Et ici laissez-moi, pour finir, vous dire un mot de votre avenir. Il me paraît intimement lié à l'avenir de votre nation. Tant qu'elle durera comme chose distincte, et bien que nos traditionalistes, je vous ai dit pourquoi, ne vous aiment pas, vous

durerez avec elle, parce qu'ils tiendront à vous brandir, pour vos limites elles-mêmes, comme un produit spécifique de leur race, comme une perfection sèche que les autres n'ont pas. Mais si l'esprit de la France doit se fondre un jour dans une âme plus universelle, alors que les Racine, les Molière, les Pascal demeureront, parce que, s'ils sont français autant que vous, ils sont encore bien autre chose, vous périrez, ou ne resterez que comme échantillon d'une culture disparue dans ce qu'elle avait de non général, n'intéressant que les érudits, comme un Lysias reste pour Athènes, comme un Varron reste pour Rome, comme tel maître dont je ne sais pas le nom reste pour le Perche ou la Bretagne. Je ne crois pas que vos aperçus d'humanité éternelle, si heureux qu'ils soient si souvent, suffisent à vous sauver. Trop d'autres, sur ce point, vous dépassent. Vous auriez tort, Jean de La Bruyère, de continuer de dormir en paix dans votre caveau de Versailles. Tout votre sort va se jouer dans ces vingt ans.

JULIEN BENDA

MADAME DE KRÜDENER[1]

DEUXIÈME PARTIE

LITTERARUM INTEMPERANTIA

I

C'est du moins à Riga que l'avait reléguée d'abord un époux justement offensé; mais, tout en maintenant la séparation (sauf une reprise accidentelle, d'ailleurs éphémère, de la vie commune) et ce que le code italien appelle *domicilio coatto*, il l'autorisa tant de fois, sur un prétexte ou sur un autre, à transporter ici et là ce *domicilio coatto* qu'il faut toute la conscience et la pieuse patience de l'hagiographe pour suivre au jour le jour ses itinéraires à travers la Livonie, la Russie, l'Allemagne, la Suisse... Ce fut une retraite errante.

Ce ne fut pas moins une retraite, et il faut lui rendre cette justice qu'elle en supporta l'ennui morne avec une constance qui étonne de la part d'une femme peu encline à regarder le divertissement comme « la plus grande de nos misères ». C'est qu'elle était soutenue par une passion secrète, secrète pour elle-même encore peut-être, qui couvait en elle depuis longtemps, qui sait? depuis son premier âge, et dont le feu avait eu déjà quelques échappées, mais qui ne devait plus tarder à l'occuper toute, à devenir la cause majeure, la seule cause effectivement déterminante de ses actions, et du pli qu'allait prendre désormais sa sensibilité. La femme auteur

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1933.

était en formation chez l'amoureuse déçue et prématurément fanée. « La littérature vous tient, mon amie... »

La mort de M. de Wietinghoff, survenue presque au lendemain de son arrivée à Riga, l'avait profondément affectée, et il va de soi que la littérature n'y était pour rien, sauf dans les expressions outrées, dans le faux style de sa douleur vraie.

On ne saurait en revanche se défendre de considérer du point de vue du romancier un entretien qu'elle eut environ la même époque avec le comte Alexandre de Stakieff. Ce revenant, qui avait lui-même récemment perdu sa mère, eut l'idée touchante de faire à madame de Krüdener une visite de deuil. Pareille scène a été maintefois refaite, et une fois au moins par un maître; mais cela passait la capacité littéraire du XVIIIe siècle finissant.

Alexandre de Stakieff ne vit pas la mèche blanche parmi les cheveux de madame de Krüdener; mais il vit la femme qu'elle était, et il lui sembla que la femme qu'il avait aimée n'était plus.

Elle était douée de trop de clairvoyance pour ne pas lire dans les yeux désenchantés de son ancien amant une pensée qui en quelque sorte la niait, la supprimait. Elle eut ce frisson de petite mort qui précède et qui annonce les conversions. Mais cette première velléité de conversion ne fut encore qu'une attitude littéraire, habile et à la fois élégante : elle fit, à temps, à mauvaise fortune bon visage; et un peu rudement avertie qu'un jour pourrait bien venir où l'amour la quitterait, elle prit en son for intérieur le parti de le quitter la première : en principe du jour au lendemain, mais, dans la pratique, *sine die*.

On ne croit pas que madame de Krüdener, qui se plut par la suite au commerce des illuminés, ait jamais, en revanche, fréquenté les philosophes allemands, et qu'elle ait rien entendu à leur métaphysique. Avait-elle seulement ouï parler de Kant, même à l'occasion de la prise de la Bastille, dont la nouvelle troubla si fort le critique de la raison pure qu'il traversa, dit-on, la rue au lieu de suivre comme chaque jour depuis des années et des années son chemin tout droit?

Ce même 14 juillet 1789, madame de Krüdener, qui se trouvait de fortune à Paris, avait été, elle aussi, transportée d'enthousiasme, mais d'un enthousiasme attendri à la fran-

çaise, à la manière de Bernardin de Saint-Pierre, en compagnie duquel, de loin, elle assistait à la victoire du peuple. Mais avait-elle seulement ouï parler d'objectif et de subjectif?

Si ces termes d'école lui étaient inconnus, peu importe : elle n'était pas moins, dès qu'elle se mêlait d'écrire, vouée à une littérature essentiellement subjective par ses affinités avec l'esprit allemand, par son sexe même, et par cette atmosphère de romantisme à l'état naissant qui l'enveloppait.

Ses malheurs et ses vertus, ses chimères, les illusions généreuses de son cœur, hélas! toujours trompées, n'était-ce point là les seuls thèmes sur lesquels pût s'exercer son imagination? Elle les parlait volontiers. Puis elle en fit la matière habituelle de sa correspondance, et ce furent ses premiers essais d'écriture. Cette correspondance était fort ample selon la mode du temps, et d'autant plus, en l'espèce, qu'elle avait noué des relations dans toutes les villes de l'Europe où elle avait été successivement comme chez elle un temps plus ou moins long : où qu'elle fût, elle était toujours absente de quelque part, même quand elle ne voyageait pas.

Elle avait une grande volubilité de langue et de plume, une abondance qui n'était pas toujours stérile, et le même style en parlant ou en écrivant, qui était le style de l'époque. A son ancienne demoiselle de compagnie (mariée depuis peu avec son ancien secrétaire), elle écrivait :

« J'ai mérité plusieurs de mes maux, les autres sont donnés par un Dieu de bonté dont la main prépare au centuple les récompenses. Ah! j'ai joui des douceurs des passions, il fallait aussi en sentir les épines... Mon âme est tranquille et mes vœux sont modérés. Ils se bornent à une vie simple et coulée près de la nature. Ma santé rétablie une fois, ou meilleure, je vivrai pour mes enfants, aussi pour M. de Krüdener, pour lui enlever quelque souci et embellir sa vie, c'est mon devoir...

» Vous me trouverez changée à mon avantage. Les souffrances corrigent... Ah! ma chère amie, que je suis corrigée des erreurs de la vanité! Combien je languis après une vie utile et douce, loin des convulsions de la société!...

» J'ai passé presque tout le temps de mon séjour ici dans une profonde mélancolie. Ma tête affectée par des nerfs très malades ne pouvait, dans les premiers temps, penser à la

France sans pleurer et je ne peux même à présent voir la société. Dévorée par une passion que le malheur a éprouvée, très malade de crampes, mon cerveau très affecté, tel est le tableau de mon séjour ici; mais un Dieu de bonté m'a fait retirer de grandes leçons du passé. »

A Bernardin de Saint-Pierre, pour qui l'on imagine qu'elle devait tout particulièrement soigner sa rédaction, elle écrit :

« Après quatorze mois, dont la plus grande partie ont été (*sic*) passés dans des maux de nerfs si affreux que ma raison en a été troublée et ma santé réduite à un état déplorable, je reviens depuis quelque temps à un état plus calme : la fièvre qui brûlait mon sang a disparu, mon cerveau n'est plus affecté comme il l'était autrefois, et l'espérance et la Nature descendent derechef sur mon âme soulevée par d'amers chagrins et de terribles orages.

» Oui, la nature m'offre encore ses douces et consolantes distractions. Elle n'est plus couverte à mes yeux d'un voile funèbre. Je suis redevenue mère et j'existe derechef dans des amis qui m'étaient chers et que j'aime comme autrefois. En reprenant mes facultés, en reprenant mes souvenirs, ma pensée a volé vers vous; je sens le plus vif désir de savoir ce que vous faites, cher et respectable ami, et j'ai besoin, je le sens, de vous dire que, tant que je conserverai les moyens de sentir, je vous aimerai.

» Je suis tourmentée d'une grande inquiétude. Quelle est votre existence dans un moment de troubles aussi universels? Vous qui aimez tant la solitude et la paix, pouvez-vous jouir de ces biens précieux?... Ah! que ne puis-je passer encore quelques moments auprès de vous comme autrefois! Que ne puis-je dans ce petit jardin où vous oubliez le monde et ses tourmentantes inquiétudes, où vous vivez content dans le sein de la modération; que ne puis-je, dis-je, m'y voir environnée de tranquillité et de bonheur! Que ne puis-je y entendre encore les leçons sublimes dont vos discours étaient remplis! Elles m'étaient douces comme le parfum des fleurs que je respirais. »

Cette ingénieuse transition la ramène à elle-même : elle a assez donné.

« Ceux qui connaissent le malheur, ceux qui souffrent nous

intéressent doublement; je sens qu'avec cette confiance que tout inspire en vous, et que j'ai depuis si longtemps, je parlerais de mes peines; votre touchante bonté, votre amitié les adouciraient. Vous avez éprouvé des chagrins; vous savez compatir à ceux des autres...

» J'ai quitté mon pays, dont le climat abîmait mes nerfs; j'y ai vu, après une absence de huit ans, mourir, dans de longues douleurs, un père que j'aimais tendrement et qui était le meilleur des hommes. De terribles crampes serraient ma poitrine et affectaient mon cerveau; des chagrins rongeaient mon âme, comme les maux physiques rongeaient ma santé.

» Oh! mon ami, mes yeux se remplissent de larmes, quoique plusieurs mois se soient écoulés depuis. Mon âme est encore très abattue, quand j'y pense. Me voici actuellement en Saxe, à Leipzig. C'est une ville que mon mari a choisie parce qu'elle fournit d'excellents moyens pour l'instruction de Paul, et j'ai la douceur d'être près de mon fils, de suivre ses progrès.

» Tous les étés, il ira rejoindre son père en Danemark; il restera avec lui quelques mois, et ce temps-là, je pourrai l'employer à aller faire quelques petits voyages en Suisse. Notre fortune, très altérée par la guerre et par les excessives dépenses auxquelles M. de Krüdener a été assujetti en Danemark, ne nous permet pas de vivre ensemble dans un pays aussi cher; d'autres raisons, trop longues à détailler, ont encore ajouté à cette résolution... Ici, je ne dépense que très peu...

» P. S. — *Paul et Virginie* est traduit en allemand... »

Le post scriptum a une grâce ingénue de confraternité. Certaines phrases sont touchantes de gaucherie : « Mon âme est encore très abattue — quand j'y pense »; mais il n'en faut pas sourire, ni remplacer la virgule par un tiret.

Évidemment, tout cela est très écolier et c'est du français d'étrangère; mais elle s'applique, ses progrès seront rapides. Quand on a de certaines ambitions, le goût et le besoin du succès, on ne s'applique pas volontiers pour un seul lecteur, et il est des correspondants scrupuleux qui penseraient trahir le secret professionnel s'ils montraient les lettres qu'ils reçoivent. Quant à l'impression, elle est généralement posthume. Pour ces diverses raisons, le genre épistolaire ne satisfait

point les personnes qui ne refusent pas l'immortalité, mais qui souhaiteraient auparavant être favorisées d'un peu de gloire viagère, qui ne haïraient pas à réussir auprès du grand public, et qui ont enfin, comme on disait du temps de Molière, des démangeaisons de se faire imprimer.

Ces démangeaisons et le désir de s'adresser à une audience plus nombreuses orientèrent quelque temps madame de Krüdener vers les idées générales. Elle rédigea, en recherchant la concision frappante qu'elle n'attrapait pas toujours, des maximes, des réflexions morales, mais non pas, on s'en doute, à la manière de La Rochefoucauld de qui elle devait avoir en horreur la sèche vérité. Le genre de la pensée a toujours tenté les débutants qui veulent se faire prendre au sérieux, et qui croient plus aisément se glisser dans la gloire sous un petit volume.

Les pensées de madame de Krüdener ne furent cependant point la première prose de sa verve qu'elle eut la joie de voir imprimée. On se les passait, inédites, de main en main, dans dans les salons, et on se récriait comme on se récrie volontiers dans le monde sur les œuvres confidentielles qu'on n'a pas lieu de jalouser. Mais ce n'est qu'en l'an XI de la République une et indivisible qu'il en fut enfin publié quelques-unes, dans le *Mercure de France* du 10 vendémiaire. Elles étaient précédées de cette flatteuse annonce :

VARIÉTÉS. — Les pensées suivantes sont extraites des manuscrits d'une dame étrangère qui a bien voulu nous permettre de les publier dans notre journal. Quand on pense avec tant de délicatesse, on a raison de choisir pour s'exprimer la langue de Sévigné et de La Fayette.

Madame de Krüdener, ainsi qu'on le verra bientôt, s'est montrée si experte dans l'art de la réclame, où elle a devancé son siècle et battu par anticipation tous les records du nôtre, qu'on a quelque sujet de craindre — ou d'espérer — qu'elle ait rédigé cette *prière d'insérer* de sa main.

On pourrait lui objecter que nul écrivain digne de ce nom n'a jamais choisi la langue où il préférait de s'exprimer : elle lui est ordinairement imposée par sa naissance, et n'avoir pas

de langue proprement maternelle, est, dans l'ordre de l'intelligence, quelque chose d'aussi désastreux qu'à d'autres égards être sans patrie.

Cette réserve faite, il ne paraît pas que, dans le tohu-bohu de l'époque, madame de Krüdener ait beaucoup souffert littérairement d'être *heimatlos*, et parmi ses réflexions morales, s'il en est d'insignifiantes ou de puériles, d'autres qui donnent sur les nerfs, il en est aussi d'ingénieuses, de profondément senties, et même de belles.

Ainsi, — sauf, hélas! le style que nous dirions aujourd'hui « pompier » — celle-ci :

« Dans l'arène de la vie comme dans celle où combattaient les gladiateurs, celui qui tombe n'est pas toujours le plus faible. C'est souvent le plus fort et celui qui a le plus longtemps résisté. »

Réponse — encore anticipée — instinctive, mais péremptoire, à la doctrine ensemble primaire et optimiste de Darwin, qui croyait fatale la victoire des meilleurs dans la lutte pour la vie.

Quelle juste notion du subjectivisme dans cette remarque : « Plus nous nous perfectionnons nous-mêmes, plus les choses hors de nous s'embellissent »!

Celle-ci pourrait être de Joseph de Maistre : « Une des grandes punitions des scélérats, c'est d'être dans le secret de leurs vices. »

Et celle-ci pouvait ne pas déplaire à Chateaubriand : « Les gens médiocres craignent l'exaltation, parce qu'on leur a dit qu'elle pouvait avoir des suites nuisibles; cependant c'est une maladie qu'on ne peut pas leur donner. »

Madame de Krüdener semble revenir au haïssable moi et à des soucis plus terre à terre quand elle écrit :

« L'opinion publique est un impôt que les hommes paient en jetant quelquefois une grosse pièce d'or à la barrière; mais les femmes sont tenues à payer toujours, et à solder denier par denier. »

Songeait-elle à Marie l'Égyptienne et à la façon naïve qu'avait cette sainte pécheresse de payer au batelier le prix du passage? Songeait-elle à ce pauvre M. de Krüdener quand elle écrivait : « Il n'y a que les gens d'esprit qui sachent paraître dupes; ils connaissent à fond les deux rôles et choisissent le plus beau »?

Mais sa pente véritable était vers la littérature que l'on est convenu d'appeler « d'imagination », fort improprement d'ailleurs, surtout pour une aspirante romancière comme celle-ci, qui non seulement n'imaginait rien, mais n'observait que soi.

L'ancienne mauvaise élève de Vestris, après la danse du schall, sa première revanche, en allait prendre une seconde, brillamment, et exécuter la danse devant le miroir, aux applaudissements plus ou moins sincères d'un public de choix.

Elle avait étendu le cercle de ses relations littéraires et utiles à la faveur d'un de ses voyages en Suisse. Ayant quitté avec joie Berlin, et avec des regrets décents M. de Krüdener qui depuis peu y représentait son auguste maître, elle était venue s'établir à Genève, qui n'était alors, si l'on peut dire, que la banlieue de Coppet. Elle s'empressa d'aller rendre ses devoirs à madame de Staël.

Bien qu'elle ne fût pas naturellement timide, elle n'y allait pas sans appréhension. Madame de Staël ne lui avait précédemment témoigné, en face, qu'une assez médiocre sympathie et moins encore par derrière. Si madame Krüdener le savait, elle devait attribuer cette froideur à une jalousie de femme de lettres arrivée, peu soucieuse de protéger une débutante qui pourrait bien un jour la pousser de l'épaule. Il est vraisemblable que c'était plutôt les succès mondains de madame de Krüdener qui donnaient de l'ombrage à madame de Staël.

Mais elle était chez elle et madame de Krüdener était moins jolie. L'accueil fut presque cordial. La présence de deux personnes distinguées, madame Rilliet-Huber et madame Necker de Saussure, anima la conversation. Coppet, en ces jours de proscriptions, était un véritable lieu d'asile en même temps qu'un centre d'intelligence. On assure que madame de Krüdener y fit sensation.

Il paraît aussi — et pour elle cela tombait à propos — que l'on s'y entretenait encore plus volontiers de littérature que de politique. *Le Génie du christianisme* était annoncé! Madame de Staël persuada facilement à madame de Krüdener qu'il valait la peine de faire le voyage de Paris pour voir de près M. de Chateaubriand. Quelques mois plus tard,

madame de Krüdener prenait « un petit appartement sur le boulevard des Italiens, près de la Magdelaine ».

Madame de Staël (elle-même de retour à Paris) l'invita à dîner, avec MM. Adrien de Montmorency et Benjamin Constant, le jour où M. de Chateaubriand lut chez elle deux fragments inédits du *Génie du christianisme*, dont l'un commence par ces mots : « Libre comme l'oiseau des forêts »...

Il semble que Chateaubriand n'ait pas été indifférent, lors de cette première entrevue, à l'encens que lui prodigua l'étrangère; car il lui fit l'hommage d'un exemplaire du *Génie du christianisme* deux jours avant la mise en vente. C'était plus qu'une politesse : c'était une faveur inouïe, et la preuve que René s'était laissé prendre, mais un instant : il se déprit aussitôt et il n'a jamais par la suite rien écrit de madame de Krüdener qu'avec une hauteur de dédain et d'ironie presque blessante.

Il est curieux que, si facile aux illusions, elle ne semble point dès lors s'être trompée sur les véritables sentiments que lui portait l'auteur d'*Atala*. Elle commençait d'avouer ses péchés littéraires à ses amis et de solliciter leurs conseils ; on ne voit pas qu'elle ait jamais rien montré à celui de qui elle devait le plus ardemment souhaiter l'*Imprimatur*.

Elle réservait encore *Valérie*, dont elle avait fait une première ébauche à Berlin, reprise à Genève. Elle y travaillait toujours, mais elle occupait ses soirées à d'autres travaux. Elle composa trois grandes nouvelles, intitulées *Eliza*, *Alexis* et *la Cabane des Lataniers*. Elle essaya même de faire des vers; mais elle était venue trop tôt dans un monde trop vieux, qui avait encore la superstition d'une prosodie surannée. On raconte qu'elle mettait les rimes masculines à la file, que ses alexandrins étaient de quinze syllabes, que la nécessité de la césure lui échappait, et que les pires hiatus n'offensaient pas ses oreilles.

Elle disait à ses conseillers intimes :

— Voulez-vous me corriger ceci?

Et elle était bien étonnée quand ils lui répondaient :

— Mais ce n'est pas à corriger, c'est à refaire!

Ils ne se gênaient même pas trop pour se moquer d'elle, selon les documents les plus dignes de foi. Vanderbourg, le

premier éditeur des poésies de Clotilde de Surville, qui, à titre d'officier de marine, avait navigué au long cours avant la révolution, lui disait :

— Mais pourquoi diable intitulez-vous votre nouvelle *la Cabane des lataniers*? Je gage que vous ne savez seulement pas ce que c'est qu'un latanier. C'est une sorte de palmier haut, maigre, dont les feuilles minces et sèches ne donnent pas d'ombre et qui ne pousse que sur les îlots rocheux. Et puis pourquoi dites-vous que les courlis sont harmonieux? Savez-vous ce que c'est qu'un courlis?

— Un oiseau, — répondait madame de Krüdener, inquiète.

— Pas du tout, c'est un gros poisson, — répliquait le mauvais plaisant.

Comme il était membre de l'Académie des sciences, elle le croyait sur parole et ne prenait pas la peine d'ouvrir un dictionnaire, où elle aurait vu que le courlis est un oiseau aquatique du genre des échassiers.

Les farces de Vanderbourg, n'étaient peut-être pas du meilleur goût : elles eurent au moins l'avantage de la rendre méfiante. Elle se détourna heureusement de l'exotisme sur lequel ses informations étaient de seconde main et ne fit plus de mauvaises imitations de son vieil ami Bernadin de Saint-Pierre. Elle reprit la correction de *Valérie*.

Lorsque ce travail qui l'absorbait et les divertissements du monde lui laissaient quelque répit, elle pensait à M. de Krüdener et faisait le ferme propos d'aller le rejoindre; mais elle remettait toujours au lendemain, et le 14 juin 1802, M. de Krüdener mourut presque subitement d'apoplexie.

Bien qu'elle eût à ce moment une liaison un peu voyante, il est vrai finissante, avec Garat le chanteur, qui était une sorte de don Juan goujat, elle afficha une douleur extrême. Elle voulut, pour s'y abandonner plus librement, quitter Paris. Toute réflexion faite, elle y demeura jusqu'à la fin de son deuil, qui fut de deux mois, et se rendit alors à Genève, puis à Lyon où elle pensait être plus tranquille pour travailler.

Dans une lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, il y a un mot qui part du cœur, si l'on peut le dire sans ironie : après quelques protestations véhémentes d'amour, comme par manière d'acquit, Flaubert s'écrie, cela lui échappe,

il n'y met sûrement point de malice : « Maintenant, parlons de choses sérieuses, de ton cher drame. »

A Lyon, lâchée et bafouée par un Garat, veuve tôt consolée de « l'homme d'esprit qui avait choisi le plus beau rôle et su paraître dupe », madame de Krüdener allait s'occuper enfin de choses sérieuses, de son cher roman.

II

Il ne s'agissait plus de l'écrire ou de le récrire, mais d'en préparer l'édition et le lancement.

Ce dernier mot n'était pas encore d'usage dans l'acception où nous le prenons le plus fréquemment aujourd'hui. Ce n'était alors, s'il en faut croire les dictionnaires, qu'un terme de marine et non pas de publicité. On hésitait même entre *lancement* et *lançage*. On le définissait « action de lancer un bâtiment à la mer ». Personne ne se fût avisé de le définir par extension : « Action de pousser un produit pharmaceutique ou un ouvrage de l'esprit. »

Mais il est assez ordinaire que la chose préexiste au mot qui l'exprimera, et en l'espèce, le lancement de *Valérie*, bien que l'on puisse l'appeler lancement sans anachronisme, nous témoigne qu'une simple femme de lettres, aux beaux jours du Consulat, en aurait pu remontrer sur cet article aux Américains du xxe siècle, qui se flattent de n'avoir point de rivaux dans l'art de la réclame.

Les procédés, en effet, qu'imagina madame de Krüdener pour forcer le succès furent américains d'avance et au delà de toute expression, cependant avec on ne sait quoi de moins rogue, avec une ingénuité, ou une inconscience, qui touche, qui fait sourire, et qui désarme.

Cette entreprise mérite une relation circonstanciée : c'est un document d'époque; et l'authenticité en est hors de conteste; car, bien que les faits ne soient pas trop à l'honneur de madame de Krüdener, ce sont ses apologistes eux-mêmes qui nous en ont conservé le détail.

Une des raisons qui avaient fait choisir à l'auteur de *Valérie* le séjour de Lyon est qu'elle y pensait marier sa fille. Un bon parti s'était déjà présenté; mais il fallait mener cette jeune

personne dans le monde et, pour la mener, y aller. Madame de Krüdener ne se fit point prier pour quitter ses voiles de veuve : elle était mère d'abord; mais, tout en se résignant de bonne grâce à prendre un emploi si nouveau pour elle, premier signe avant-coureur de l'automne, elle ne put se résoudre d'abandonner l'autre emploi qui était depuis un si long temps, depuis trop peu de temps à son gré, sa propriété de théâtre, celui de grande amoureuse et d'étrangère à la mode. Elle n'avait pas encore trente ans!

Elle fit connaître à Lyon la danse du schall. Elle dansa et elle plut. Moins cependant que sa fraîche rivale. Elle était trop avisée pour ne pas s'en apercevoir. Elle n'éprouva pas de honteuse jalousie, elle en fut préservée par sa foi littéraire. « Je suis un peu blasée des succès, écrivait-elle. Je n'en souhaite plus que pour *Valérie.* »

Mais elle ne souhaitait pas, évidemment, un succès de province et elle ne tarda pas à comprendre que si l'on peut trouver un gendre sortable à Lyon, ce n'est pas un endroit pour lancer un roman. Le retour à Paris s'imposait.

C'est alors qu'elle eut l'idée admirable de différer ce retour, au lieu de le hâter, et de tirer justement parti de la fausse manœuvre qu'elle avait faite en s'éloignant mal à propos de la seule ville où se fabriquent les réputations. Elle n'eût rien gagné à revenir tout uniment comme elle était partie : il fallait se faire désirer; mais les gens ne se mettent pas ainsi à désirer une personne absente, ils se mettraient plus naturellement à n'y plus penser, s'il ne se trouvait là quelqu'un pour leur rafraîchir la mémoire et pour piquer leur curiosité.

Madame de Krüdener confia cette mission délicate à son médecin de Paris, le docteur Gay. C'était un savant, cela va de soi, mais qui ne dédaignait pas les gens de lettres, dont il enviait peut-être le prestige, et qui semble avoir été assez atteint de cette affection que nous avons depuis appelée « snobisme ». Il était l'ami de La Harpe et de l'abbé Raynal. Il avait des ambitions de toute sorte, mais notamment celle d'être reçu. Madame de Krüdener, qui était « reçue » de naissance, savait fort bien à qui elle s'adressait. Elle n'eut garde de démasquer trop tôt ses batteries, et elle commença par chauffer, si l'on peut dire, son futur agent de publicité,

en évitant avec le plus grand soin ce qui lui aurait pu faire soupçonner ce qu'elle attendait de lui.

« Plus je connais votre caractère, lui écrivait-elle, plus je l'apprécie, et je le mets au rang de ceux qui ont été donnés au monde pour honorer l'humanité. Oui, mon cher ami, j'aime à me dire que mon âme, qui a besoin d'enthousiasme, trouvera toujours de quoi s'exalter sur ces qualités, sur ces vertus si belles que j'admire en vous. Oh! croyez que c'est bien le langage de mon cœur qui s'honore de votre amitié. La vie, comme je vous l'ai dit souvent, m'a à peu près tout révélé et je n'en apprécie que mieux les véritables biens, la vertu, l'amitié, la nature sentie par une âme pieuse et élevée, voilà les biens réels qui seuls font l'objet de mes désirs. Partout où je les rencontre, je les aime. Je sais combien l'amitié est une chose rare, l'amitié comme je l'entends : elle est le garant des vertus comme des sentiments. Jugez si la vôtre doit m'être précieuse, etc. »

Après avoir mis quelque temps le bon docteur Gay au régime de cette correspondance, le jugeant à point, elle lui écrit :

« J'ai une prière à vous adresser : faites faire, par un bon faiseur, des vers pour notre amie Sidonie. » (Sidonie est l'héroïne de *la Cabane des Lataniers*, donc, ainsi que Valérie, une autre madame de Krüdener.)

« ... Faites faire, par un bon faiseur, des vers pour notre amie Sidonie. Dans ces vers, que je n'ai pas besoin de vous recommander et qui doivent être du meilleur goût, il n'y aura que cet envoi : *A Sidonie*. On lui dira : pourquoi habites-tu la province, pourquoi la retraite nous enlève-t-elle tes grâces, ton esprit? Tes succès ne t'appellent-ils pas à Paris? Tes grâces, tes talents y seront admirés comme ils doivent l'être. On a peint ta danse enchanteresse, mais qui peut peindre ce qui te fait remarquer? — Mon ami, c'est à l'amitié que je confie cela : je suis honteuse pour Sidonie, car je connais sa modestie, vous savez qu'elle n'est pas vaine : j'ai donc des raisons plus essentielles qu'une misérable vanité pour elle, pour vous prier de faire faire ces vers, et bientôt : dites surtout qu'elle est dans la retraite et qu'à Paris seulement l'on est apprécié.

» Tâchez qu'on ne vous devine pas. Faites imprimer ces

vers dans le journal du soir. Il est vrai que Sidonie a été peinte pour sa danse dans *Delphine*. Lisez-le, cela vous plaira. Mais qu'on ne dise pas que c'est dans *Delphine* qu'on l'a peinte. N'indiquez pas autrement ces vers par l'envoi qu'*à Sidonie*.

» Veuillez payer le journal. J'espère vous expliquer mes motifs. Envoyez-moi bien vite ce journal où cela sera imprimé, dans une lettre à l'adresse accoutumée, à madame de Pelleport à Lyon. Si le journal ne voulait pas s'en charger, ou qu'il tardât trop, envoyez-moi-les écrits à la main, et on les insérera ici dans un journal. Vous obligerez beaucoup votre amie.

» Elle vous expliquera de bouche pourquoi elle vous a demandé cela. Vous connaissez sa sauvagerie, son goût pour la solitude et son peu de besoin de louanges, mais c'est lui rendre un service essentiel... Que faites-vous? Comment va votre état? Avez-vous tout ce que je désire pour vous? etc., etc. »

Cette lettre est du 3 janvier 1803. Le 6, madame de Krüdener récrit au docteur Gay :

« Je vous ai écrit il y a quatre jours (non, trois seulement), mon excellent ami, et le même jour je reçus votre lettre; la mienne était partie et je ne pus vous dire dès lors combien je désirais ardemment contribuer à vous faire acquérir cette réputation que méritent vos talents et vos vertus. Oui, digne et excellent homme, j'espère bien y travailler. J'attends avec impatience le moment où, rendue à Paris, mon temps, mes soins et mon zèle vous seront consacrés. »

Mais, dès le 17 du même mois, elle revient à ce qui l'intéresse bien davantage que les talents et la réputation du docteur Gay :

« Avez-vous lu *Delphine*? Fontanes écrase l'auteur qui a commis sans doute beaucoup d'inconséquences, mais qui ne méritait pas d'aussi injurieuses critiques. »

Et pourquoi cette peste de Fontanes devait-il traiter l'auteur plus doucement? L'exposé des circonstances atténuantes ne se fait pas attendre et madame de Krüdener ne prend même pas la peine de ménager une ombre de transition :

« Madame de Staël a dit à Sidonie qu'elle avait voulu peindre sa danse et vous la trouverez au premier volume. Delphine y danse un pas polonais au bal de madame de Ver-

non. Elle a, selon la remarque de plusieurs personnes, peint la figure, les manières de parler, l'imagination de Sidonie, et puis elle y a mêlé ses opinions religieuses et politiques à elle-même, car Sidonie a une profonde piété et se mêle peu de politique. Il est dommage que cette Delphine si bonne, si généreuse, fasse tant d'absurdités folles et malheureuses; mais il y a de très belles choses dans le roman. »

Toujours sans transition, mais à propos de Sidonie, elle poursuit :

« Je vous ai prié de lui envoyer des vers, nous les ferons insérer ici. Mais, tout en disant qu'on avait peint son talent pour la danse, il ne faut pas dire *on*, mais simplement dire : Un pinceau savant peignit ta danse, tes succès sont connus, tes grâces sont chantées comme ton esprit et tu les dérobes sans cesse au monde : la retraite, la solitude sont ce que tu préfères. Là avec la piété, la nature et l'étude heureuse, etc., etc., etc... Voilà, mon cher ami, ce que je vous demande pour elle et je vous expliquerai pourquoi. »

Le docteur exécuta donc sur commande ce que nous appellerions aujourd'hui une « prière d'insérer » et ce que madame de Krüdener, transportée d'enthousiasme, de reconnaissance, appelle une charmante élégie. En voici le texte, sans coupures :

« Que cherches-tu dans la retraite? Paris captivé par tes charmes, par tes grâces, par les dons brillants que le ciel te prodigua, ne t'offre-t-il pas des cœurs asservis par ton âme sensible? Nous te vîmes, nous nous pressâmes autour de toi, au jour où tu exerçais la séduction de l'élégance, l'empire de la beauté; au jour où, certaine de la palme du génie, tu ne dédaignais pas le prix des talents. Alors même un chantre ingénieux osa marier sa voix légère à la voix grave des sages, te fit sourire au tableau riant de ta danse enchanteresse; mais ces jeux ne s'évanouissent-ils pas au bruit du coup dont le Ciel t'a frappé? Nos cœurs ne s'unissent-ils pas à tes mélancoliques pensées, n'ont-ils pas dans un silencieux recueillement soupiré ta douleur? Nous ne t'offensâmes point par des consolations languissantes, tributs parés, secours offerts à une sensibilité dramatique : nous t'écoutions gémir, nous gémissions.

» Nous gémissions et tu fuis! Pourquoi fuis-tu? Le crêpe

nous couvre, les arts se taisent autour de toi, l'amour se cache, de ce cortège animé qui fit jadis tes plaisirs et ta gloire. De ce cortège aujourd'hui disgracié, l'amitié seule, l'amitié douce et plaintive t'appelle et tu fuis!!

» Elle te suit, où te trouvera-t-elle? Tu parcours ces monts sourcilleux dont ta plume éloquente a tracé la peinture. Tu t'égares, l'âpreté majestueuse des sites, l'austère empreinte du temps, les voiles sombres et la saison rigoureuse ne répondront pas à ton cœur. Les montagnes, le désert ne sont doux qu'à la victime de l'injustice des hommes.

» Que fais-tu sur les montagnes et dans le désert? C'est dans le sein bienfaisant de la nature que l'on cherche un asile contre les passions de l'humanité; c'est dans le sein consolateur de l'humanité que l'on trouve un appui contre les coups de la nature.

» Viens, assez de larmes solitaires ont honoré le noble compagnon de ta vie, tu lui dois enfin un hommage, la force et le courage sont amis des vertus.

» Viens, nous lui devons aussi un hommage, nous le rendrons à l'aimable objet de son choix. »

On aimerait à croire madame de Krüdener assez femme de goût pour avoir éprouvé, à la lecture de ce petit morceau, ce sentiment de gêne et la crainte du ridicule que surmontent d'ailleurs selon le grand principe du stoïcisme (il le faut bien) tous les auteurs, quand on leur soumet les notes de publicité rédigées à leur intention et à leur insu. Mais elle semble bien avoir été sincère en son parfait contentement, si l'on en juge par les effusions, par les explosions de sa gratitude.

Elle eut même lieu de remercier une seconde fois le docteur Gay qui fit du zèle, et qui, se ressouvenant que c'était des vers qu'on lui avait commandés, rima sa prose déjà poétique.

« Les vers étaient charmants, lui écrit-elle, ils rendaient à merveille tout ce qui pouvait intéresser Sidonie; ils ont été insérés dans un *papier*... »

Ce dernier terme, qui appartient à l'argot le plus vulgaire de nos salles de rédaction, témoigne d'une façon plus frappante encore que le reste, combien l'auteur de *Valérie* était en avance sur son siècle.

Elle accable de remerciements outrés le médecin-poète;

cependant elle ne s'avise pas qu'elle va peut-être le piquer en y ajoutant ceci : « Vos vers sont charmants; mais si vous pouviez par vos relations en avoir encore du grand faiseur Delille? »

Elle poursuit : « N'importe ce qu'ils diraient, ce serait utile à Sidonie; vous savez comme je l'aime. Le monde est si bête! C'est ce charlatanisme qui met en évidence et (voici une heureuse transition) qui fait aussi qu'on peut servir ses amis. Je brûle de travailler de toutes mes forces à vous être utile. Je le fais savoir à Camille Jordan, que madame de Staël aime plus que moi (que le retour au haïssable moi est adroitement ménagé!)... que madame de Staël aime plus que moi; car je soupçonne la chère femme possédée de jalousie de succès, surtout à présent qu'on a cru reconnaître quelques grâces, quelques charmes de Delphine dans Sidonie. Elle m'aimait assez dans le temps pour peindre ce talent qu'elle a si bien rendu, mais de la célébrité, beaucoup trop de succès l'ont apparemment refroidie; enfin, Camille vous servira chaudement auprès d'elle. »

Là-dessus, l'infatigable épistolière prie le cher docteur de chauffer Ducis, de tâter Chateaubriand, et elle conclut, cette fois sans plus chercher de transition que si elle revenait tout naturellement à une idée fixe : « Oui, mon respectable ami, vous aurez la gloire que vos talents et vos vertus méritent. »

Elle différait toujours son départ, mais elle commençait à en faire courir le bruit. Elle faisait mine de ne pouvoir s'arracher de Lyon où la vie mondaine semble avoir été particulièrement brillante au printemps de 1803.

« Nous avons été entraînés à huit bals de suite, j'ai veillé huit nuits sans m'en ressentir, quel bonheur! » écrivait-elle à son ancienne demoiselle de compagnie, mademoiselle Piozet, devenue madame Armand. « On ne parle que de ma réputation d'esprit, de bonté, de mœurs. C'est mille fois plus que je ne mérite, mais la Providence se plaît à accabler ses enfants, même des bienfaits qu'ils ne méritent pas. »

Gœthe ne manquerait pas de dire, ou simplement La Fontaine, qu'on ne s'attendait guère à voir la Providence en cette affaire. Elle quittera cependant Lyon, « qui a tous les agréments d'une grande ville », où partout « on l'aime, on la préconise à la faire rougir » pour aller à Paris, dont « le séjour

la dégoûte »; car « c'est son devoir. Elle regarderait comme une lâcheté de ne pas produire un ouvrage qui peut être utile. »

« C'est la réussite de *Valérie* qui me fait désirer d'alle rà Paris », écrit-elle encore à sa belle-fille qui, elle, se trouve à Berlin, et après lui avoir énuméré brièvement, mais sans excès de discrétion et sans fausse modestie, les qualités essentielles de cet ouvrage « qu'elle pense qui fera grande sensation » : plan simple, détails heureux, bon style, beaucoup d'esprit et de goût, de l'imagination, sans parler de la piété et de la morale, elle ajoute :

« Vous savez combien il faut faire par soi-même pour les journalistes, enfin travailler au succès d'un premier ouvrage pour faire ensuite paresseusement imprimer sur sa réputation. Je crois que Saint-Pierre, Ducis, Chateaubriand et Geoffroy en parleront avantageusement. Lancée ainsi dans le monde, la jeune personne sera accueillie partout. Vous savez qu'il ne suffit ni de l'esprit ni du génie pour réussir, ni de la bonté des intentions; tout a son charlatanisme. »

Enfin, aux premiers jours de mai, madame de Krüdener comprit que l'heure approchait de la bataille si savamment préparée, et qu'elle ne pouvait continuer à en diriger les mouvements de son Grand Quartier général de Lyon : elle se rendit sur le théâtre même des opérations, au front de Paris.

Valérie ne devait cependant paraître qu'au mois de décembre de cette même année 1803. L'édition originale porte la date de 1804, comme il était alors d'usage pour les livres mis en vente au cours du dernier trimestre de l'année.

III

Madame de Krüdener n'était pas venue à Paris pour chômer. Elle ne fit pas de nouvelles relations, mais elle ne négligea pas les anciennes, qui étaient, à vrai dire, ce qu'il y avait de plus notable dans les milieux littéraires du Consulat : Bernardin de Saint-Pierre, Ducis, Geoffroy, Michaud et, naturellement, d'abord Chateaubriand.

Ce dernier, par malheur, dut partir dès le mois de juin pour l'Italie où se mourait la comtesse de Beaumont. Il devenait inutile à Valérie dont il avait seulement, comme les

autres, essuyé quelques lectures. N'importe, une débutante ne néglige pas un aîné de cette importance, et la veille de Noël, bien qu'elle fût dans le coup de feu de sa mise en vente, elle écrivit à l'illustre auteur d'*Atala* cette lettre pleine de sensibilité :

« J'ai appris avant-hier par M. Michaud, qui est revenu de Lyon, que madame de Beaumont était à Rome et qu'elle était très, très malade; voilà ce qu'il m'a dit. J'en ai été profondément affligée; mes nerfs s'en sont ressentis, et j'ai beaucoup pensé à cette femme charmante que je ne connaissais pas depuis longtemps, mais que j'aimais véritablement. Que de fois j'ai désiré pour elle du bonheur! Que de fois j'ai souhaité qu'elle pût franchir les Alpes et trouver sous le ciel de l'Italie les douces et profondes émotions que j'y ai ressenties moi-même! Hélas! n'aurait-elle atteint ce pays si ravissant que pour n'y connaître que les douleurs et pour y être exposée à des dangers que je redoute? Je ne saurais exprimer combien cette idée m'afflige. Pardon si j'en ai été si absorbée que je ne vous ai pas encore parlé de vous-même, mon cher Chateaubriand; vous devez connaître mon sincère attachement pour vous, et, en vous montrant l'intérêt si vrai que m'inspire madame de Beaumont, c'est vous toucher plus que je n'eusse pu le faire en m'occupant de vous. »

Cela est encore un peu écolier comme la plupart des lettres de madame de Krüdener, mais écolier des classes supérieures, et il est assez plaisant de voir comme elle soigne plus son français pour Chateaubriand que pour le bon docteur qui est son principal agent de publicité.

Elle n'avait pas besoin de faire tant de frais pour les autres : elle leur avait tourné la tête. Michaud, s'il en faut croire Joubert (qui ne faisait pas partie de la troupe) « oubliait le monde entier », quand il avait la fortune d'un rendez-vous avec la baronne, fût-ce pour l'entendre lire un chapitre de *Valérie*. « Son excuse, écrivait cette bonne pièce de Joubert à Chênedollé, est dans le premier vers de l'ancienne chanson *Pour la baronne*. Il faut, en faveur de la poésie, agréer une excuse qui se peut chanter ». Ceci est ce que, depuis Jules Lemaître inventeur du mot, nous appelons une rosserie. Joubert fait allusion aux amours de la baronne et du chanteur Garat.

L'été sembla bien long à madame de Krüdener. « M. de Saint-Pierre » était « enthousiasmé » de *Valérie*. « Les autres journalistes, gens de lettres, aussi : ils prétendent que ce sera une des choses les plus marquantes qui auront paru depuis longtemps; mais tous s'accordent à dire qu'il ne faut pas imprimer actuellement, la saison étant absolument morte et personne n'étant à Paris. » Elle les écouta, elle sut attendre, mais elle rongeait son frein.

Elle prit sa revanche dès que le volume fut chez les libraires. Elle se déchaîna, sans cesser d'être un peu bassement pratique. Elle courait les marchandes de frivolités, entrait en coup de vent dans leurs boutiques, et demandait soit un chapeau ou une écharpe, des plumes, des rubans « à la Valérie ». Pas une n'était assez malhabile commerçante pour avouer qu'elle n'avait jamais entendu parler de chapeau, d'écharpe, de plumes ni de rubans à la Valérie. Elles s'excusaient de n'en avoir pas en magasin et promettaient d'en avoir le soir même. Et ainsi le roman de madame de Krüdener fut lancé dans les modes.

Qui en eût-elle remercié, sinon Dieu? « Le succès de *Valérie* est complet et inouï, écrivait-elle à madame Armand et l'on me disait encore l'autre jour : il y a quelque chose de surnaturel dans ce succès. Oui, mon amie, le ciel a voulu que ces idées, que cette morale plus pure se répandissent en France, où ces idées sont moins connues... Je suis en marché pour la seconde édition, mais les libraires gagnent tant et paient si lentement que les profits ne sont pas grands. »

C'était vraiment le cadet de ses soucis. Il faut en ce point, chaque fois que l'occasion se présente, faire justice à madame de Krüdener : sa vraie noblesse est d'avoir toujours méprisé l'argent, dont elle avait d'ailleurs constamment besoin, afin de le jeter par les fenêtres. Elle ne faisait état que du succès, et celui de *Valérie*, quoi qu'elle pensât devoir écrire à madame Armand, était « inouï » peut-être, mais non pas « complet » : il y manquait l'applaudissement de l'homme qui remettait à cette heure la maison française en ordre, et que madame de Krüdener, bien qu'elle fût de Riga, ne demandait pas mieux que d'admirer, mais à charge de revanche.

Elle avait des raisons de croire que l'envoi de son livre

serait agréé du Premier Consul. Bonaparte avait un certain goût pour les romans. *Werther* est sur la liste des livres qu'il avait emportés en Égypte, et madame de Krüdener pouvait le savoir; car ce petit fait est mentionné dans l'une des harangues officielles prononcées en son honneur, lors de son retour à Paris. Il lisait à peu près tous les ouvrages de ce genre qui paraissaient.

On ne saurait dire qu'il n'en passait pas une ligne, il les lisait avec le pouce, mais enfin il se tenait au courant. Le bibliothécaire du Conseil d'État, Antoine-Alexandre Barbier, devait, plusieurs fois par semaine, lui apporter, soit pendant ou après le repas, souvent même la nuit, un choix des meilleurs livres mis récemment au jour et, sans choix, tous ceux que les auteurs avaient pris la liberté de lui envoyer directement, avec ou sans dédicace.

La dédicace n'était pas permise à madame de Krüdener puisque *Valérie* était censée anonyme. Mais il est peu probable que le Premier Consul, de qui la police était bien faite et qui entendait savoir tout, ignorât madame de Krüdener. Il prit le volume, l'ouvrit au beau milieu, lut quelques lignes, peut-être une page, et le laissa tomber sans mot dire. Mais le lendemain il fit d'assez vifs reproches à Barbier, qui n'aurait pas dû oublier qu'il n'aimait pas ces romans par lettres. « C'est bon, dit-il, pour les femmes qui ont du temps à perdre. » Et il n'en fut plus question.

Madame de Krüdener, surprise de n'être honorée ni d'un remerciement, fût-il banal, ni même d'un simple accusé de réception, se piqua, cela est féminin, mais, au lieu de se renfermer dans sa dignité, elle insista, et cela n'est ni parisien, ni prudent, avec un Bonaparte.

Elle fit magnifiquement habiller par le relieur un autre exemplaire de *Valérie* et l'adressa au Premier Consul, accompagné cette fois d'une lettre autographe : elle le priait d'agréer l'hommage d'un livre « écrit par une étrangère qui avait adopté la France comme la patrie de son cœur ».

Barbier, sans rien dire, déposa sur la table du général la lettre et le volume. La reliure était voyante. Bonaparte s'y laissa prendre, mais à peine eut-il lu quatre pages, et pardessus le marché la lettre, qu'il n'avait pas d'abord aperçue,

il se fâcha sérieusement. Il sonna Barbier — car il le sonnait — et lui dit, s'il en faut croire le bibliophile Jacob, qui conte cette histoire d'après un témoignage du temps :

— Monsieur, il paraît que la baronne de Staël a trouvé son sosie : après *Delphine*, *Valérie*! L'une vaut l'autre : même pathos, même bavardage. Les femmes se pâmeront d'aise à lire ces extravagances sentimentales. Conseillez de ma part à cette folle de madame de Krüdener d'écrire dorénavant ses ouvrages en russe ou bien en allemand, afin que nous soyons délivrés de cette insupportable littérature.

Barbier n'eut garde de transmettre lui-même à l'auteur de *Valérie* le compliment du général Bonaparte; mais il sentit combien c'eût été dommage que cette parole du maître, aussi obligeante pour l'une des deux baronnes que pour l'autre, fût perdue pour toutes les deux. Il la rapporta, sans avoir l'air d'y toucher, à Daru, qui se chargea de bavarder, et voilà ce qui fit de madame de Krüdener l'ennemie mortelle de Napoléon.

Elle a bien prétendu, ayant peut-être la pudeur de cette rancune un peu mesquine, que sa haine est de trois mois plus tard et date seulement de l'exécution du duc d'Enghien; mais elle eût certainement pardonné cette erreur à Bonaparte s'il n'avait commis celle, à ses yeux beaucoup plus grave, de dédaigner *Valérie*.

C'est souvent dans la petite histoire qu'il faut rechercher les causes, et leurs effets dans la grande. On ne veut pas dire que tout eût été changé, Waterloo épargné, le tzar fidèle à l'amitié française et absent de la coalition, si le Premier Consul n'avait répondu par ces rebuffades aux avances de la romancière. Qui sait pourtant si elle n'eût point dès lors trouvé des excuses au meurtre du duc d'Enghien, et si par la suite elle n'eût point fait scrupule de susciter contre l'Empereur des Français, l'autocrate de toutes les Russies, qui devait beaucoup moins encore que Napoléon se connaître aux choses de la littérature?

ABEL HERMANT,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

IMAGES DE RUSSIE

Je me trouvais en compagnie de quelques amis dans le *magasin de commission* de Mostorg, à Petrovka.

Ce magasin venait justement de recevoir une nouvelle collection d'antiquités, envoyées de Léningrad pour être mises en vente à Moscou où l'on espérait pouvoir les vendre aux étrangers, surtout aux diplomates. Entre autres choses, il y avait quantités de meubles et d'objets provenant du Palais d'Hiver, à Léningrad : des porcelaines de Sèvres, de vieux Saxe, de vieux Chine et aussi des porcelaines des fabriques impériales russes aux monogrammes de Paul Ier, Alexandre Ier, Alexandre II, Alexandre III, Nicolas II, etc... Parmi les meubles se trouvait une chambre à coucher en bois de Carélie, garnie de soie bleu ciel. Le lit très haut, très large et très court attirait l'attention des visiteurs. Cette chambre à coucher à vendre avait appartenu à l'impératrice Catherine II et avait peut-être été témoin de quelques-unes de ses tumultueuses amours.

L'employé qui s'occupa de nous, sans doute un *barine* d'autrefois, parlait couramment le français, l'allemand et l'anglais. Il nous montra, entre autres curiosités, une sorte de bureau-secrétaire en acajou aux garnitures de bronze. Il ouvrit les tiroirs, nous fit remarquer l'habileté du travail et le soin apporté au fini de chaque détail, puis dit :

— Ce meuble a appartenu au dernier des tzars Romanoff, Nicolas II, on lui en avait fait présent autrefois. Nous venons de le recevoir de Léningrad, du Palais d'Hiver, cette semaine.

Près de nous se trouvait un couple de jeunes paysans endimanchés. Pendant que le vendeur nous parlait, ils regardaient le bureau, touchaient légèrement le bois brillant du meuble, tout en écoutant très attentivement ce que nous racontait l'employé.

Quand le vendeur eut terminé son explication, ils levèrent tous deux les yeux vers lui. Il était visible qu'un laborieux travail s'accomplissait dans leur cerveau. Quelque chose n'était pas tout à fait clair pour eux dans cette histoire.

Enfin, la femme, renonçant sans doute à trouver par elle-même la solution de l'énigme, demanda :

— C'était au tzar?

— Oui.

— Mais, alors, dis-moi, grashdanin, comment se fait-il que ce meuble soit ici?

Cette question posée en toute simplicité tomba comme la foudre. La paysanne n'y mettait cependant point de malice.

Le silence dura quelques secondes. L'employé restait figé. Puis il reprit ses sens. Il jeta un coup d'œil vers nous, se demandant si oui ou non nous avions compris; et voyant très bien qu'il nous était difficile de maîtriser notre sourire, il fit comme un clin d'œil complice, puis, se tournant vers le couple, dit :

— Voyons, voyons! citoyens, vous n'avez rien à faire ici, ni à acheter — et sa main s'agita avec impatience, comme pour les chasser le plus vite possible.

J'assistai à la représentation à Moscou de la pièce de Hasenklever, *Les deux Napoléon* (quelque peu changée et remaniée par la censure soviétique — naturellement — pour pouvoir être mise à la scène en U. R. S. S.).

La pièce fut donnée à « Mhat 2 ». La troupe était excellente, comme dans la plupart des théâtres russes, la mise en scène parfaite, dans le goût moderne. Le choix des couleurs très sûr et les éclairages d'un effet saisissant. En somme la direction qui paraissait n'avoir ménagé l'effort ni la dépense et surveillé jusqu'au moindre détail avait obtenu des résultats plus qu'appréciables.

Le spectacle fini, un des directeurs du théâtre s'avança

sur la scène, priant le public de vouloir bien demeurer quelques instants dans la salle :

— Pour que, citoyens, nous puissions discuter de la pièce qui vient d'être représentée, la Direction aimerait bien connaître les sentiments et les pensées de l'auditoire de ce soir, et aussi, si d'après l'opinion générale la pièce vaut la peine d'être conservée au programme de « Mhat 2 ».

Puis il termina ainsi :

— Les citoyens qui tiennent à se prononcer sur cette pièce sont priés de monter sur la scène.

J'ai l'impression que les Russes sont toujours prêts à faire des discours; il suffit de leur donner un sujet et l'occasion de parler et à l'instant même ils deviennent orateurs.

Un jeune homme de haute taille à la belle chevelure blonde se leva et parcourut lentement la distance qui séparait sa place de la scène. Il était vêtu d'une chemise russe *tolstovka* serrée à la taille par une ceinture de cuir marron, portait des pantalons collants et de hautes bottes montantes.

Sur la scène on avait apporté une grande table et plusieurs chaises qu'occupèrent les directeurs du théâtre et deux sténos. (Les sténos étaient deux jeunes filles de dix-huit ans environ, aux cheveux courts, vêtues de blouses anglaises à manches longues et cols fermés, jupes arrivant à peine aux genoux, bas de fil et chaussures sans talons.)

Le jeune homme, une fois en scène, se tourna vers cette table, fit un petit geste de la tête et se présenta :

— Je suis Ivan Petrovitch H... et je travaille comme ouvrier à l'usine de P...

Les sténos notèrent aussi bien l'état civil que la fonction pendant que les directeurs s'installaient dans leurs chaises le plus confortablement possible, prenant la pose la plus favorable pour suivre la mimique et les gestes accompagnant les mots de l'orateur.

Peut-être est-il bon de noter que le public avait généreusement applaudi durant la représentation.

Ivan Petrovitch se choisit vite une bonne place au milieu de la scène, lissa sa chevelure avec la paume de sa main et commença d'une voix qu'il savait sans doute lui-même être mélodieuse et ferme :

« Tovarichtchi! Grajdanie. J'ai vu la pièce qu'on vient de nous donner sur cette scène tout à l'heure et je me demande avec étonnement *pourquoi* on nous l'a montrée, à nous? Peut-elle nous donner quelque chose qui soit utile à notre grandiose travail de construction sociale (sotsialistitcheskoie stroïtelsvo)? De quelle manière peut-elle nous aider à accomplir notre plan? Tovarichtchi, Grajdanie! Est-ce que nous avons besoin de pièces pareilles? Le sujet, je vous l'avoue, je ne l'ai pas bien compris. Qu'est-ce que je dois y chercher?... On nous y montre l'Europe d'une façon plus ou moins sympathique? Mais, Tovarichtchi, Grajdanie, je vous le demande : Avons-nous besoin de nous occuper de cette sorte de pourriture? Non! Il faut que les théâtres soviétiques nous donnent sur leurs scènes des pièces qui nous aident à résoudre nos grands problèmes soviétiques. Il faut qu'après chaque spectacle, rentrés chez nous, nous sentions que quelques-unes de ces questions qui nous occupent et nous tourmentent sont devenues plus claires, plus compréhensibles. Il faut que les artistes soviétiques travaillent avec nous. La scène, c'est leur usine. Ils doivent nous aider à obtenir les résultats que nous cherchons dans notre grandiose travail de construction sociale soviétique; ce travail que notre nation a eu le courage de commencer et dont nous sommes maintenant responsables. Tovarichtchi, Grajdanie, je vote qu'on pour supprime la pièce en question. »

De vifs applaudissements crépitèrent dans la salle visiblement électrisée par cet appel au civisme.

Ivan Petrovitch H... s'inclina légèrement, sauta de la scène et disparut dans la salle.

Un des citoyens assis à la table se versa de l'eau dans son verre, en avala quelques gouttes et prononça d'une voix très calme après l'audition du jugement porté sur son effort artistique et celui de ses collaborateurs :

— Y a-t-il d'autres personnes qui désirent prendre la parole?

Oh! oui, il y en avait! Tout un remue-ménage se fit dans la salle. Plusieurs hommes, plusieurs femmes se présentèrent et défilèrent l'un après l'autre sur la scène. Les formalités de présentations étaient toujours les mêmes : le nom, l'usine, ouvrier, ouvrière...

D'après les discours tenus, on se rendait compte que la presque totalité des auditeurs n'avait rien compris au sens véritable de la comédie, non plus qu'aux finesses ou aux satires qu'elle pouvait recéler. Peu importe! Il y avait là une belle occasion de discourir et nous retrouvions au passage plus d'une phrase appartenant au vocabulaire des professionnels qui haranguent les foules.

Le régisseur du théâtre prit aussi la parole. Élégant, sympathique, souriant, il essaya d'expliquer avec une tranquille éloquence ce qu'il considérait comme les beautés de la pièce et les raisons pour lesquelles elle avait été choisie; ajoutant qu'en même temps elle ne contrariait nullement ni ne heurtait les idées de la Révolution d'octobre. Ses paroles furent inutiles. Il s'assit de nouveau, gardant toujours ce sympathique sourire (où l'on pouvait peut-être trouver, à l'observation, un peu d'ironie bienveillante).

Puis de nouveau, quelqu'un ou quelqu'une, citoyen ou citoyenne, se leva de sa place, s'excusant de n'avoir pas envie de faire le trajet jusqu'à la scène,mais ayant néanmoins à dire « parou slov » (une paire de mots) de sa place.

La discussion avait déjà duré près d'une heure. La pièce était condamnée sans rémission. Nous nous levâmes pour sortir. Nous étions près de la porte quand advint un événement qui nous fit rester encore quelques instants.

Une voix d'enfant s'était élevée tout à coup et nous vîmes qu'un gamin de douze ou treize ans s'était dressé de son siège. Dans une pose résolue, il prononçait, d'une voix claire et très ferme, tout en regardant sans aucune gêne les quelques milliers de personnes de l'assemblée :

— Tovaritchtchi, Grajdanie! J'ai vu cette pièce tout à l'heure et je dois vous dire qu'elle m'a beaucoup plu. Je trouve que cette pièce est la meilleure chose que j'aie jamais vue à Moscou et je vous assure, Tovarichtchi, Grajdanie, que, rentré chez moi, je la recommanderai à tous mes copains. Je leur dirai qu'il faut absolument aller la voir et que c'est une pièce *épatante*!

Un silence profond suivit tout d'abord ces paroles, puis on perçut par-ci, par-là, de légers rires — et puis — des applaudissements retentissants.

La pièce fit partie du répertoire.

***

Le soir, mon travail terminé, je traversai, comme à l'accoutumée, Miasnitskaïa, cette longue rue si animée le jour, si vide et silencieuse quand vient la nuit.

A cette époque — automne 1928 — la misère était grande à Moscou. Nous autres, étrangers, jouissions d'un régime de faveur et les privations ne nous atteignaient pas aussi directement que les Russes. Ce n'était d'ailleurs pas toujours sans quelque amertune que j'usais de ces privilèges; souvent je sentais peser sur moi un sentiment de gêne, de culpabilité, presque de honte quand, chaudement vêtue et bien nourrie, je passais parmi tant de pauvres hères au ventre creux et aux habits sordides ou grossiers. Pour me tranquilliser, je me répétais que les privilèges dont nous jouissions étaient payés de réciprocité par notre pays et les pays étrangers vis-à-vis des ambassades soviétiques, que ce peuple subissait le sort qu'il s'imposait, etc... Mais cela ne pouvait suffire, cela ne pouvait abolir le flux de l'immense vague de souffrance et de privations qui déferlait sur la ville, sur le pays.

Rien! Aucun raisonnement ni aucun sophisme ne pouvait nier l'atroce palpitation de la faim et de la chair en détresse.

Une puissance tutélaire ayant eu connaissance de mes cogitations humanitaires m'avait-elle prise en pitié et avait-elle décidé de m'apporter un réconfort, je ne sais — toujours est-il que le personnel domestique de notre légation se trouva désorganisé. Nous étions momentanément sans bonne et sans cuisinière et force nous fut de chercher pitance au dehors. Ma casserole électrique devint ma cuisine et mes repas se composèrent uniformément de thé, de sandwiches et de petits pains.

Il était, à ce moment-là, à peu près impossible de trouver quelque chose de vraiment substantiel à se mettre sous la dent. Il en allait d'ailleurs de même de bien des produits de première nécessité. Depuis l'automne de 1927 les choses n'avaient cessé d'incliner du mal vers le pire et nous en étions là en 1929.

Il fallait courir d'un magasin vide à l'autre, faire la queue si l'on distribuait quelque chose. Très souvent, on prenait rang dans la file sans savoir ce qui se distribuait ce jour-là, et c'était

seulement à la caisse, après une très longue attente — qui pouvait durer des heures entières — que l'on était enfin renseigné sur la nature de ce que l'on pourrait acheter : une centaine de grammes de thé, quelquefois un petit morceau de viande, quelques litres de pétrole, un pain de savon... On acceptait tout avec plaisir, sans choisir, tant on craignait de voir disparaître ces produits pour toujours; comme certains dont on avait presque perdu le souvenir.

Dans Miasnitskaïa les magasins d'alimentation étaient encore ouverts; comme toujours, on y commerçait jusqu'à onze heures du soir. Et quel commerce! Il n'y avait rien à vendre, ou à peu près. De-ci, de-là, quelques conserves, quelques tonneaux de concombres salés, parfois des pommes de terre et de la choucroute. C'était tout! Et encore, les magasins où se trouvaient quelques-unes de ces richesses ne se rencontraient-ils que de loin en loin. La plupart du temps, ce n'était que vitrines troubles et souvent étoilées d'une fêlure, où une poussiéreuse sphère rouge représentant un fromage de Hollande, en bois ou en cire, offrait son trompe-l'œil sans joie et sans réconfort. Ou bien encore des laiteries tristes, complètement vides, sur la porte desquelles, funèbre comme un avis de décès, était collé un petit carré de papier où l'on avait écrit à la main, d'une plume malhabile, « moloka niet » (pas de lait).

Je me souviens entre autres d'un magasin portant, grande et glorieuse, cette enseigne alléchante en sa simplicité *Vichina* (Jambon). O prodige! ô miracle! Dans la vitrine pendaient en effet une douzaine de magnifiques jambons. Le bruit s'en était peut-être répandu dans le quartier ou bien les passants de hasard, alléchés par l'aubaine, suffisaient-ils? Je ne sais, mais les clients se succédaient et se pressaient sans interruption tout pleins de la joie d'avoir enfin trouvé quelque chose d'exquis, de tout à fait rare. Un mets dont on avait à peu près oublié l'existence depuis quelques années et que l'on distribuait parcimonieusement au peuple seulement la veille du jour faste où l'on célèbre l'anniversaire de la Révolution d'octobre (qui se trouve être maintenant au mois de novembre — « nouvelle » et « ancienne » ère).

... Mais sur la porte était collé le petit carré de papier

habituel portant l'arrêt de mort : *Vichini niet* (pas de jambon).

La porte du magasin n'était cependant pas fermée et à l'intérieur, derrière le comptoir, un jeune apprenti était là pour répéter et confirmer le contenu de l'affiche manuscrite aux entêtés ou montrer l'affiche elle-même à ceux qui, étourdis ou poussés par la morsure d'une faim trop impérative, ne l'avaient pas remarquée.

D'une voix monotone, lasse de toujours répéter la même chose, il expliquait :

— Mais voyons! voyons! Citoyens! Les jambons sont artificiels, vous le voyez bien!

Pour plus de certitude, ou bien pris d'un dernier et invraisemblable espoir, les acheteurs s'approchaient de la vitrine, palpaient les jambons, puis constataient, déçus et résignés :

— Mais oui, ils sont artificiels! Ils sont merveilleusement imités.

Puis ils s'en allaient.

Ce soir, déjà renseignée, je n'accordai pas autre chose qu'un regard aux magnifiques jambons de bois ou de cire peinte. J'avais décidé de me procurer quelques petits pains sucrés pour prendre avec mon thé. Je quittai donc Miasnitskaïa et je pris la ruelle Fourkasovski, sale comme toujours, pavée de pierres inégales, pleine de boue et de résidus de matériaux de construction. — On édifiait justement le nouveau bâtiment du G. P. U. de style moderne au coin de cette ruelle, juste en face de l'immeuble du Commissariat du Peuple pour les Affaires étrangères que garde le monument élevé à la mémoire de Vorovski, le député communiste tué en Suisse.

Là commence Kouznetski Most.

Kouznetski Most, théâtre des exploits de *Korzinochnaïa Gvardia* (le Régiment des Paniers).

A cette heure-ci le lieu était désert, comme endormi, mais il était impossible d'y passer sans songer à son aspect si différent quand, le jour, « le Régiment des Paniers » y déploie toute son activité. On donne ce nom de « Régiment des Paniers » à la réunion des irréguliers qui trafiquent sans permission ni licence. Leur rassemblement à Kouznetski Most forme quelque chose qui tient à la fois du Marché aux

Puces, de la foire de campagne et de la Cour des Miracles.

Viennent là des marchands et marchandes de quelques rares fruits, de fourrures brutes, de nappes en dentelles rustiques patiemment ouvragées par les paysannes russes, des marchands de joujoux et d'abat-jour multicolores en papier. Puis, aussi, une quantité inimaginable de marchandes de soutien-gorge, installées tout près l'une de l'autre, offrant le choix prodigieux de leurs articles, en tulle, en batiste, en madapolam, en satin noir, bleu clair, rose ou crème.

Il ne faudrait pas conclure, à la seule vue de ce pavoisement quelque peu bizarre, que le « Régiment des Paniers » se livre en toute quiétude à son commerce, dans une atmosphère de réjouissance. Non! Tous, marchands et marchandes, vivent dans la crainte de l'apparition du spectre qu'est le milicien rouge.

Dès qu'il est signalé à l'horizon les marchandises les plus diverses disparaissent avec la rapidité de l'éclair dans les paniers des *ambulants* et la course commence, avec une ardeur digne des antiques Jeux Olympiques.

Ce qui se passe alors a presque la régularité formelle d'un rite :

Le milicien, un peu embarrassé dans son uniforme long et chaud, mais peu pratique pour une telle chasse, se baisse, ramasse sur son bras le pan de son manteau et se met à courir, lui aussi.

Le public attend le résultat en riant et en s'intéressant vivement aux performances.

Le spectacle se termine en général par la capture d'un ou deux membres du « Régiment » moins agiles que les autres ou retardés par un fardeau plus encombrant. Au poste, panier, marchandises et argent sont confisqués.

Après quoi le milicien, ou fatigué de son effort sportif, ou jugeant qu'il a accompli son devoir, ou tout simplement désabusé, fait mine à son tour de ne pas remarquer que les survivants du « Régiment des Paniers » s'installent de nouveau à quelques pas de lui pour recommencer un commerce toujours prospère; car ce n'est pas tant l'argent qui manque que la marchandise elle-même.

Ce soir, la rue était vide, morte. Non seulement le « Régi-

ment des Paniers » l'avait désertée, mais le régime des économies (*Resjim ekonomii*) étant en vigueur, on n'allumait qu'un réverbère sur deux. Autrefois cette même rue était une des plus *chic* de Moscou, on y trouvait d'innombrables magasins de modes, des maisons de couture, les salons de coiffure les plus réputés, etc...

Maintenant, en parcourant les vitrines du regard, on se trouvait en présence des assemblages les plus inattendus, les plus hétéroclites qui se puissent imaginer; de belles choses, vraiment artistiques, égarées parmi les objets les plus communs ou du plus mauvais goût. Aucun choix, aucune classification, tout était mélangé. De superbes écharpes, des carrés de Boukhara en pure soie de Géorgie, de magnifiques étoffes peintes, tissées à la main, où les motifs orientaux mêlaient la riche harmonie de leurs couleurs et de leurs formes pour le ravissement des yeux. Des travaux caucasiens, d'argent ou de cuir, des bottes et des pantoufles en cuir repoussé finement ouvragé et colorié, ou en velours brodé d'or et d'argent par des mains patientes et habiles. De belles dentelles aussi.

Tout cela était exposé dans la même vitrine, pêle-mêle, mélangé à des boîtes de poudre de riz, des pots de crème « Leda », « Snegourotchka », d'innombrables imitations des boîtes de poudre de Coty. Ces boîtes jaunes si connues, par le dessin du léger duvet blanc des houppes convergeant vers le petit bout noir. Quelle admiration se rattachait au nom de Coty, presque de l'adoration, c'était inimaginable, incroyable. Depuis bien des années les femmes russes n'avaient pu employer de véritables produits du célèbre parfumeur, mais le souvenir de cette poudre et des parfums Origan et Chypre vivait encore avec une telle intensité que le seul dessin de la houppe blanche à bout noir sur la plus ordinaire boîte de carton suffisait pour éteindre de son rayonnement tout l'éclat des soies peintes, des cuirs ouvragés, des métaux si délicatement ciselés et incrustés.

Comme remède provisoire à cette nostalgie, on trouvait aussi, fièrement exposée, de l'eau de Cologne russe « aux fleurs », « triple » et « double ».

Mais ce qui frappait surtout, c'était la quantité inexplicable, la présence insolite des peignes en montre. Il y en avait

à profusion, à foison, en masse, en tas, en rangs, en files, en bataillons, de toutes sortes, de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes matières. L'espèce. C'est la seule expression qui puisse convenir : on avait le sentiment d'assister à l'envahissement des vitrines par des cohortes d'insectes géants sortis d'on ne savait quelles profondeurs et montant du pas invisible de leurs pattes minces à l'assaut des étalages. L'espèce la plus prolifique était celle des énormes peignes ronds, avec ou sans la garniture de petites boules. Cette sorte, qui paraissait être extrêmement répandue, connaissait toutes les variations possibles de nuances, de couleurs et de tonalités pouvant trouver place entre le blanc, le noir, le rouge et le vert.

C'étaient des peignes d'autrefois, de l'époque des cheveux longs. Peut-être étaient-ils dans ces magasins avant la guerre mondiale et avaient-ils survécu à tous les bouleversements. Peut-être, suivant des itinéraires obscurs, étaient-ils venus se grouper là, des quatre coins de la Russie, comme le sable que dépose un tourbillon. Leur nombre inclinait à donner la préférence à cette dernière pensée.

Je n'ai jamais su si c'était par pur souci esthétique qu'on étalait avec tant de générosité dans les vitrines ces reliques poussiéreuses et assez répugnantes ou si l'on agissait tout simplement ainsi pour en combler le vide exaspérant. Peut-être espérait-on aussi que quelque paysanne venue par hasard à la capitale ne laisserait pas que d'être séduite par tant d'attraits et ne manquerait de céder à la tentation de garnir son chignon avec une merveille digne de l'admiration de ses amis et de tout le village.

Cependant au coin de Kouzetski Most et de Nieglinaïa se trouve un magasin d'État de joaillerie. Les vitrines en étaient bien éclairées, propres, bien nettoyées, bien frottées (Il n'en faut point sourire, ce n'est que deux ans plus tard, selon le programme du plan quinquennal, que commença le furieux combat contre les fenêtres et vitrines malpropres). Les pierres précieuses scintillaient sur le velours noir. A cette vue les yeux se reposaient. Les pierres étaient belles, bien montées, elles brillaient doucement d'une eau limpide sur l'étoffe sombre ou ajoutaient leur étincellement à celui des

métaux finement ciselés et polis. Il y avait là de quoi payer la rançon d'un roi.

Même la nuit on laissait ces trésors exposés. Un gardien veillait entre les doubles portes.

Je continuai en suivant Petrovka, qui est aussi une des rue favorites des Moscovites. Elle donne sur la belle place du Théâtre, maintenant place Sverdlov.

Je passai devant la masse imposante du Grand Théâtre, flanqué de côté et d'autre par le Petit Théâtre et M. H. A. T. 2 (Ce qui en langage clair signifie 2e théâtre artistique académique de Moscou, mais que tout le monde a déjà appris à appeler Mhat 2 tout court).

Petrovka a la réputation d'être la rue des rendez-vous, malheureusement personne ne m'y attendait. J'allai plus loin, continuant mes recherches et tournai à droite, m'engageant dans l'étroite et montante ruelle Stoleshnikov, toujours à la poursuite de mes petits pains sucrés. Les pâtisseries de la rue Stoleshnikov étaient très cotées autrefois : « Le Bon Goût », *Parijskaïa Konditierskaïa* (Pâtisserie Parisienne), etc... On y trouvait jadis de délicieux gâteaux. Maintenant c'était moins appétissant, mais enfin peut-être me serait-il donné de trouver là ce que je cherchais.

Pour le pain et le baranki, on exigeait des cartes d'alimentation, mais pour la pâtisserie « de luxe », c'est-à-dire les brioches et quelques gâteaux, l'argent suffisait — beaucoup d'argent — sans formalités ni documents ou pièces d'identité.

***

Je revenais de la « Pâtisserie Parisienne » avec un petit paquet qui sentait la farine, le beurre, la crème fouettée et les œufs (de la fraîcheur desquels le fumet me fit douter) et décidai d'entrer dans un café pour y consommer mes acquisitions en les accompagnant d'une infusion quelconque. Juste avant de franchir le seuil de cet établissement, choisi au hasard, je me trouvai face à face avec un de ces gamins étiques, dépenaillés, effrontés, souples comme des chats et au regard à la fois insolent et inquiet que l'on appelle des *besprizornii*. Celui-ci, pendant qu'il passait sa dextre décharnée, emmanchée au bout d'un bras maigre et nu, sur sa figure noire comme celle

d'un ramoneur, me tendit la main gauche pour l'aumône.

On rencontrait tant et tant de mendiants que j'en étais arrivée à ne plus leur faire l'aumône. Par accoutumance, je m'étais endurcie, j'étais devenue insensible. Quant aux Russes, ils ne se lassaient point; souvent je les voyais remettre quelques kopeks à plusieurs mendiants à la suite.

Cette fois-ci j'agis contre mes « principes », je mis quelque menue monnaie dans la main du gamin. Ce geste de générosité fut aperçu par une vieille femme assise sur un banc de pierre, près de la fenêtre du café. C'était une marchande de journaux. Son instinct de commerçante se réveilla immédiatement à cette vue. Tout en me regardant, elle poussa un cri aigu, perçant : *Vetchernia Moskva.*

Sur le banc de pierre, à côté de la vieille, je vis deux journaux. Habituellement je ne lisais pas les journaux russes; cette fois-ci l'état de « générosité » dans lequel je me trouvais m'incita à délivrer la vieille de ses deux dernières feuilles. Je m'approchai d'elle.

Point n'était besoin d'explications. Avec cette intuitive compréhension que les circonstances nous prêtent parfois je venais de comprendre que cette femme faisait partie « des gens d'autrefois » (*byvchie lioudi*).

Son accoutrement était à peu près semblable à celui des miséreux que l'on croise habituellement. Elle était coiffée d'un bonnet de fourrure noire, enveloppée dans une lourde pelisse grise dont les pans retombaient sur de grandes bottes de feutre marron délavé. Serré sur le bonnet et couvrant bien les épaules, était un fichu oriental, un fichu jadis riche de couleurs, souple de tissu, doux au toucher, chatoyant à l'œil. Comme le bonnet et les bottes, il fallait plus qu'un effort de mémoire pour lui restituer son ancienne splendeur.

Au cou de la vieille, suspendu parmi les haillons, était un petit sac, pour la monnaie. Sur ses genoux reposait un sac plus grand, pour les journaux.

Deux bâtons qui lui servaient sans doute de cannes étaient posés près d'elle.

De temps en temps, comme elle venait de le faire pour moi, elle criait la feuille du soir : *Vetchernia Moskva.*

La femme, sous les tissus et les fourrures avait une bonne

petite figure rose, comme en ont parfois les vieillards. De petits yeux bruns et vifs brillaient et semblaient sautiller *agilement* d'un objet à l'autre.

Soudain, je m'aperçus que ses yeux mobiles s'étaient fixés; fixés sur des lettres encore dans leurs enveloppes, que je tenais par hasard à la main avec mon petit paquet. L'une de ces lettres venait de Paris et portait un cachet de cire rouge. Tout à coup, comme ses yeux prenaient une expression de plus en plus étrange, extatique, je l'entendis prononcer avec un étonnement extraordinaire ces paroles :

« De la cire!... Bien sûr que cela vient de l'étranger »... et elle me considéra avec attention.

Au cours de plusieurs années de séjour en U. R. S. S., j'avais été habituée à ce qu'à Moscou, en passant dans la rue, les gants, les souliers, quelque nœud ou ruban mis par hasard comme garniture à une partie du vêtement, le moindre article de mode, enfin, sans parler des robes et des manteaux, attirassent les regards des «Ève russes». L'expression de leurs yeux changeait, devenait rêveuse, touchante, il arrivait souvent qu'elles se décidaient à adresser dans la rue la parole à l'étrangère :

— Grashdanotchka, soyez si gentille (*bouldié takaïa dobrenkaïa*), dites-moi où vous avez acheté vos gants, votre sac, ce ruban, etc...

L'invariable réponse :

— Cela vient de l'étranger, — amenait un changement subit dans leur physionomie. On ne pouvait vraiment qu'avoir pitié d'elles en entendant leur voix mélancolique répéter avec une sorte de soumission :

— Oui... oui... j'aurais dû savoir que cela venait de l'étranger. Chez nous ça n'existe pas.

Comme si les portes du paradis venaient à cet instant de se refermer devant elles, les éternelles exclues.

Quelques-unes se montraient encore plus entreprenantes, plus énergiques. Elles ne se laissaient pas effrayer par ce simple mot « l'étranger », elles voulaient des détails avant de se décider à battre en retraite :

— Ah! vous avez fait venir ceci de l'étranger? Combien avez-vous payé de douane?

On les voyait se livrer à un calcul mental ardu. Elles avaient probablement des parents ou des amis hors des frontières qui, peut-être, pourraient leur faire parvenir l'objet de leurs désirs. Elles cherchaient, tournaient et retournaient dans leur cerveau toutes sortes de possibilités plus ou moins illusoires et échafaudaient mille combinaisons pour réaliser leur rêve. Mais, dans la balance, il fallait mettre aussi le grand risque qu'elles couraient en acceptant un objet de provenance étrangère.

Entre mille incidents de ce genre j'ai gardé, je ne sais pourquoi, le souvenir particulièrement net d'une rencontre que je fis un matin, au coin de Tverskaïa. Mon amie et moi, nous attendions l'autobus. Comme d'habitude, on faisait la queue. La station se prolongeait. Une conversation trouva donc tout naturellement place entre citoyens et camarades.

Une jeune femme, après nous avoir longtemps fixées, mon amie et moi, nous complimenta sur nos chaussures. L'une de nous avait des souliers bruns, l'autre noirs, avec quelque garniture blanche. Des souliers tout à fait quelconques d'ailleurs, des chaussures qui, à l'étranger, n'auraient certainement provoqué l'admiration de qui que ce fût, ni même retenu l'attention.

Cependant, après nous avoir fait tous ses compliments, la citoyenne demeura quelques instants plongée en de profondes pensées, puis, revenant vers nous, elle ajouta :

— Mais, savez-vous, je dois dire que vous devriez changer de chaussures avec votre amie; les souliers noirs iraient beaucoup mieux avec son costume, les souliers bruns, au contraire, iraient mieux avec votre chapeau, à vous (d'ailleurs elle avait raison, — n'eût été la différence de pointure).

Mais. malgré l'habitude que je pouvais avoir des questions les plus inattendues, je n'aurais jamais pensé que quelques cachets pussent produire une telle impression. Surtout je n'aurais jamais supposé que l'on pût prononcer ces simples paroles : « De la cire! » comme venait de le faire cette vieille femme et mettre tout un univers dans ces trois mots.

La bonne vieille avait dit « de la cire! » avec le ton d'extase que pourrait prendre un mendiant à la vue d'une poignée de pièces d'or, un affamé devant un repas succulent, ou encore,

un malade à l'agonie qui verrait se dresser devant lui, toute proche, et cependant lointaine, inaccessible comme l'évocation d'un autre monde, la personnification de la santé et de la vie.

Il y avait dans le ton de cette femme toute l'angoisse, et aussi la surprise à la fois douloureuse et agréable que provoque en nous la brusque réapparition d'époques passées; de ce temps dans lequel chacun de nous a cristallisé, à tort ou à raison, et le *moment du bonheur*.

Toute à son extase silencieuse, elle avança la main et palpa la cire comme on toucherait une relique. Puis :

— Il y a si longtemps que je n'en avais vu.

La voix était assourdie, envieuse.

— Oui, des cachets, — répondis-je machinalement, assez sottement. Et voyant que les pensées de mon interlocutrice étaient « restées » dans le passé ; qu'elle était « d'autrefois », j'ajoutai, simplement pour dire quelque chose :

— Vous connaissez probablement Paris?

Sa voix changea immédiatement, ce fut d'un ton agacé et agressif qu'elle me répondit :

— Mais bien sûr! Si je connais l'Europe? Certainement! Et même très bien.

Après une légère pause, elle continua, tantôt adoucissant sa voix, tantôt reprenant de dures inflexions quand mon maintien ou un jeu de physionomie lui paraissaient dénoter quelque incrédulité :

— J'y ai passé une grande partie de ma vie. Mon éducation a été faite en France. En Italie j'ai étudié le chant. J'ai aussi passé quelques années à Vienne..., etc...

Elle avait prononcé ces dernières phrases en français, avec une visible satisfaction.

Il y eut quelques silences, à chaque fois rompus par la marchande de journaux qui, avec cette autorité despotique particulière aux vieillards, ou posait une question, ou racontait un moment de sa vie. Elle avait repris la langue russe, émaillant çà et là son récit d'un mot allemand ou français.

J'avais acheté les deux derniers journaux, la vieille marchande était donc libre, elle pouvait, ou aurait pu, s'en retourner chez elle. Je le lui dis, car il faisait très froid et je

pensais qu'elle eût été mieux n'importe où que sur le banc de pierre. Elle m'apprit qu'elle était impotente; ses deux jambes étaient presque paralysées et ses bras torturés de rhumatismes. Ce n'était qu'avec beaucoup de difficultés qu'elle pouvait faire quelques pas en s'aidant de ses deux cannes. Maintenant, bien que la vente des journaux fût terminée, elle devait attendre, m'expliqua-t-elle, l'arrivée d'une fillette qui l'aidait habituellement à parcourir la brève distance qui la séparait de chez elle.

Mais la fillette ne venait pas.

J'offris mon aide à la vieille infirme. Elle l'accepta. Pour ce faire, elle redevint instantanément la grande dame qu'elle avait été. C'est d'un ton fort courtois, et en termes choisis qu'elle me remercia. Elle se leva avec beaucoup de peine de la place qu'elle occupait, calculant bien le moindre geste, s'appuya fortement à mon bras, s'arrangea avec ses cannes et, enfin, nous nous mîmes en chemin.

La distance à parcourir était brève, mais le *tempo* de notre marche n'était point des plus rapides. Rien ne pressait.

Ma nouvelle amie avait quatre-vingts ans. Son mari, général dans les armées du Tzar, était mort depuis bien des années. Elle avait eu une fille qui s'était mariée et était, comme le père, morte depuis bien des années. La vieille était toute seule. Ses amis? Elle fit de la main un geste qui pourrait se comparer à celui du semeur éparpillant le grain au vent : les uns émigrés à l'étranger, les autres en prison, en Sibérie, ou morts.

Maintenant elle vendait des journaux. En me le disant elle paraissait être heureuse et fière de pouvoir encore gagner elle-même son pain quotidien. Dans ses yeux brillait peut-être aussi un peu de ce triomphe inconscient particulier aux personnes âgées qui ont vu s'abolir des époques et disparaître des gens alors qu'eux-mêmes demeurent. Mais, s'il existait, ce sentiment ne lui était pas révélé à elle-même.

Elle m'expliqua que, si elle réussissait à vendre tous ses cent journaux, chaque soir, elle gagnait un rouble. Ce qui grevait son budget, c'est que de cette somme, — déjà bien mince — elle devait distraire trente kopeks qu'elle versait à la fillette qui l'accompagnait chaque après-midi à sa place habituelle. Le reste, me disait-elle, « c'est pour vivre ».

— Vivre! Comment et où? — pensais-je.

Le menu de chaque jour n'était ni très riche ni très varié. Petit déjeuner : du thé et du pain. Déjeuner : du thé et du pain. Dîner : du thé et du pain.

En tant qu'invalide et ouvrière elle avait pourtant droit à un livret d'alimentation, mais avec sa santé délicate, son peu de résistance physique, ses bras et ses jambes malades, elle manquait des forces nécessaires pour courir à la recherche *d'alimentation*, faire la queue devant les Kommunar (Magasins de la Coopérative d'Alimentation).

Elle parlait de tout ceci sans plaintes ni récriminations. Simplement pour m'expliquer à moi, sa nouvelle amie, comment Maria Mihaïlovna s'arrangeait pour vivre; soucieuse uniquement de me faire partager les détails de son existence et heureuse de pouvoir parler à quelqu'un.

Au milieu d'une phrase, je la sentis peser plus lourdement à mon bras, comme si les forces lui manquaient :

— Il faut m'excuser, — me dit-elle, — je suis si faible maintenant. Il m'arrive de temps en temps de m'évanouir, presque.

Puis, assez confuse, et pour me faire comprendre que ce malaise ne provenait pas d'une nature douillette mais de circonstances indépendantes de sa volonté, elle me confia, du ton de quelqu'un qui a trouvé la solution d'un problème obscur :

— C'est surtout la graisse qui me manque. J'y ai beaucoup pensé en voyant que, de temps en temps, j'étais prête à m'évanouir. Maintenant j'en suis sûre, c'est le manque de graisse.

Et simplement :

— Qu'en pensez-vous?

Sans attendre ma réponse, elle continua :

— Quand je le puis, je m'achète un petit gâteau au beurre *rabaché*. De cette façon, j'ai un peu de beurre. Puis, se reprenant, de crainte que je puisse mal interpréter ses paroles, guidée par cette pudeur sourcilleuse de ceux qui ne veulent pas être plaints, elle m'annonça comme quelque chose de très heureux :

— Maintenant je vais beaucoup mieux. J'ai mangé de la

viande, savez-vous! Oui, il y a quelques jours j'ai mangé un peu de la viande qu'une femme tartare m'avait apportée pour mes chats. J'aime bien les chats, — prononça-t-elle avec un mouvement charmant de la tête. — J'en ai plusieurs chez moi. Je me trouve moins seule quand je vois quelque chose se mouvoir dans ma chambre... Cette viande n'était pas mauvaise du tout.

Je ne savais que trop quels déchets corrompus la femme tartare avait pu lui apporter pour ses chats!

Je lui demandai si elle était bien logée.

Elle habitait maintenant, depuis douze ans, une petite chambre humide dans la maison vers laquelle nous nous dirigions, mais — je le sus plus tard — cette chambre n'avait jamais été chauffée et nul n'ignore qu'à Moscou le thermomètre, en hiver, marque souvent 30 et 40 degrés au-dessous de zéro.

Sa chambre se trouvait dans l'appartement du dvornik (portier), dans la même maison où, *de son temps*, elle avait eu un appartement de huit pièces.

En U. R. S. S. on rencontre souvent, aujourd'hui, de vieilles dames *d'autrefois*, devenues un peu folles. Leur « salon rose », leur « salon bleu » (*rozovaïa gostinaïa i golubaïa gostinaïa*) sont devenus leur idée fixe, l'axe autour duquel tournent leurs propos et ce qui leur reste de raison. Elles ne parlent que de cela, et chaque version nouvelle s'enrichit de souvenirs où l'imagination le dispute à la vérité.

La vieille infirme, elle aussi, avait certainement eu son « salon rose »; elle ne le mentionna pourtant point.

Toujours clopin-clopant, nous nous rapprochions d'une grande bâtisse à colonnes blanches. C'était là, dans l'arrière-cour, qu'elle avait sa petite chambre. Elle était heureuse de posséder une pièce à elle seule. C'était une vraie richesse. Mais comme toute richesse matérielle, celle-ci n'était pas sans lui causer bien du souci. La peur de tomber malade la tourmentait. Malade, on l'emmènerait à l'hôpital, et c'en serait fini de la chambre pour elle seule! Les candidats qui attendaient la délivrance étaient nombreux et impatients. Mais la vieille luttait, elle ne voulait pas succomber. Elle se raccrochait de toute son énergie au seul bien qu'elle avait pu conserver : un refuge pour quelques heures chaque jour.

Le dvornik chez qui elle logeait était un ivrogne. Quand il était tout à fait saoul, il était prêt à tuer *la vieille.* Plusieurs fois elle avait dû appeler ses voisins par la fenêtre pour leur demander de venir à son secours.

Nous étions arrivés. Elle me pria de l'aider à traverser la cour parce que, là, elle avait peur des gamins qui lui jetaient souvent des pierres et l'insultaient.

Je la laissai au bas des première marches de son escalier obscur d'où venait une écœurante odeur de chats et de moisi. Elle voulut monter seule. Elle avait l'habitude de le faire en s'appuyant au mur et en s'aidant de ses cannes.

Avant de me tourner son dos courbé de vieillle où venait se fixer le gros nœud du châle oriental, elle me remercia pour avoir mené à bien la traversée périlleuse de la cour. Elle ajouta, de nouveau grande dame :

— Venez encore me chercher, une autre fois. Je serai très heureuse de vous revoir. Il est très agréable de parler avec vous. — Puis, elle reprit, avec une légère pause, et en changeant de ton : « Si vous vouliez me reconduire quelquefois jusqu'à ma porte vous seriez bien gentille. On marche si bien avec vous. La fillette qui m'accompagne d'habitude est un peu petite. Vous, on dirait que, comme taille, vous êtes faite pour moi. » — En prononçant ces mots, elle renversa la tête et me toisa de l'air scrutateur et approbateur qu'aurait pu prendre un capitaine de la Garde Impériale devant une recrue dont la stature lui paraissait satisfaisante. Elle termina, avec un sourire :

— En venant ici, demandez à n'importe qui « la Scandaliste ». Hé! bien, on vous indiquera tout de suite ma chambre. On m'a donné ce surnom parce que je ne peux pas tenir ma langue. Dans toutes ces années terribles, je n'ai pas pu rester muette en voyant de ma fenêtre comment ces bandits sont venus chez mes amis, dans cette maison, comment ils les ont emmenés dans les prisons. Et comme, les nuits suivantes, les charretiers entraient dans la cour et disparaissaient silencieusement au bout de quelques heures, leurs voitures chargées de meubles et d'objets de toutes sortes. Ils enlevaient jusqu'aux rideaux. Moi, par ma lucarne je leur disais des mots durs mais vrais.

En prononçant ces paroles, elle rejeta en arrière sa petite tête et essaya de se redresser de toute sa taille; ce que ses jambes d'impotente ne lui permirent point. (J'ai toujours été très étonnée qu'on ait eu tant de patience avec elle et qu'on l'ait laissée en paix.)

Elle me rappela son nom : Maria Mihaïlovna.

Nous prîmes congé l'une de l'autre selon les formes les plus raffinées de la courtoisie, selon le rite ancien.

Puis elle se retourna lentement pour s'engager dans son escalier obscur, et je ne vis plus qu'un dos courbé de vieille, sous une pelisse grise.

***

Les liens les plus durables se tissent d'eux-mêmes; ils se créent et se nouent selon le jeu de forces invisibles et imprévisibles. Comme un fin réseau ils enveloppent un certain nombre d'êtres et de choses, les transfigurent, leur confèrent une vie spécialement colorée qui trouve en nous une résonance sensible toute particulière. C'est là que s'étend notre monde. Maria Mihaïlovna y était entrée depuis l'instant que, dans un mouvement de « générosité » inhabituel, j'avais laissé tomber quelques kopeks dans la main noire du « besprizornii ».

Je voulais maintenant faire quelque chose pour la vieille marchande de journaux. A la réflexion c'était assez délicat. En plus du danger que pouvait présenter pour ma protégée l'amitié d'une étrangère attachée à une légation, il fallait encore compter avec cette personne terriblement changeante et qui était, alternativement et de façon chaque fois si complète et si parfaite, ou une crieuse des journaux du soir, ou la très digne veuve d'un général des armées impériales. Comment mes bonnes intentions seraient-elles interprétées?

Encore sous l'impression de ma rencontre, je n'avais pu m'empêcher d'en parler à ma compagne de travail, mon amie. Tout d'abord, elle rit beaucoup à mon récit, puis décida de joindre ses efforts aux miens pour aider la pauvre vieille. Si bien que le lendemain, pleines d'excellentes résolutions, nous allâmes vers celle dont nous voulions faire notre protégée

Maria Mihaïlovna, à sa place habituelle, sur le banc de pierre du café, criait de temps à autre son journal d'une voix stridente. Il était vraiment bien difficile aux passants d'ignorer son existence.

Je m'arrêtai devant elle et lui demandai si elle se souvenait de moi. Son regard erra quelques instants sur ma personne. Dans l'effort qu'elle fit pour se souvenir, ses yeux disparurent presque entre les rides de ses paupières plissées; elle ramena près de la tempe sa main droite, petite et ridée, fit un mouvement avec les trois premiers doigts et prononça :

— Attends, attends... j'y suis tout de suite... Un nom étranger... Enfin, j'y suis, Emma, n'est-ce pas?

M'ayant ainsi identifiée, elle me dit de son ton le plus gracieux :

— Bonjour, ma chère, heureuse de te revoir (elle me tutoyait). Merci pour ton aide d'hier soir, chère Emmatchka.

Voyant qu'elle était madame la Générale, je lui présentai cérémonieusement mon amie : mademoiselle Frida Edouarddovna.

— Très enchantée, — dit Maria Mihaïlovna. Elle ajouta un petit compliment et se mit à diriger la conversation avec l'aisance et l'autorité qu'elle devait avoir autrefois dans son «salon rose». — Hier soir, votre amie Emma a eu un beau geste que j'ai beaucoup apprécié. Elle n'a pas craint de perdre son temps pour accompagner la vieille femme que je suis. D'ailleurs en cours de route nous nous sommes entretenues de choses très intéressantes. J'ai pu voir, d'après ce que m'a dit votre compagne, que bien des choses sont changées en Europe aussi, depuis que j'y suis allée... — elle continua ainsi, parlant musique et peinture.

Mon amie et moi avions décidé d'emmener la vieille marchande dans le café devant lequel elle se livrait à son petit négoce, et là de lui offrir ce qu'il serait possible de se procurer. Mais l'exécution de ce beau projet n'était pas aussi facile que sa conception. Nous nous sentions maintenant assez embarrassées et, pour tout dire, assez craintives, en songeant à notre proposition qui devenait de plus en plus difficile à formuler.

Enfin, en pesant minutieusement les termes, nous soumîmes notre invitation à Maria Mihaïlovna.

Dieu! Quel changement brusque cela provoqua chez notre vieille *amie*. Quelle explosion! Elle se transforma comme par magie. Elle nous regarda comme si nous étions subitement devenues folles, brandit vers nous ses poings fermés, menus comme des poings d'enfant, et se mit à vociférer, avec les éclats aigus de la marchande de *Vetchernia Moskva* :

— A cette heure-ci! Le meilleur moment pour vendre mes journaux! Vous n'y songez pas! Que voulez-vous donc que je fasse de mes journaux, la nuit, malheureuses!

Sa petite face était toute crispée de colère et d'indignation. D'un geste irrité elle cacha une mèche grise sortie de son bonnet de fourrure.

Toutes confuses, mon amie et moi, nous nous regardâmes l'une l'autre.

Maria Mihaïlovna changea de nouveau d'expression avec une extrême mobilité. Elle nous considéra comme on regarde un enfant que l'on vient de gronder justement et que l'on veut néanmoins consoler.

Je tentai de lui expliquer que notre seul désir était de jouir mieux du plaisir de nous trouver avec elle. Par un temps aussi froid nous aurions été plus à l'aise dans la salle chauffée d'un café... Nous pensions que...

Elle consentit à admettre que nous ne lui voulions que du bien. Tout à fait remise de sa colère maintenant, elle nous regarda avec un sourire charmant et nous dit :

— Puisque vous insistez tellement; si vous avez tant envie de faire une bonne action, allez acheter un petit pain pour la vieille babouchka (grand'mère). Si cela ne vous dérange pas trop?

Toutes deux nous entrâmes dans la pâtisserie, en proie à une légère excitation qui provenait sans doute de notre toujours « très généreux » état d'âme. Nous étions bien décidées à faire une bonne surprise à Maria Mihaïlovna. C'est avec beaucoup d'amour que fut déterminé le choix des éléments entrant dans la composition de notre paquet : quelques petits pains sucrés et quelques pirojkis chauds, aux choux et au riz. « Cela lui fera grand bien de le manger avec son thé le soir, dans sa chambre froide », nous disions-nous.

Timidement, mais pourtant avec une certaine satisfaction

triomphante que nous essayions de dissimuler, nous nous présentâmes à la vieille marchande.

A peine lui avions-nous offert notre cornet gris sous lequel on sentait les pirojkis chauds qu'elle détourna la tête en un geste de dégoût violent. Elle se mit à crier vers moi, comme une dame de la ville gourmandant une paysanne nouvellement arrivée de sa province et qui n'a rien compris aux ordres donnés (je ne sais d'ailleurs si elle ne m'a pas traitée de sotte) :

— Des pirojki! Mais, Mon Dieu! Tu es folle! Tu ne vois donc pas qu'ils sont à la margarine! Va tout de suite les changer!

C'était assez inattendu. Nous demeurions là, comme tombées de la lune. J'aurais voulu rire, rire! Je n'osais regarder mon amie, certaine qu'elle se trouvait dans un état exactement semblable. Le moindre coup d'œil, le moindre signe auraient brisé la fragile barrière qui empêchait l'explosion du fou rire.

Quand, enfin, j'eus repris un contrôle plus assuré de mon maintien, j'insinuai qu'il y avait aussi dans le cornet, au fond, des petits pains sucrés... qu'elle pourrait donner les petits pains sucrés à la petite fille, son accompagnatrice.

Mais non, inutile de parler. Quand on ordonne il faut obéir, n'est-ce pas? C'est ce que nous fîmes. Et très docilement, ma foi.

Le ton de Maria Mihaïlovna montrait jusqu'à l'évidence que si la citoyenne marchande de journaux partageait avec ses chats les déchets de viande corrompue que lui apportait une femme tartare, l'estomac de la veuve du général était d'une tout autre nature; il ne fallait pas songer à le garnir de pirojkis à la margarine.

A travers la grande vitrine de la pâtisserie, Maria Mihaïlovna suivait nos démarches du regard, tout en ne négligeant pas la vente de ses journaux.

La jeune fille qui était au comptoir se montra très aimable. De sa place, elle avait suivi la scène par le panneau vitré, elle avait tout compris, même avant de nous voir revenir d'un air assez contrit. Elle nous raconta que ce n'était pas la première fois que l'on venait lui demander de changer des pâtis-

series choisies pour la vieille marchande de journaux. Elle se souvenait par exemple, d'une citoyenne qui lui avait acheté des gâteaux à la crème fouettée. Mais *Madame* n'aimait pas les gâteaux à la crème fouettée, elle ne mangeait *jamais* que des gâteaux garnis de beurre frais « rabaché ». Naturellement, la *bienfaîtrice* avait dû obtempérer et changer ses acquisitions.

Toujours souriant, la jeune fille, pendant qu'elle nous citait les hauts faits de Maria Mihaïlovna, cueillait les pirojkis du cornet, les remettait de nouveau dans de grandes boîtes chauffées, en aluminium, et choisissait les petits pains sucrés destinés à les remplacer.

Cette fois, Maria Mihaïlovna daigna accepter notre paquet, puis :

— Combien vous dois-je? — prononça-t-elle en faisant un geste d'une désinvolture tout aristocratique vers sa petite bourse de velours noir.

Avec la hâte que l'on mettrait à redresser un vase de fragile porcelaine dont l'équilibre se trouverait compromis, nous nous empressâmes de la supplier d'accepter « ce menu cadeau », ce « rien du tout ». Finalement, elle se laissa convaincre. Elle nous remercia et posa en souriant le paquet à son côté sur le banc de pierre.

JEAN MARIOTTI ET EMMA GYN

Tous droits réservés.

LA GUERRE SOUS LES MERS[1]

XI

LA VICTOIRE S'ÉVANOUIT

L'adoption, définitive, du système de convoi, obligea, l'Amirauté britannique à renoncer à sa stratégie traditionnelle. Il importait peu, désormais, de concentrer toutes les escadres en vue d'une rencontre, problématique, avec la Flotte de Haute Mer allemande, confinée dans ses estuaires. Il s'agissait, avant tout, de protéger le nerf vital de l'Angleterre, son trafic maritime. Les grands bâtiments de ligne eux-mêmes furent employés, à partir de la catastrophe du « Convoi Scandinave », à protéger la navigation des principaux convois. Le Commandant en chef de la Grande Flotte, l'amiral Beatty, ne souhaita plus provoquer son rival Scheer.

Cependant la marine allemande fit preuve d'une singulière apathie. Les raids contre le barrage du Pas de Calais, ou contre les convois en mer du Nord, restèrent tout à fait exceptionnels. Les forces de surface allemandes, qui auraient pu et dû les multiplier, s'usèrent, peu à peu, dans une stérile attente, au mouillage. Le moral de leurs équipages s'y affaiblit; la stagnation aboutit à la rancœur et à la révolte.

Le même manque d'autorité et de décision se fit sentir dans le haut commandement naval et surtout dans le gouvernement allemands. Le seul moyen pour l'Allemagne de

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1933.

triompher de l'Angleterre eût été, pour resserrer le cercle de fer autour de l'Angleterre, le doublement ou le triplement des constructions sous-marines. Jamais les autorités politiques et navales allemandes ne comprirent à temps quelles mesures s'imposaient pour les intensifier. Le *Reichs-Marine-Amt* parvint bien à fabriquer à peu près un sous-marin par jour. Mais ce ne fut que dans les derniers mois de la guerre, quand tout était perdu pour l'Allemagne.

La confiance aveugle de l'État-Major général de la Marine allemande en l'arme sous-marine eut pour résultat paradoxal de retarder les mises en chantier. L'amiral Capelle déclara, par exemple, qu'il ne pouvait pas approuver la construction d'un grand nombre de sous-marins, qui ne seraient pas achevés avant un an. Il alla jusqu'à prétendre qu'une trop importante flotte sous-marine empêcherait le développement naval de l'Allemagne, après la victoire. Le directeur des sous-marins à l'Amirauté ne reçut l'autorisation de faire construire de nouvelles unités qu'après de nombreux retards et des contre-ordres multiples. Après la conférence décisive de Pless, l'Allemagne ne commanda que deux sous-marins de huit cents tonnes, seize de quatre cents tonnes et neuf croiseurs submersibles. En février 1917, le programme s'accrut, de six unités de huit cents tonnes, et de quarante-cinq de quatre cents. Ce n'est qu'en juin et en décembre, que, sur les instances pressantes des chefs de flottilles du front, les commandes furent beaucoup plus importantes. Mais, à quoi bon? pensait l'Amirauté, puisque tout devait être terminé en six mois.

Dans les derniers mois de 1917 et dans les premiers de 1918, la lutte fut poussée, de part et d'autre, avec un acharnement grandissant. Les Allemands s'efforcèrent de tirer le plus grand rendement possible de leurs sous-marins. Les réparations, les passages au bassin, pour révision des coques et des moteurs, furent réduits au strict minimum. Pour abréger le temps de voyage des unités, qui se rendaient, à l'ouest de l'Angleterre, par la grande route du nord de l'Écosse, les commandants de sous-marins reçurent l'ordre de suivre l'exemple de leurs camarades de la Flottille des Flandres, et d'utiliser la route beaucoup plus directe du Pas de Calais. Les hécatombes, qui

s'y produisirent, amenèrent les Allemands à y renoncer au cours de 1918.

Du côté allié, l'effort se concentra sur le point qui sembla, bientôt primer tous les autres : empêcher les sous-marins de sortir de leurs repaires.

Ce fut l'origine des grands plans d'embouteillage des bases de sous-marins des Flandres, et de la construction du barrage gigantesque de la mer du Nord.

L'opinion la plus répandue dans le public britannique, et qui trouva dans l'héroïque tentative de Zeebrugge sa légendaire expression, était qu'il fallait détruire « l'essaim de guêpes au nid ». Dès 1915, W. Churchill s'était écrié que la flotte anglaise « arracherait les Allemands de leurs trous, comme des rats ». C'est pour réaliser ce désir simpliste que la patrouille de Douvres avait, dans le Pas de Calais, dépensé tant de sang et de peine pour fermer le Détroit.

Un autre passage avait été barré, dans l'imagination de maints journalistes et du public; celui qui sépare la Norvège de l'Écosse. Mais, tandis que le Pas de Calais n'avait que trente-sept kilomètres de largeur, quatre cent soixante-dix s'étendaient entre la Norvège et l'Écosse; la profondeur atteignait plus de mille mètres; ces parages septentrionaux étaient connus pour la violence de leurs tempêtes. Comment, en outre, les surveiller et les défendre parfaitement contre les attaques des sous-marins et des navires de surface ennemis?

Depuis le début de la guerre, jusqu'au 30 avril 1917, les Anglais n'avaient pas mouillé moins de trente mille mines dans la baie d'Héligoland; ils continuaient à en mouiller trois mille par mois. Elles n'empêchaient pourtant pas le départ des sous-marins allemands pour l'Écosse : elles les gênaient seulement.

C'est à quatre cent mille que les spécialistes évaluaient le nombre de mines nécessaires pour le barrage de la mer du Nord, — bien plus qu'il n'en existait dans le monde entier. De plus, ni en Angleterre, ni en France, il n'existait de type de mine capable d'être mouillée en eau profonde.

L'ancien modèle en usage consistait en un énorme globe de métal, qui ne pouvait exploser qu'au choc, au moment où le sous-marin venait le heurter de sa coque. Celui-ci l'évitait

généralement en plongeant; si la mine était mouillée trop profondément, il passait par-dessus. Il eût fallu mouiller plusieurs rangées les unes au-dessus des autres, jusqu'à la profondeur de soixante-quinze mètres, pour être à peu près sûr que le navire toucherait l'une d'elles.

Pendant l'été de 1917, un ingénieur américain mit au point un nouvel engin, grâce auquel il n'était plus nécessaire de toucher la mine pour la faire exploser. Mouillée à n'importe quelle profondeur, elle était reliée par un fil de cuivre à une petite bouée immergée à faible profondeur sous l'eau. Il suffisait à une coque métallique, comme celle d'un sous-marin, de toucher à l'antenne, à n'importe quelle hauteur, pour déterminer un courant électrique produisant, automatiquement, l'explosion de la mine. On pouvait, ainsi, économiser près des trois quarts des mines jusqu'ici nécessaires.

Le service américain estima alors qu'une centaine de milliers de mines suffirait pour constituer un barrage extrêmement gênant pour les sous-marins, à travers la mer du Nord. Il fallut, d'abord, créer, aux États-Unis, une industrie entière, construire plusieurs centaines d'usines, des bases navales, aux États-Unis et en Écosse, enfin transporter tout ce matériel, en pleine mer du Nord, à plus de cinq mille cinq cents kilomètres des États-Unis.

La vallée du Mississipi se couvrit d'établissements métallurgiques, de fabriques de câbles d'acier, de fonderies, d'usines d'électricité : au bout de quelques mois, des trains entiers, chargés d'énormes engins sphériques, arrivèrent à Norfolk, en Virginie, où elles étaient aussitôt chargées. On en embarqua bientôt un millier par jour : vingt-cinq millions de litres de trinitotoluol furent ainsi manipulés, en quelques mois. L'explosif était fondu en une sorte de bouillie, puis versé dans le corps de la mine, à raison de cent trente-cinq kilos par engin. Au début de 1918, deux lents cargos quittèrent Norfolk, tous les huit jours; un seul fut coulé, le 11 avril 1918, avec quarante et un hommes et quinze cents mines. Le port de débarquement était Kyle de Lochalsh, sur la côte occidentale d'Écosse. Des trains de marchandises et des chalands chargeaient de nouveau les mines, les transportaient à Inverness et à Invergordon, dans le Moray Firth, assez près de la zone

de mouillage. Un service spécial avait été organisé aux États-Unis; d'anciens vapeurs côtiers avaient été transformés en mouilleurs. Toutes les cabines et tous les salons furent supprimés, des monte-charges très rapides installés, pour amener les mines du pont inférieur, à la voie de lancement.

Le grand barrage, long de quatre cent dix kilomètres, entre les Orcades et la côte de Norvège, fut, pour la plus grande partie, réservé à l'action des Américains; les Anglais n'eurent que la section orientale — quatre-vingt-dix kilomètres, — qui touchait à la Norvège.

Les mines furent mouillées en treize sorties, sous la protection de destroyers et d'une division cuirassée de la Grande Flotte, tous feux éteints. Arrivés au large, les bâtiments, sur deux colonnes, distantes de cinq cents mètres, mettaient le cap sur l'emplacement du futur barrage, et jusqu'au point mathématiquement déterminé. Chaque mine tombait alors, du pont de chaque mouilleur, avec une régularité chronométrique. Quatre bâtiments réussirent ainsi à mouiller huit cent soixante mines en trois heures et demie, sur une ligne de quarante-trois milles. Parfois, l'opération était interrompue par une terrible explosion qui projetait un geyser gigantesque : c'était la disparition prématurée d'un « œuf », comme disaient les matelots.

Au cours de l'été et de l'automne 1918, les marins américains posèrent cinquante mille cinq cent soixante et onze mines, les Anglais treize mille cinq cent quarante-cinq. Si la guerre avait duré plus longtemps, la mer du Nord eût été infestée de plusieurs centaines de milliers de mines.

Il ne fut pas possible de préciser combien de sous-marins se perdirent, effectivement, dans cette zone, large de quinze à trente-cinq milles. Les documents allemands contiennent les numéros de quarante à cinquante sous-marins « disparus » sans laisser de traces, et sans qu'on eût jamais rien su de leur lugubre histoire. Combien échouèrent sur les mines d'Écosse? Les Allemands prétendirent n'y avoir perdu que deux à quatre unités.

Mais, avec le temps, le nombre de ces engins eût été tellement multiplié qu'aucun sous-marin n'aurait pu se risquer dans ces parages. Le Pentland Firth, entre les Orcades et

l'Écosse, n'aurait jamais pu être miné à cause de ses marées rapides; c'était cependant un passage dangereux, et les patrouilles, multipliées, l'eussent aisément surveillé. Les Américains qui ne doutent jamais de rien, quand il s'agit de concevoir et, parfois, de réaliser le grandiose, avaient projeté de barrer, selon les mêmes méthodes, et par les mêmes moyens, les Dardanelles, déjà partiellement fermées, le canal d'Otrante, et le détroit de Gibraltar. Le canal d'Otrante, qui possède des profondeurs atteignant onze cents mètres, ne put être efficacement miné : mais les marins américains renforcèrent les détachements de surveillance chargées de le patrouiller : en juillet 1918, ils n'avaient pas moins de trente-cinq navires en service dans ces parages.

Dans l'ensemble, les Allemands reconnaissent avoir perdu par mines au moins trente-six sous-marins, sans compter les disparitions mystérieuses. Les mines furent donc plus redoutables que les grenades sous-marines, qui ne firent, prétendent les statistiques allemandes, que trente-trois victimes.

La production, en énormes quantités, de la nouvelle mine anglaise *H2* permit aux Anglais de réaliser leur grand projet de barrage du Pas de Calais. L'amirauté britannique s'était, en effet, rapidement rendu compte que les filets à mines, tendus depuis les Goodwins, à travers le Outer Ruytingen, en septembre 1916, n'offraient guère d'obstacle aux sous-marins des Flandres. Du début de 1917 à la fin de novembre, ils avaient effectué deux cent cinquante-trois passages, soit plus de vingt par bâtiment.

En février 1917, le vice-amiral Bacon, chef de la patrouille de Douvres, avait proposé de construire une véritable muraille de mines, depuis Varne Shoal jusqu'à Gris-Nez, et d'étendre le barrage, à travers le Pas de Calais jusqu'à Folkestone. La première partie de ce barrage fut placée le 21 novembre 1917.

Quatre semaines plus tard, le premier Allemand s'y prenait. En quelques semaines, les sous-marins, subirent de telles pertes, que dès février 1918, l'Amirauté allemande interdit aux unités de la mer du Nord de s'y risquer.

Le système, adopté par les Anglais, n'était d'ailleurs pas

celui qu'avait préconisé l'amiral Bacon, partisan d'un champ de mines en surface, avec des portes d'entrée, à Folkestone et à Gris-Nez, illuminé par des bateaux-phares, munis de puissants réflecteurs, qui, avec les lumières du rivage, auraient assuré un éclairage plus efficace que les lueurs du barrage même. Quand l'amiral Sir Roger Keyes remplaça l'amiral Bacon au commandement de la patrouille de Douvres, il introduisit l'emploi de lueurs sur les barrages. A la fin de la guerre, fut imaginée une sorte de tour, établie sur un pilier du barrage : les Anglais la baptisèrent — à cause de sa forme — « *wedding-cake ship* ». Mais aucun de ces monstrueux édifices n'avait encore été mouillé en mer à l'Armistice.

La navigation dans les parages immédiats de l'Angleterre et la traversée de ces zones devinrent, rapidement, de plus en plus risquées, et redoutées, même des plus braves.

***

La situation des Allemands ne cesse d'empirer. L'adversaire a eu le temps d'étudier, de percer à jour tous les secrets du sous-marin. Il le poursuit et le combat, en surface, à travers la brume, la tempête, du hant des airs, comme dans les profondeurs, sur les côtes et au large. La mer tout entière paraît se dresser contre l'Allemagne; chaque vague est son ennemie. Les feux des rivages sont truqués : le moindre bruit d'hélice est capté; par milliers, de petites boules vertes détachées des filets, parsèment les flots; 90 p. 100 des vapeurs sont armés. Destroyers, chasseurs, mines, bombes, avions, dirigeables, saucisses, filets, appareils d'écoute, tous collaborent contre l'ennemi commun. Contre lui, toutes les forces navales de l'Angleterre, de la France, des États-Unis, de l'Italie, une bonne partie de celles du Japon, se liguent et, enfin, s'entendent.

A l'automne de 1917, l'Allemagne fit un effort désespéré pour obtenir la victoire sous-marine. Au mois de septembre, tous les grands sous-marins reçurent l'ordre de passer par le Pas de Calais : on a vu à quelles difficultés ils s'y heurtaient. Le nombre des unités en service, sans compter celles à l'entraînement, s'éleva au total de cent quarante, chiffre qui n'avait

jamais été atteint, et ne fut jamais dépassé. L'Amirauté allemande voulut, à tout prix, obtenir un meilleur rendement. Les *UC* mouillèrent des mines sur les côtes d'Angleterre, dans le nord de l'Irlande, devant les ports, dans les chenaux. Les grands sous-marins se répandirent jusqu'aux Açores, dans le sud, et dans le nord, jusqu'en mer Blanche.

Mais la réaction ennemie, et surtout britannique, ne fut pas moins énergique; elle s'avéra plus encore efficace que l'offensive. Les services de dragage anglais avaient fait de tels progrès, que, seuls, huit bâtiments marchands anglais se perdirent en septembre sur les mines. C'est à cette date, — importante dans l'histoire de la lutte anti-sous-marine —, qu'un nouveau type de mine entra en service, doté d'un système d'amarrage et de submersion perfectionné.

C'est aussi à ce moment que parut possible la réalisation du grand plan britannique de la baie d'Héligoland. Dans les trois mois qui suivirent, plus de dix mille mines nouvelles y furent mouillées, ainsi qu'au large de Douvres : toute la Baie allemande depuis la Hollande, jusqu'à la frontière danoise, fut ainsi enserrée en un vaste arc de cercle mortel.

En dépit de pertes cruelles, les dragueurs de mines allemands travaillaient fiévreusement, pour écarter les champs de mines et tenir sains les chenaux. Les sous-marins prenaient le large par trois routes. Une d'elles longeait la côte hollandaise; elle était considérée comme la meilleure; une autre s'étendait jusqu'à Horns Reef; une troisième passait entre les deux. A l'extrémité de ces étroits passages, les sous-marins britanniques veillaient. L'intérieur de ce grand demi-cercle formait un vaste bassin, de l'Ems au nord-ouest d'Héligoland, qu'il fallait constamment draguer. Les sous-marins étaient convoyés jusqu'aux barrages allemands. Ils plongeaient au-dessous puis à travers les champs de mines anglais. Mais les routes à draguer s'allongeaient; les disparitions croissaient constamment. C'était comme un jeu de cache-cache sinistre.

A mesure que les flottilles « de briseurs de blocus » et de dragueurs de mines étaient obligées de s'avancer davantage vers le large, elles couraient plus de risques de se heurter aux forces légères ennemies. Les pertes des Allemands se multiplièrent. Au début de septembre, le destructeur du *Lusitania*,

Schwieger, qui commandait l'*U-88*, sortait, en compagnie d'un autre sous-marin, le long de la côte danoise. Les deux camarades plongèrent, comme de coutume, pour passer sous la barrière de Horns Reef. Peu de temps après, retentit une effroyable explosion. Au point même où avait piqué l'*U-88*, surnagea une vaste flaque de mazout, parsemée d'épaves. Schwieger, le triste héros du *Lusitania*, de l'*Hesperian* et du *Cymric*, avait, sans doute, donné en plein sur une grosse mine, où ses deux torpilles avant paraissaient avoir explosé. Le 9 octobre, l'*U-108*, au retour d'une croisière, heurta des filets de mines, à l'entrée de la Baie. Deux autres sous-marins, l'*U-50* et l'*U-66*, furent détruits dans l'ouest du Dogger Bank, après avoir été repérés par des hydrophones.

Les sous-marins de la mer du Nord se virent, alors, contraints de passer par le canal de Kiel, la Baltique occidentale, les Belts, le Kattégat pour entrer en mer du Nord. Leur route s'en trouva considérablement allongée, et leur séjour utile à la mer, diminué d'autant.

Quand les Anglais apprirent que les sous-marins de la mer du Nord sortaient par les Belts et par le Sund, leurs mouilleurs de mines tendirent un champ de quatorze cents mines profondes dans le Kattégat. Chose étrange : aucun des mouilleurs, ou dragueurs anglais ou allemands, ne subit de perte sur ce point. Mais les efforts imposés aux Allemands devenaient de plus en plus lourds : ils devaient tenir libres des chenaux qui s'étendaient sur une distance de cent quatre-vingt milles, vers le nord, tout le long de la côte danoise, et jusqu'à cent quarante milles, à l'ouest de la Jade, contre la côte hollandaise. Les « briseurs de barrages » devaient, non seulement tenir les chenaux libres, mais encore frayer un chemin à travers les zones minées : c'était comme des éperons vivants.

Le dernier mois de la terrible année de 1917 se termina, sur quelques points, par une recrudescence de destructions. Le 22 décembre, les forces de Harwich, qui veillaient au salut du « convoi du beurre » de Hollande et à celui du « beef-trip » subirent un véritable désastre. Le convoi donna en plein sur un champ de mines : trois destroyers tout neufs y périrent.

Dès la fin de l'année, les Allemands sentirent les durs effets de la contre-attaque alliée. Du 1er janvier au 31 décembre,

ils n'avaient pas perdu moins de soixante-trois sous-marins; trois fois plus qu'en 1916. Les pertes alliées du mois de novembre furent les plus faibles de toute l'année : cinquante-six bâtiments britanniques et cent cinquante-quatre mille huit cent six tonnes. Les constructions neuves restaient, il est vrai, encore en retard, sur le chiffre des destructions. Mais un effort énorme fut déployé pour la remise en service des navires avariés, : cinq cent quarante-deux, jaugeant un million et demi de tonnes, furent ainsi réparés dans les chantiers anglais.

Après trente-huit mois d'hostilités, onze millions et demi de tonnes de navires marchands avaient été supprimées dans le monde. Un peu plus de six millions et demi avaient été construites. Les Alliés avaient saisi plus de deux millions et demi de tonnes de navires ennemis. Le total net des pertes alliées était de deux millions trois cent soixante-deux mille deux cent quatre-vingt-dix-huit tonnes. Le point culminant des destructions paraissait dépassé. Les Alliés n'étaient pas pourtant certains d'être au bout de leurs peines. Mais au début de 1918, l'État-Major général allemand n'avait plus foi en la toute-puissance du sous-marin. Le colosse russe était abattu. Des armées entières étaient libérées pour la lutte sur d'autres fronts. Si la guerre pouvait être gagnée, Hindenburg et Ludendorff attendaient maintenant la victoire d'une nouvelle offensive sur le front français. Ils ne croyaient plus, comme les marins l'avaient fait, jadis, miroiter à leurs yeux, qu'elle surgirait des profondeurs de la mer.

XII

L'AGONIE DU SOUS-MARIN

L'année 1918 commença dans le calme, autour des Iles Britanniques. Les obstacles accumulés dans le Pas de Calais étaient de plus en plus redoutables. Les flottilles allemandes des Flandres perdaient une unité par semaine : la vie moyenne d'un navire ne dépassait guère six croisières. Quand les sous-marins rentraient à leur base, à Zeebrugge, ils y étaient poursuivis par des raids d'avions qui les criblaient de bombes.

Des abris cimentés, de près de deux mètres d'épaisseur, furent construits, à Bruges et à Zeebrugge. Les difficultés dans le Pas de Calais, la Manche et le golfe de Biscaye devinrent insurmontables à la fin de l'été.

Pour éviter le long détour par les eaux hollandaises, les commandants préféraient franchir le barrage côtier belge, qui, sur trente-cinq milles, s'étendait de Dunkerque à l'Escaut. Mais les fonds étaient trop hauts pour passer sous le filet, bordé de mines, surveillé par les patrouilleurs. Le sous-marin se glissait donc, de nuit, par-dessus le barrage côtier. Il se trouvait, alors, en face du grand filet de Douvres. Les eaux, plus profondes, permettaient de plonger par en dessous. Alors il se cognait à l'écran d'acier et d'explosifs, derrière lequel patrouillait une garde incessante, à la lueur d'immenses projecteurs. Dans le ciel, à la surface, sous les eaux, partout la ruse, l'embuscade, la mort. Ce n'est que dans l'Océan que tous, officiers et équipage, pouvaient un peu détendre leurs nerfs.

A ce régime, les forces s'usaient vite. Peu nombreux étaient les héros des Flandres qui avaient survécu. Les barrages coûtèrent aux Allemands quatre-vingts navires, cent quarante-cinq officiers, plus de mille marins.

Les Anglais gardaient, sur ces disparitions, un insondable silence. L'Amirauté allemande en était réduite à annoncer laconiquement « coulé sans laisser de traces » (*spurlos versenkt*). C'est ainsi qu'en janvier 1918, elle se perdit en conjectures sur la disparition successive et inexpliquée, de l'*U-87*, l'*U-84*, l'*U-93* et l'*U-95*. Le chef des sous-marins prescrivit de passer dorénavant par le nord. Ce n'était pourtant pas dans le Pas de Calais que les bâtiments avaient péri, mais à l'ouest des Iles Britanniques.

Fous de rage, les Allemands n'épargnèrent même plus les navires-hôpitaux. Avonmouth avait, cependant, été désigné comme point d'arrivée des grands bateaux blancs, qui ramenaient au foyer les victimes des champs de bataille. Dans la nuit du 4 janvier, un grand navire-hôpital, de plus de sept mille tonnes, remontait le canal de Bristol, avec ses fanaux de reconnaissance brillamment éclairés. Il ramenait de Malte deux cent quatre-vingts blessés. A 11 h. 15 du soir, par temps clair, à dix-neuf milles dans l'ouest de Hartland

Point, l'*U-55* lui décocha une torpille, qui tua, du coup, quatre matelots. On eut le temps d'embarquer l'équipage et les blessés sur les canots. Le *Rowa* ne coula qu'à deux heures du matin. Berlin affirma aussitôt qu'il avait heurté une mine. Deux jours après, Werner, décidément coutumier du fait, attaqua, de sang-froid, les blessés de deux autres navires-hôpitaux, le *Spenser* et l'*Halbertier*.

Comme les sous-marins allemands étaient particulièrement actifs aux approches de l'Irlande, un champ de dix mille mines en eau profonde fut tendu dans le canal du Nord. Il était encore inachevé au moment de l'armistice.

Les pertes des sous-marins allemands ne cessaient de croître : quatre autres furent détruits, au mois de janvier 1918, dans les eaux des Iles Britanniques. Les rôles étaient maintenant renversés : le chasseur devenait gibier et devait déployer les plus grands efforts pour éviter la poursuite des patrouilleurs alliés.

Le rendement de chaque croisière diminua constamment, de 1917 à 1918. L'obligation de passer par le nord de l'Écosse, à l'aller et au retour, pour gagner la zone d'opérations, le réduisit, des deux tiers. Les bâtiments utilisés par les Allemands étaient, pourtant, infiniment plus puissants qu'au début de la guerre sous-marine. Ceux de la série des grands *U*, de *U-93* à *U-104*, entrés en service dans le courant de 1917, déplaçaient huit cent cinquante tonnes en surface, mille en plongée; ils portaient un canon de cent cinq millimètres, un autre, plus petit, de quatre-vingt-huit millimètres, quatre tubes lance-torpilles d'étrave, deux d'étambot; ils possédaient seize torpilles de cinq cents millimètres.

Les résultats obtenus par eux, à grand'peine, furent, cependant, bien décevants. Un exemple, tiré de la série des monotones exploits de ces corsaires, montrera combien la vie était devenue dure pour eux, dans le courant de 1918.

L'*U-93*, commandé par un sous-marinier remarquable, hobereau de haute et authentique noblesse (comme beaucoup de ses congénères), le baron Spiegel von et zu Peckelsheim, appareille de Emden pour sa première croisière, dans une zone limitée, dans l'Atlantique, par les parallèles d'Ouessant et

de Land's End, le vendredi 13 avril — un mauvais jour que les équipages de sous-marins, très superstitieux, détestaient.

Il fait le tour, désormais classique, par les Shetlands, et n'arrive que le 20 à l'entrée du canal d'Irlande. Le 25, à deux cents milles au large des Fastnet, il a l'imprudence d'échanger un signal avec son camarade l'*U-43*, qu'il a rencontré. Il est immédiatement repéré par les stations radiogoniométriques anglaises.

Le butin est très maigre. L'*U-93* s'attaque, dans l'après-midi du 25, à un vapeur anglais armé, le *Swanmare*. Le temps n'est plus où le navire marchand se laissait arraisonner ou détruire comme une victime résignée. Le *Swanmare* se défend avec acharnement. Au cours d'un combat de plus d'une heure, il essuie cent coups de canon, mais cependant les rend avec usure : le sous-marin, fragile, paraît même touché, plonge et disparaît.

Les nuits suivantes, il coule à coups de torpilles, et achève par ses canons une douzaine de bâtiments. Il va prendre le chemin du retour, le 30 avril, car von Spiegel tient absolument à être à Berlin dans la seconde semaine de mai; il y a deux chevaux engagés aux courses.

Il rencontre, au crépuscule du 30, une petite goélette, et la gratifie de deux coups de canon, à cinq mille mètres; deux coups au but : l'équipage l'abandonne. Von Spiegel, — vieux routier, — se méfie, malgré tout. Il s'apprête à aborder le navire à la flottaison, quand, soudain, l'enseigne de guerre britannique apparaît au grand mât : le bateau piège *Q-27* s'est démasqué. Il couvre l'*U-93* de rafales à bout portant. La pièce avant est balayée, avec tous les servants, le kiosque démoli, l'arrière criblé d'obus. Le sous-marin coule brusquement par l'arrière, au milieu d'une explosion, accompagnée d'un nuage de fumée noire. Von Spiegel est projeté à la mer, avec un officier et un mécanicien. Ils sont hissés à bord du bateau-piège, lui-même si mal en point, avec une voie d'eau dans la cale, que le mécanicien allemand est aussitôt réquisitionné pour mettre en marche un moteur de secours.

Quant à l'*U-93*, il parvient, miraculeusement, malgré ses avaries, malgré son kiosque démoli, à rentrer en Allemagne, mais sans son noble commandant.

A peine un mois plus tard, le sous-marin, réparé, repart pour une croisière dans les mêmes parages : trente et un jours d'absence, au tableau quelques vapeurs seulement. Il appareille, au début d'août, pour le golfe de Gascogne : cette fois encore, la sortie est longue — trente-quatre jours — mais assez fructueuse : dix navires, trente-deux mille six cent cinquante-huit tonnes. La croisière suivante, du 10 octobre au 9 novembre, au large d'Ouessant, est d'un rendement très inférieur : elle ne rapporte que dix mille deux cent quatre-vingt-quatorze tonnes. L'*U-93* reprend la mer le 28 décembre, traverse le Pas de Calais, vient croiser à l'entrée de la Manche, sur la route de Lizard à Brest, car les sous-marins cherchent, à cette époque, à se rapprocher de plus en plus des côtes, à frapper aux têtes de ligne du trafic.

Dans la nuit du 4 au 5 janvier, l'*U-93* émerge brusquement, près de l'île Vierge, à trois cents mètres d'un patrouilleur, le *Goëland*. Il le couvre d'obus, avec ses deux canons : les deux pièces du chalutier sont mises hors de combat, les servants balayés. Il coule rapidement, le commandant reste à bord, et s'engloutit avec son navire.

Après avoir vainement pourchassé un voilier remorqué par sa victime, l'*U-93* remonte vers les côtes anglaises. Il est aperçu, dans la nuit du 6 au 7, — très claire — par un vapeur anglais. L'officier de quart le distingue, soudain, presque droit devant lui, à moins de cent mètres. Il vient un peu sur bâbord et aborde l'Allemand, en plein travers. Ainsi périt l'*U-93*, après une carrière mouvementée.

En 1918, la situation est donc complètement renversée. De mai à septembre, l'Allemagne a perdu trente neuf sous-marins : quatorze en mai, trois en juin, six en juillet, sept en août, neuf en septembre. Les Alliés ont enfin découvert le moyen de défense décisif : le convoi escorté. Ils ont mis au point leurs moyens de contre-offensive : chasse à l'écoute, grenades à fortes charges d'explosifs, sous-marins à l'affût.

Les convois transatlantiques ont fonctionné régulièrement depuis la fin d'août 1917, avec les bâtiments les plus lents. Au début de 1918, le renfort des patrouilleurs et des destroyers américains envoyés en Europe permet de généraliser le système. Les convois sont constitués aux ports de Sydney,

Halifax, New-York, Hampton Roads, Dakar, Sierra-Leone, Gibraltar; les navires sont groupés selon leur vitesse, huit, dix, treize nœuds. Quelques-uns, les plus rapides, naviguent encore isolément. Les troupes américaines sont transportées sur les plus grands transatlantiques, parmi lesquels le *Léviathan*, l'ancien *Vaterland* tranformé; tous arrivent sans encombre, cueillis au large par les torpilleurs et patrouilleurs, envoyés à leur rencontre, à Brest, à Saint-Nazaire, au Verdon.

En août 1918, quatre cents croiseurs ou destroyers anglais, en plus du même nombre de bâtiments auxiliaires britanniques, sont affectés à la protection des convois et des routes côtières. Ils parcourent, à eux tous, un million de milles dans un mois. Le pourcentage des navires coulés devient infime. Il n'est plus, de mai à octobre 1918, que de 0,77 p. 100, pour les convois transatlantiques, de 0,14 p. 100 pour le *French Coal trade.*

Chaque mois qui s'écoule, en cette dernière année, marque l'effondrement des espoirs allemands. Jamais pourtant la tentation n'avait été pour eux si forte : à travers le canal du Nord et aux approches des côtes de France, à Brest, à Saint-Nazaire, au Verdon, s'écoulait maintenant, un courant, ininterrompu, de transports de troupes, de vivres, de munitions américaines. Les immenses renforts arrivaient indemnes, efficacement protégés par les patrouilles maritimes, renforcées de dirigeables et d'hydravions.

Les Allemands parsemaient les côtes ennemies d'épaves nouvelles. Le 26 janvier, un des plus beaux sous-marins, sortis des chantiers allemands, stationnait, imprudemment, en surface à huit heures du matin, au large du cap Gris-Nez. Aperçu par un patrouilleur, il reçoit un obus sur son périscope, au moment où il cherchait à plonger. Le même jour, un destroyer anglais se rua, dans les parages de Douvres, sur un périscope qu'il cribla de grenades. Sept hommes, de l'*UB-35* furent aperçus dans l'eau : un seul, qui, d'ailleurs, mourut peu après, fut repêché.

Deux jours plus tard, les hydrophones d'un chalutier entendirent, devant le Firth of Forth, un sous-marin à l'affût du convoi de Scandinavie. Rien ne répondit au déluge de grenades sous-marines. A la nuit, sous le clair de lune, émergea comme un long fuseau, l'*UB-63*, le périscope tordu. Sous de nou-

velles grenades il disparut à jamais. Comme, jadis, la côte bretonne retentissait des cloches de la ville d'Ys, ainsi les rivages alliés étaient tous bruissants de lamentations sous-marines.

Cependant, février 1918 coûta encore aux Anglais plus de deux cent vingt mille tonnes, près de sept cents morts. Un de leurs navires périt dans des circonstances dramatiques. Le *Glenart Castle*, de six mille huit cent vingt-six tonnes, se rendait de Newport à Brest, pour y embarquer des blessés. Il marchait à dix nœuds, brillamment éclairé, quand, à l'ouest de Lundy Island, il fut frappé, à tribord, par une torpille de l'*UC-56*, qui, détruisant la dynamo, plongea le navire dans l'obscurité. Les embarcations mises à l'eau furent fracassées; la mer grossissait; le temps était glacial; le bâtiment coula en sept minutes. D'immenses vagues balayèrent les radeaux : trente hommes, seulement, furent retrouvés, le lendemain et sauvés, par un navire français et un destroyer américain.

Les Allemands subissaient des pertes de plus en plus cruelles. Le Pas de Calais était, désormais, infranchissable. Seuls, les petits sous-marins des Flandres s'y risquèrent encore jusqu'en avril; les derniers persévérèrent jusqu'en septembre. Le 14 février, les Allemands décidèrent un raid contre le barrage du Pas de Calais et ses patrouilles. Les puissants destroyers prêtés par la Flotte de Haute Mer ne parvinrent pas à découvrir le champ de mines, trop profondément immergé. Mais vers minuit, en pleine brume, ils tombèrent sur une nuée de chalutiers, de dragueurs, de barques de pêche; les Anglais eurent vingt-deux tués, cinquante-quatre disparus, treize blessés. Mais le barrage était indemne.

A mesure que leurs chances diminuaient, les Allemands perdaient toute mesure. En mars, ils n'attaquèrent pas moins de dix navires-hôpitaux, tous illuminés et portant les signaux conventionnels réglementaires.

En avril, ils eurent encore à la mer vingt-deux sous-marins de la mer du Nord. Mais ils ne coulèrent plus que soixante-sept navires, avec environ deux cent mille tonnes : douze mois auparavant, ils avaient détruit cent cinquante-cinq navires, et plus d'un demi-million de tonnes. En septembre les pertes

tombèrent à quarante-huit navires et cent trente-six mille huit cent cinquante-neuf tonnes.

C'est alors que l'Amirauté britannique chercha à étouffer dans leur repaire les destructeurs du trafic.

Le 23 avril, eut lieu la mémorable tentative d'embouteillage de Zeebrugge. Malheureusement cette action, qui fut l'occasion de hauts faits admirables, resta sans résultats pratiques. L'*UB-16* sortit de Zeebrugge, deux jours après l'attaque; seules, les épaves des croiseurs britanniques empêchèrent les navires de la taille des destroyers de prendre la mer pendant trois semaines; elles restèrent gênantes pendant deux mois.

Dans l'ensemble, l'œuvre accomplie par les sous-marins allemands des Flandres, fut véritablement gigantesque. Ils passent pour avoir détruit, à eux seuls, deux mille cinq cent cinquante-quatre navires, et quatre millions quatre cent mille tonnes : le tiers du tonnage coulé par les Allemands, depuis leurs bases jusqu'à la mer d'Irlande et au golfe de Gascogne. La flottille des Flandres perdit, en revanche, près de quatre-vingts unités.

Comme leurs sous-marins des Flandres étaient réduits à l'inaction, les Allemands cherchèrent des compensations dans les parages les plus lointains, dans l'Atlantique, aux Açores, sur les côtes d'Afrique, aux États-Unis. Ils y envoyèrent de grandes unités du type *Deutschland*.

Sept unités de cette classe, transformées en bâtiments de guerre, furent armées de canons et de tubes lance-torpilles, et, dans la série des *U*, reçurent les numéros de 151 à 157.

A la même époque, en octobre 1916, l'Amirauté allemande commanda douze bâtiments d'un plus fort tonnage, numérotés *U-139* à *U-150*. Mais deux seulement, l'*U-139* et l'*U-140*, entrèrent en service avant la fin des hostilités.

Ces grands sous-marins avaient été commandés directement par l'état-major de la marine, à Berlin, qui n'avait pas consulté les autorités navales. Celles-ci leur étaient nettement hostiles. A leur avis, ces croisières, qui duraient en moyenne cent jours, étaient vouées à un faible rendement : pendant le temps du parcours et celui qu'exigeaient, ensuite, les réparations, des résultats beaucoup plus importants auraient été obtenus par les méthodes habituelles.

Malgré tout, la terreur s'était répandue encore plus loin sur les océans.

L'ancien *Deutschland*, devenu l'*U-155*, fut, à la fin du mois de mai 1917, envoyé dans la région des Açores. Le 4 juillet, après un mois d'opérations, du reste assez peu fructueuses, l'*U-155* se présenta devant Punta Delgada. Il bombarda les navires mouillés dans le port : sous le feu de la batterie de la rade, le sous-marin s'éloigna. Il se posta, ensuite, sur la route d'Angleterre à Gibraltar, un peu au nord de Madère : il ne put y couler que de petits vapeurs, à cause de sa faible vitesse. Il rentra à Kiel après cent cinq jours d'absence : il avait détruit dix-neuf navires, jaugeant cinquante-deux mille tonnes.

Son commandant fit remarquer les inconvénients des dimensions exagérées de son navire. Sa silhouette immense, très visible, l'obligeait à se tenir à la limite des canons ennemis, à sept mille mètres, et, encore, les risques restaient-ils grands. « Bien que j'aie carrément risqué mon bateau, sur quinze combats, je n'ai réussi que quatre destructions : les autres navires ont échappé grâce à leur vitesse supérieure. »

Un autre grand sous-marin, l'*U-151*, commandé par un excellent manœuvrier, le capitaine de corvette Kophamel, partit aussitôt après le retour de l'*U-155*, pour une croisière de quatre mois entre Madère et les Açores et descendit le long de la côte d'Afrique, jusqu'au Cap Vert. Tantôt il opérait loin de terre, flanqué d'un navire auxiliaire, tantôt il se tenait le plus près possible des îles. Pendant ces quatre mois entiers de mer, Kophamel détruisit onze navires, six vapeurs et cinq voiliers.

En novembre 1917, l'*U-156* et l'*U-157* fouillèrent de nouvelles zones de blocus, autour des Canaries. L'*U-156* se signala par le bombardement, sans excuse valable, de Funchal, dans l'île de Madère. Ses canons atteignirent une église et le palais du gouvernement : il laissa derrière lui quatre morts, dix-neuf blessés. Le long des côtes, les grands corsaires sous-marins se heurtèrent aux escadrilles françaises de Leixoes, de Casablanca, de Dakar, aux forces anglaises de Gibraltar. La plupart du temps, les Allemands se repliaient précipitamment : c'est ainsi que l'*U-157*, serré de près par un sous-marin anglais

à l'affût, plongea si vite qu'il laissa à l'eau deux mécaniciens qui prenaient le frais sur le pont. Sa perte paraissait assurée. L'*U-156* et l'*U-157* se livrèrent également à la destruction des câbles, au large de Brest, dans les parages de Madère, entre le Maroc et les Canaries.

De janvier à mai 1918, quatre autres grands sous-marins, les *U-152*, *U-153*, *U-154* et *U-155*, croisèrent au large des côtes portugaises, autour des Canaries, sur la côte d'Afrique, la plupart du temps, en dehors de la zone du blocus, s'acharnant, de préférence, sur les navires neutres, non armés, notamment ceux de l'Espagne, alors en négociations économiques avec l'Entente. En quatre cents jours de croisière, ces quatre sous-marins coulèrent cent mille tonnes. Le 27 avril, l'*U-154* émergea à mille mètres d'un vapeur anglais. Il lui décocha deux torpilles sans succès : l'autre riposta immédiatement : le sous-marin, touché, disparut dans un nuage de fumée. Le *Ramsay* eut encore le temps d'éperonner le kiosque. L'*U-154* se traînait sur la route vers l'Allemagne, quand, le 11 mai, à deux milles à l'ouest de Gibraltar, il fut aperçu par le sous-marin anglais *E-35*, qui l'atteignit simultanément de deux torpilles. Les survivants purent être recueillis au milieu des épaves.

L'audace des sous-mariniers allemands s'attaqua à des objectifs de plus en plus lointains. L'*U-151* fut aménagé pour le transport et le mouillage des mines sur la côte américaine. Il partit d'Allemagne le 10 avril 1918 : le 22 juin, il était signalé devant Norfolk. Jusqu'au 14 juin, il croisa entre New-York et le cap Hatteras, dans une zone où la navigation était particulièrement dense. Le commandant, extrêmement habile, ne s'attaquait qu'aux navires sans protection, et encore avec des ménagements relatifs. Il cherchait à répandre, à la fois, l'impression de la puissance et du tact germaniques. Un marin d'un de ces navires — le schooner *Jacob* — a raconté comment, un dimanche, vers midi, par mer calme, son navire reçut deux coups de canon à l'avant, d'un sous-marin qui émergea et hissa le signal international : « Abandonnez le navire! » Une embarcation avec un officier et six hommes, accosta le long du bord de l'américain. Avec la prestesse de bons ouvriers, les Allemands — car c'étaient

eux — placèrent, à deux pieds sous la surface de l'eau, quatre bombes. Le commandant allemand se montra d'une politesse presque énervante. Au cuisinier américain qui lui offrait d'aller chercher les vivres pour les lui donner, il répondit : « Nous n'avons pas besoin de votre nourriture, nous en avons à foison. » Fort galamment, il ajouta : « Nous n'avons pas, non plus, besoin de vos vies, mais de vos bateaux. Partez d'ici... vous avez trois minutes avant que le navire coule... » Il leur permit d'emporter tous les objets de prix, cartes, chronomètres, sextants.

Devant un autre équipage, le commandant s'écria, mystérieux et wagnérien : « Ma patrie, c'est l'Allemagne; c'est tout ce que je puis vous dire... » La terreur se répandit sur les côtes des États-Unis : la guerre sous-marine y avait, malgré tant de courtoisie, fait ses premières victimes. Un des canots de sauvetage d'un des navires coulés, le *Carolina* chavira, par grosse mer, avec huit passagers et cinq hommes d'équipage.

Le 7 juin, le commandant d'un autre sous-marin, l'*U-156*, s'empara de soixante-dix à quatre-vingts tonnes de cuivre, d'une valeur de un million de marks. Le 2 août, il incendia un schooner à moteur, et cette fois, emporta les vêtements de l'équipage, des provisions pour six mois, des œufs et des légumes, dont il manquait. Ce fut sa dernière victime.

L'alarme était donnée aux États-Unis. Le trafic côtier fut immédiatement organisé, des routes fixées pour les convois. Aucun d'eux ne fut attaqué. L'*U-156* ne profita d'ailleurs pas longtemps de ses lointains succès. Il se heurta à son retour, le 25 septembre, au barrage du Nord. Vingt et un survivants purent aborder la côte norvégienne.

D'autres suivirent. Kophamel, sur l'*U-140*, qui avait quitté Kiel, une semaine après l'*U-156*, le 22 juin 1918, se montra moins chevaleresque : il ne rougit point de voler, à bord d'une barque portugaise, porcs et poulets. D'autres, les marins de l'*U-117*, firent main basse sur les oignons, les bananes, les melons d'eau, les chandelles, les souliers; les temps étaient devenus durs pour l'Allemagne.

Une des croisières lointaines les plus mouvementées, fut celle conduite par le célèbre Arnaud de la Perrière sur l'*U-139*. Ce fut la fin de la carrière, si fructueuse pour l'Allemagne, et

désastreuse pour la navigation alliée, de ce descendant de vieille noblesse française. Fier de ses deux cents victimes et de ses cinq cents mille tonnes coulées, il était parti de sa base le 15 septembre, croisa jusqu'au 9 novembre, au large du golfe de Gascogne. Le 1er octobre, à midi, il rencontra un immense convoi, qui allait de Gibraltar en Angleterre : trente navires formés sur deux colonnes, escortés par un seul bâtiment, le croiseur auxiliaire *Perth*. Arnaud laissa passer le convoi, et émergea à huit mille mètres derrière lui. Fidèle à sa tactique habituelle, il tira sur les deux derniers bateaux. Aperçu par tous les autres, il essuya un feu terrible : il se mit à l'abri derrière un des vapeurs torpillés. Celui-ci, en coulant, se brisa en deux, écrasa son kiosque et lui causa une grave voie d'eau. Arnaud se maintint pourtant à vingt mètres de profondeur. Il put réparer ses avaries, de nuit, en surface, et ne reprit la route de retour que le 22 octobre, après avoir exploré, sans succès, le nord des Açores. Pendant la traversée, il intercepta de nombreux télégrammes chiffrés qui lui apprirent la débâcle de l'armée et la révolte de la flotte. Rentré à Kiel, et à peine accosté à quai, il disparut de son bord, en civil; telle fut la conclusion obscure, presque honteuse, de l'épopée d'un grand corsaire allemand.

Au total, les croisières lointaines, et surtout les américaines, furent un échec, la dernière tentative de l'Amirauté allemande pour saisir cette victoire qu'elle avait promise à son pays. L'amiral Sims évalue les dommages causés par les corsaires transatlantiques à cent dix mille tonnes.

Les résultats de la guerre sous-marine normale ne cessèrent plus, d'ailleurs, de décliner. Au mois de juin 1918, les Allemands ne détruisirent plus que quarante-neuf navires et cent cinquante-huit mille tonnes. Mais ils continuèrent à souiller leur pavillon par d'abominables forfaits. Le plus honteux fut le torpillage du *Llandovery Castle*, de onze mille cinq cents tonnes.

Il revenait d'Halifax avec quatre-vingts infirmières et médecins, cent blessés, cent soixante-quatre marins et quatorze infirmiers. A 9 h. 30 du soir, dans la nuit du 27 juin, il se trouvait à cent seize milles de Fasnet, quand il fut frappé par une torpille de l'*U-86*, commandé par un des officiers

allemands les plus cruels, Patzig. Le navire-hôpital coula rapidement. Patzig fit venir le capitaine et exigea qu'il lui livrât huit officiers aviateurs américains — qui n'étaient pas, bien entendu, embarqués. Avant de disparaître, l'*U-86* fit encore le tour des embarcations mises à la mer et leur décocha douze coups de canons. On ne retrouva que celle du capitaine, avec vingt-quatre survivants. Patzig fut d'ailleurs cité devant le tribunal de Leipzig, en 1921, mais se garda bien de comparaître.

Le mois de juillet fut marqué par la perte du grand paquebot de la White Star, *Justicia*, de trente-deux mille deux cent trente-quatre tonnes, utilisé comme transport de troupes. Malgré une escorte de douze patrouilleurs, il fut, à vingt milles dans l'ouest de Skerryvore, frappé par une torpille de l'*UB-64*. Son agonie dura jusqu'au lendemain : il fut achevé par une autre torpille de l'*U-54*.

Le mois de juillet 1918 fut un des derniers où les Allemands déployèrent de grands efforts : vingt-deux sous-marins étaient en mer du Nord, huit dans les Flandres : ce fut pourtant le mois où les résultats furent, pour eux, les plus décevants.

Au mois d'août, le rendement de la base des Flandres fléchit considérablement. Le total du tonnage détruit ne fut plus que de quarante et un bâtiments britanniques et cent cinquante-quatre mille sept cent vingt et une tonnes. Les sous-marins allemands étaient réduits à deux méthodes d'attaque, ou en plein Océan, ou tout contre les côtes. La première était très aléatoire, la seconde fort dangereuse.

C'est pourtant à celle-là, que le vieux croiseur français *Dupetit-Thouars* dut sa perte. Il était sorti le 7 août, à quatre cents milles au large de Brest, pour recevoir un convoi : la mer était d'huile, et le soleil la dorait de ses derniers rayons. Un sillage suspect troubla soudain la surface de l'eau. Hashagen, un des vétérans de la guerre sous-marine, hantait ces parages. Le vétéran ne résista pas à ses coups et coula en vingt minutes, pavillon haut.

La guerre devenait chaque jour plus atroce pour les sous-mariniers allemands. L'adversaire les poursuivait partout. Toute vague était une ennemie : les feux de côtes s'étei-

gnirent ou se truquèrent. Les moindres battements des hélices allemandes furent, désormais, épiés : les fonds mêmes, où ils se posaient, fouillés comme par d'immenses doigts électriques. La défense sous-marine était presque parfaitement organisée. Peu de vapeurs qui ne fussent point armés. Destroyers, chasseurs, mines, bombes, avions, dirigeables, filets, écouteurs, étaient enfin prêts. En cinquante-cinq jours, l'Amérique avait lancé ses « bateaux de la victoire ». Celle-ci fuyait loin des Allemands et de leurs sous-mariniers découragés.

Les dernières scènes du drame sous-marin furent marquées par d'horribles épisodes. Le 4 octobre, le paquebot japonais *Hirano Maru* fut frappé par une torpille et coula rapidement. Le sous-marin allemand empêcha le sauvetage; de nombreux enfants périrent. Il n'y eut pas moins de deux cent quatre-vingt-douze morts. Six jours plus tard, par gros temps, un paquebot-poste irlandais, le *Leinster*, quittait Kingstown, avec sept cent vingt passagers. Deux torpilles le frappèrent : sa chambre des machines sauta. Il coula en treize minutes. Cent soixante-seize hommes, femmes, enfants, périrent. M. Balfour ne put s'empêcher de s'écrier à cette occasion : « Je me demande si ceux qui ont déjà fait pâlir d'horreur l'Humanité, montrent le moins du monde, après quatre années de guerre, qu'ils aient fait des progrès, à un degré quelconque. Brutes ils étaient, quand ils commencèrent la guerre, et autant que j'en puis juger, brutes ils restent actuellement... »

Les Alliés ne se firent jamais d'illusion jusqu'au moment même de la victoire finale, sur la gravité du danger. L'Amirauté allemande déploya encore un effort gigantesque en septembre : trente sous-marins nouveaux furent livrés d'un coup. Plusieurs milliers d'ouvriers spécialisés avaient été rappelés du front. Au moment de la capitulation de l'Allemagne, cent nouveaux sous-marins étaient ou à flot, ou en voie d'achèvement.

La fin — et le châtiment — approchaient pourtant. Le Pas de Calais paraissait définitivement impraticable, le canal d'Otrante lui-même se fermait : le barrage du Nord devenait dangereux. Le 1er octobre, l'Amirauté allemande donna

l'ordre d'évacuer la base des Flandres : vingt-quatre torpilleurs et vingt sous-marins rallièrent l'Allemagne. Ostende fut évacuée le 17, Zeebrugge et Bruges, le 19; toute la côte des Flandres était libre le 20. Mais quatre sous-marins et huit torpilleurs sautèrent le 1er et le 2 octobre.

Tous les sous-marins allemands rappelés furent concentrés par le commandement de la Flotte de Haute Mer, en vue d'une sortie générale des forces allemandes contre la flotte britannique : elle n'eut jamais lieu. Un dernier sous-marin, l'*UB-116* périt héroïquement. Avec un équipage composé de volontaires, d'officiers, il tenta de pénétrer dans Scapa Flow pour y couler le bâtiment-amiral britannique : la tentative échoua. La Grande Flotte était partie pour le Firth of Forth. Le sous-marin périt sur le champ de mines, qui fonctionnait en liaison avec le détecteur électrique de défense côtière.

Les équipages de sous-marins avaient été décimés par des pertes cruelles. Les officiers, hâtivement formés à l'École d'Eckernförde, avaient perdu, pour la plupart, leur foi et leur cran. La jalousie, le mépris excitaient « les cochons du front », bons à périr sur les barrages de mines, envoyés froidement à la boucherie, contre les officiers de l'état-major de Berlin et des Forces de Haute Mer.

Ce fut pourtant aux sous-mariniers, moins contaminés que le reste de la marine par la propagande révolutionnaire, que le haut commandement fit appel contre les révoltés de la Flotte de Haute Mer. Le 28 octobre, celle-ci avait reçu l'ordre de tenter une dernière sortie, désespérée, contre la flotte anglaise : les hommes refusèrent de marcher. Les bâtiments de ligne *Ostfriesland* et *Thüringen* se mutinèrent en rade de Schillig. Le chef des sous-marins, Michelsen, donna l'ordre à l'un des commandants les plus sûrs, Spiess, qui venait de rentrer sur son *U-135*, de torpiller les rebelles. Celui-ci essaya d'obtenir un ordre écrit du chef de la flotte et de son chef d'état-major. Tous deux se récusèrent. C'est sur le même *U-135* que le commodore des sous-marins, Michelsen, hissa alors son pavillon, et appareilla pour Héligoland. Il voulait y constituer une flotte de sous-marins et de torpilleurs, loyale au régime impérial. Mais la garnison de l'île, également révoltée, le contraignit à chercher un refuge sur la côte

du Slesvig. Tous les ports de guerre étaient en révolte. Il fallut se résoudre à rentrer et s'incliner devant la force. Michelsen passa, pour la dernière fois, la revue des sous-marins restés fidèles.

Le 5 novembre, les Alliés firent savoir au gouvernement allemand qu'ils étaient prêts à accepter sa capitulation. Les sous-marins furent emportés dans le même tourbillon de défaite et de désespoir que le reste de l'armée et de la flotte. La dernière arme de l'Allemagne s'était révélée finalement aussi vaine que les autres.

Après l'armistice, les Allemands espérèrent pourtant pouvoir soustraire les sous-marins à la reddition infamante. L'Angleterre fut implacable. Les Alliés proclamèrent que, si toutes les unités qu'ils désigneraient ne leur étaient pas livrées, ils occuperaient Héligoland. Leurs conditions étaient les suivantes : « Rendre dans les ports alliés tous les sous-marins, y compris les croiseurs et mouilleurs de mines, avec leur équipement et armement complets. Ceux qui ne pourront pas prendre la mer seront démantelés et resteront sous le contrôle des Alliés et des États-Unis. Les sous-marins, prêts à appareiller, devront être parés à quitter leurs bases, dès la réception des radios, et à se rendre dans les ports de reddition. »

Harwich fut choisi comme point de ralliement. Le mercredi 20 novembre 1918, le *Curaçoa*, battant pavillon de Sir Reginald Tyrwhitt, escorté de quatre autres croiseurs et de seize destroyers, reçut le premier lot de sous-marins vaincus. Une brume, légère et basse, limitait la visibilité à trois milles. Le rendez-vous avait été fixé à vingt milles au large. Vers sept heures, émergèrent du brouillard les formes, longues et basses, des bateaux allemands, qui marchaient dans les eaux de leurs navires d'escorte.

Les marins anglais étaient à leurs postes de combat, canons et tubes lance-torpilles chargés, pour déjouer toute ruse ennemie. La division britannique remonta la ligne ennemie dans un silence de mort. Les sous-marins furent partagés en groupes de cinq. Le soleil s'était levé. Les officiers et les matelots allemands se profilaient nettement sur le pont. C'étaient, d'ailleurs, surtout des équipages de fortune, payés pour faire le voyage : un grand nombre d'officiers

avaient refusé de les conduire. Un des sous-marins avait sombré, le 22 novembre, pendant la traversée; les numéros des bâtiments avaient été effacés; la plupart n'avaient pas leurs couleurs battantes. Le pavillon impérial ne flottait que sur une ou deux unités; il ne fut pas amené : l'anglais fut hissé au-dessus. Le commandant de chaque sous-marin dut fournir une liste complète des officiers et de l'équipage, et la déclaration, signée, que son bâtiment était en ordre de marche, les périscopes en bon état, les torpilles au complet.

Du 21 novembre au 1er décembre, les Forces navales de Harwich exécutèrent cinq fois la même manœuvre. Finalement, cent quatorze sous-marins se trouvèrent ainsi concentrées.

D'autres unités inachevées restèrent en Allemagne, pour terminer leurs essais avant d'être livrées. Huit vieilles furent démolies; un assez grand nombre avaient été internées dans les ports neutres, pendant les hostilités, en Norvège, en Espagne, en Hollande, ou s'y étaient réfugiées au moment de l'armistice.

Six sous-marins coulèrent — accidentellement ou par sabotage — pendant la traversée jusqu'à Harwich; l'équipage de l'*UC-48* détruisit son navire au Ferrol. Le total des sous-marins exigé par les Alliés fut de cent quatre-vingt-quatre; celui des sous-marins rendus après l'armistice, cent soixante-seize. Le fameux *U-9* de Weddingen fut amené volontairement par un équipage, uniquement désireux de toucher sa prime. La Grande-Bretagne reçut cent cinq unités, la France quarante-six, l'Italie dix, le Japon sept, les États-Unis six, la Belgique deux.

Les Allemands avaient perdu un total de cent quatre-vingt-quatorze sous-marins, cinq cent quinze officiers, quatre mille huit cent quarante-neuf matelots. Parmi les officiers de marine tués pendant la guerre, la moitié des capitaines de corvette, le tiers des lieutenants de vaisseau et des enseignes sacrifièrent leur vie sur les sous-marins. Le front sous-marin n'exigea jamais plus de treize mille hommes sous les armes; plus de cinq mille périrent. A l'arrière, le total du personnel, militaire et civil, employé à l'armement, la réparation, l'entretien de toute cette flotte s'éleva à cent treize mille hommes.

Cet effort gigantesque ne sauva pas l'Allemagne, mais il

coûta cher aux Alliés, si cher qu'il faillit leur faire perdre la guerre.

La trame de la guerre sous-marine est comme l'envers d'une autre guerre qu'il ne nous est pas possible de raconter ici en détail : la guerre économique, le blocus de l'Allemagne par les Alliés. Toutes deux sont indissolublement liées. Elles eurent le même enjeu suprême : la mort des Empires centraux par strangulation lente, par épuisement général de tout l'organisme, la ruine non seulement de leur édifice militaire, mais aussi de leur structure économique et sociale.

C'est pour riposter à cette menace mortelle, que les Allemands se crurent en droit de renforcer constamment, sans aucun scrupule d'humanité, et par tous les moyens en leur pouvoir, la guerre sous-marine.

Quelle fut, dans la défaite finale de l'Allemagne, la part respective de l'échec de la guerre sous-marine, de la réussite du blocus économique, et de la pression irrésistible des héroïques armées de l'Entente? Un dosage exact est impossible. La poussée finale des armées alliées n'aurait, sans doute, pas ébranlé aussi vite le formidable bastion, dressé sur le territoire français et au cœur de l'Europe, par l'Allemagne, appuyée sur ses vassaux complètement asservis à sa politique, si la résistance morale et physique de tous, au front comme à l'arrière, n'avait pas été minée par la perte de la campagne sous-marine, et par l'effet, sans cesse plus efficace, du blocus économique interallié.

Toutes les puissances neutres avaient fini par céder aux demandes des Alliés. La Suède attendit l'accord du 29 mai 1918 pour réduire d'un tiers ses exportations de minerai de fer vers l'Allemagne, et pour affréter à l'Entente quatre cent mille tonnes de navires. La Norvège perdit, dans la défense de la cause alliée, onze cent soixante-deux marins, 45 p. 100 de l'effectif de sa flotte de commerce, près de huit cent cinquante navires. Elle n'exporta plus en Allemagne que cinquante mille tonnes de poisson, au lieu de quatre cent mille. Après avoir été un des grands ravitailleurs de l'Allemagne, le Danemark consentit, à la veille même de la victoire, à mettre la moitié de son tonnage à la disposition de l'Angleterre, et à lui réserver son beurre et son lard.

Le 8 mars 1918, Wilson lança un ultimatum à la Hollande. Celle-ci conserverait, pour elle et ses colonies, les deux tiers de sa marine; mais, à bon prix, comme il sied, elle dut mettre le reste à la disposition des Alliés. A partir de janvier 1918, la Suisse, qui avait dû, pendant de longs mois, céder à la dure pression que l'Allemagne était en mesure de lui faire subir, grâce à son charbon, fut ravitaillée par l'Entente et n'expédia plus que de faibles approvisionnements aux Empires Centraux.

Tout leur fit, enfin, défaut : le coton, qui par une incroyable aberration, n'avait pas été qualifié de contrebande de guerre, entrait d'abord impunément en Allemagne, à raison de trois cent mille tonnes par an. Et l'on fabriquait, grâce à lui, les explosifs pour tuer nos soldats. Il ne ne fut inscrit sur la liste de la contrebande absolue que le 22 août 1915. Dès janvier 1915, l'Angleterre obtint des importateurs de cuivre américains qu'aucune cargaison ne put être exportée vers l'Allemagne, sans son assentiment. Au printemps de 1916, celle-ci dut déjà réquisitionner pour l'armée tous les objets de cuivre aux mains des particuliers.

La maîtrise de la mer, que le sous-marin ne put arracher aux Alliés, priva l'Allemagne de l'importation des nitrates chiliens. Malgré la création, véritablement géniale, des fameuses usines d'Oppau, productrices d'azote synthétique, les terres allemandes s'appauvrirent, faute d'engrais phosphatés. La production de blé allemand passa de quatre millions quatre cent mille tonnes en 1913, à deux millions quatre cent cinquante-huit mille tonnes en 1918; celle des pommes de terre de cinquante-deux à vingt-neuf millions. Dès 1917, la population fut réduite à la ration de mille sept cents grammes de pain *K*, par semaine et par personne. L'Allemagne ne tira presque rien de la Roumanie et de l'Ukraine. Son cheptel bovin perdit quatre millions de têtes; le porcin descendit de vingt-six à quatorze millions. La ration de viande ne fut plus que de deux cent cinquante grammes par semaine, celle de graisse de soixante-deux grammes, dès 1917, au lieu de cent quatre-vingt-dix grammes, par semaine et par personne, avant 1914. L'importation de graisse, qui s'était encore chiffrée par cent soixante-quinze mille tonnes en 1915, ne fut plus que de vingt-sept mille tonnes, en 1918.

Le peuple entier succomba à la misère physiologique, et au désespoir qu'elle entraîne. Cette victoire, sourde, implacable, fut remportée, sur mer, par les navires de l'Entente, triomphateurs des sous-marins : Grande Flotte britannique de Scapa Flow, Flotte française de la Méditerranée, flottilles de patrouilleurs et de sous-marins, anglais, français, italiens, américains, japonais; dans l'air par les essaims de petits dirigeables et d'avions, amenés des points les plus reculés de la planète, des côtes américaines du Pacifique et du Japon. Le drame sous-marin, dont les péripéties innombrables et cruelles, avaient pu donner à l'angoisse allemande un suprême répit, se termina par le fiasco le plus lamentable. Comme la victoire du Jutland lui avait assuré la domination des mers du Nord, la victoire sous-marine conserva à l'Entente l'hégémonie sur tous les Océans.

Ravitaillés en hommes jeunes, ardents, en munitions, en vivres, amenés d'Amérique sur les grands transatlantiques allemands capturés, les soldats de tous les pays alliés obéirent, alors, à la volonté implacable de Foch. Grâce à la débâcle sous-marine, l'idole germanique, enfin, croula.

EDMOND DELAGE

QUELQUES LIVRES D'HISTOIRE DE L'ART

Le public français n'avait pas à sa disposition d'histoire générale de l'art, au courant des dernières découvertes, qui fût courte et facile à consulter. André Michel avait mis sur pied un grand ouvrage qui rend et rendra encore les meilleurs services. Mais il se compose de trop de volumes, il est trop dispendieux pour prendre place dans la bibliothèque d'un simple curieux ou d'un étudiant et, d'ailleurs, il ne traite que de l'art occidental des temps chrétiens à nos jours : tableau de ce fait incomplet.

Il était fort utile de présenter sous un format maniable une vue d'ensemble de l'art dans le monde depuis la préhistoire. Aussi l'idée de le faire est-elle venue en même temps à plusieurs éditeurs : nous venons de voir paraître, chacune en deux volumes, la *Nouvelle Histoire générale de l'art* chez Firmin-Didot dont M. Marcel Aubert a été le metteur en œuvre et *l'Art des origines à nos jours* que Larousse a confié aux soins de M. Léon Deshairs. Les noms de ceux qui les ont dirigées sont une garantie du soin et de la conscience avec laquelle ces histoires sont établies.

Elles sont assurées du succès. L'histoire de l'art a pris de nos jours une place qu'elle était loin de tenir il y a encore vingt ans. Question de mode pour une part; je ne puis croire que les auditeurs et auditrices des cours de l'École du Louvre et de la Sorbonne soient tous prédestinés par leurs qualités naturelles à tirer profit de ces études. Mais il y a à cette curiosité de nos contemporains des raisons plus profondes.

Les fouilles qui nous ont ouvert des perspectives de plus en plus étendues sur la préhistoire et sur des civilisations vieilles de plusieurs milliers d'années jusqu'ici tout à fait inconnues, l'étude aussi de l'Amérique et de l'Afrique, la connaissance chaque jour un peu moins imprécise de l'Orient proche et lointain ont bouleversé beaucoup d'idées reçues et fait apercevoir entre les différents pays du globe des liens insoupçonnés. L'histoire de la civilisation s'en trouve renouvelée. M. Paul Léon insiste sur ce fait dans son introduction à l'ouvrage de M. Deshairs, M. Émile Mâle dans sa préface à celui de M. Aubert. « Pour comprendre une seule de nos églises romanes, écrit M. Mâle, il est nécessaire de connaître l'Asie Mineure, l'Égypte chrétienne, le monde arabe et le monde persan et de remonter, derrière ces antiques civilisations, jusqu'à la plus antique de toutes, celle de la Chaldée. Comment pourrait-on aujourd'hui s'enfermer dans l'art qu'on étudie?... Ce n'est là qu'un exemple. Qui eût prévu, il y a quelques années, que pour expliquer la sculpture de l'Inde, il était nécessaire de recourir à la Grèce? Qui soupçonnait, il y a cinquante ans, le rôle merveilleux de l'Iran, rayonnant sur l'Asie et sur l'Europe?... Découvertes admirables qui montrent la fraternité des deux moitiés du monde et l'unité de l'esprit humain. »

Résumer clairement ce que nous savons des transmissions, des échanges, des évolutions, voilà le but des livres qu'on vient de publier. Comment, dans quelle mesure ce but est-il atteint?

Les deux ouvrages ont été rédigés par d'excellents spécialistes en chaque matière. Il va de soi que tous les chapitres ne sont pas d'égale valeur et qu'on trouverait à critiquer ici où là, si l'on voulait; mais c'est un jeu facile, injuste et vain. Pareilles faiblesses sont inhérentes à une entreprise aussi vaste. On m'excusera de ne pas nommer les collaborateurs de MM. Aubert et Deshairs : ils sont trop — plus d'une vingtaine pour l'un, plus d'une trentaine pour l'autre — on m'excusera de ne pas leur décerner de prix. Ils ont fait chacun de leur mieux pour être clairs et complets en peu de pages. Certaines parties sont de premier ordre. Les deux « Histoires » ont fait place, comme il convenait, aux arts primitifs, aux arts dits « barbares », à l'Asie, à l'Amérique, à l'Afrique, à

l'Océanie; celle de M. Aubert a, de plus, un chapitre sur l'art populaire. Des deux côtés il ne manque rien à l'ensemble; le plan seul diffère. La *Nouvelle Histoire générale de l'art* est d'un format moyen et par suite commode. En ce qui concerne l'Europe, une période déterminée a été confiée d'ordinaire à un même auteur pour tous les pays : l'art gothique, par exemple l'art de la Renaissance, celui du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Par là, chacune de ces parties possède une certaine unité de vues et fait mieux apparaître les liens existant entre les manifestations plastiques d'une même culture en différentes régions. Dans *l'Art des origines à nos jours*, les volumes sont plus épais et d'un format plus grand. Ici la division est faite plutôt géographiquement, c'est-à-dire que, dans beaucoup de cas, l'art de telle ou telle nation a été traité du début à la fin par un même écrivain : l'unité de culture est moins bien accusée, le caractère national l'est davantage. Les deux partis ont leurs défauts et leurs qualités et sont également défendables. Celui qu'a adopté M. Deshairs apporte un élément de variété dans la vision d'œuvres d'un même temps qui ne me semble pas sans prix. Où son Histoire l'emporte incontestablement, c'est dans l'illustration.

La dimension des pages a permis des reproductions assez grandes; elles sont en général bonnes et chacune porte une légende qui renseigne immédiatement le lecteur sans qu'il ait besoin de se reporter au texte : la date y est toujours mentionnée, ce qui me paraît indispensable; on y trouve aussi un bref commentaire explicatif. Parti excellent dans une œuvre de vulgarisation intelligente; — à condition toutefois de se borner à des remarques objectives et de ne pas viser aux idées générales. Qu'on signale dans la façade de Reims « la prédominance des lignes ascendantes » ou, dans un tableau, une sculpture, telle ou telle influence, rien de mieux. Au contraire, pourquoi, sous le « Portrait de la famille de Michel Gérard » par David, décréter que « cette œuvre a moins vieilli que les Romains de David ou même les Croisés de Delacroix »? Il se peut; mais que vient faire là Delacroix? C'est soulever une grave question d'esthétique celle du « sujet » en art, qui demande un examen approfondi : une affirmation ne la résout pas. Telle quelle cette

suite d'images, où, à côté d'œuvres célèbres, on en voit d'autres peu connues, forme un album à lui seul instructif et qui nous fait voyager sans effort à travers le temps et l'espace. Que de prétextes à rêverie!

Tout homme cultivé aimera conserver à portée de la main l'une de ces histoires. Ce sont de bons instruments de travail. Elles sont munies, comme il convient, d'index et de bibliographies. On aimerait, dans celles-ci, que les « ouvrages à consulter » ne fussent plus rangés par ordre alphabétique d'auteurs : le lecteur sait rarement à quel auteur recourir; faute d'une bibliographie critique (qui serait la meilleure) que les ouvrages se trouvent dans l'ordre de leur publication. Il y a tout de même des chances que les plus récents présentent le dernier état de la question; il est toujours temps, s'ils se découvrent insuffisants, de remonter plus haut. Ajoutons, car un livre sur l'Art se doit d'avoir certaines qualités esthétiques, que la couverture de la *Nouvelle Histoire* est d'une typographie classique mais satisfaisante à l'œil et que, malheureusement, celle de *l'Art des origines à nos jours* ne se recommande par rien : elle n'est pas digne de la présentation de l'intérieur du livre où le goût et l'expérience de « metteur en pages » de M. Deshairs ont fait merveille.

***

La connaissance de l'Art byzantin demeure très imparfaite. Les visiteurs des musées sont bien en peine de s'en faire une idée, car, sauf à Athènes et à Berlin (où l'on vient, si je ne me trompe, d'installer de nouvelles salles coptes et byzantines), les collections d'Europe n'ont même pas essayé de grouper les rares témoins qu'elles possèdent d'une des périodes les plus longues et les plus intéressantes de l'histoire de l'Art. Il faut dire aussi que les spécialistes ne sont pas toujours des guides bien sûrs, car ils se contredisent énergiquement. Cependant des travaux importants dans tous les pays, — citons du moins ceux de Strzygowski, — chez nous ceux de MM. Charles Diehl, Gabriel Millet, Louis Bréhier, Ebersolt, ont éclairé bien des points. Mais que d'obscurités encore et que de lacunes! On le comprend. Si beaucoup de monuments

d'architecture sont demeurés en place, avec partie de leur décoration, tout le reste — quand il n'a pas disparu à la suite des révolutions, des invasions, des destructions iconoclastes du pillage de Constantinople par les Croisés ou de sa prise par les Turcs — s'est trouvé dispersé dans le monde entier.

Comment comparer d'une façon satisfaisante des objets éloignés les uns des autres, souvent enfermés dans des trésors d'églises ou des couvents où ils sont difficilement visibles? Comment tirer de leur examen des conclusions valables? Aussi est-ce d'abord sur les monuments, les mosaïques et les peintures qu'on a le mieux travaillé. Il a fallu l'Exposition Internationale d'Art byzantin, organisée en 1931 au Musée des Arts Décoratifs, pour permettre une vue d'ensemble. C'est sans exagération que M. Georges Salles a pu écrire : « Pour la première fois depuis près de cinq cents ans se trouvaient réunies des pièces de toutes techniques jusque-là disséminées au hasard des collections de l'ancien et du nouveau monde. » Il était nécessaire de fixer les enseignements de cette réunion provisoire.

Le volume intitulé *Art byzantin* publié aux Éditions Albert Lévy par trois des organisateurs de l'Exposition, renferme cent planches reproduisant un grand nombre de pièces, les plus belles et les plus représentatives : choix extraordinairement varié, qui va du monumental torse en porphyre de Ravenne et de l'autel de Berlin aux ivoires, aux émaux, aux orfèvreries, aux manuscrits, aux tissus, aux bijoux. Chaque chose fait l'objet d'une notice critique brève mais qui indique tous les renseignements et rapprochements utiles, accompagnée d'une bibliographie complète : ces notices sont dues au docteur Volbach, du Kaiser Friedrich Museum. M. Georges Duthuit les a fait précéder d'une étude sur les diverses techniques, sujet particulièrement important dans une civilisation où l'égalité n'a cessé de régner entre toutes les formes de création artistique et où la matière a, plus qu'ailleurs, conditionné le mode d'expression. Enfin, une introduction de M. Georges Salles, chargé du département d'Art Oriental au Louvre, dégage avec beaucoup de justesse les caractères de l'art byzantin. Les planches sont de tous points excellentes et reproduisent à grande échelle des objets dont, dans bien des

cas, aucune bonne photographie n'était publiée. Cela forme un recueil sans prix pour l'historien.

M. Royall Tyler fut, lui aussi, un des organisateurs de l'Exposition byzantine et même de ses principaux animateurs. Il a entrepris avec M. Harold Peirce un travail de longue haleine sous le titre de *l'Art byzantin*, dont le premier tome a paru récemment à la Librairie de France; plusieurs autres suivront. « Nous nous proposons, écrivent les auteurs, d'étudier l'art de l'Empire depuis le début du IVe siècle jusqu'à son épuisement, un millier d'années plus tard. Le sort de cet art est lié à celui de Constantinople, voué au service de la splendeur impériale, se développant à mesure que la Nouvelle Rome voit disparaître ses rivales; il reçoit un coup mortel par la conquête latine de 1204, se ressaisit un instant à la restauration de la monarchie grecque et prend fin avec celle-ci. » Plus exactement il se continue dans l'Europe Orientale où l'a maintenue très tardivement la religion orthodoxe : M. Charles Diehl et avec lui ceux qui admirent les peintures de la fin du XVe siècle et au début du XVIe n'estiment sans doute pas que l'Art byzantin se termine avec Byzance. On peut cependant admettre les limites que MM. Peirce et Tyler ont assigné à leur travail : il semble bien qu'après la conquête turque, l'art de l'Europe orientale, même s'il produit des œuvres de valeur, ou se fixe peu à peu dans des formules, ou subit plus qu'il ne l'avait fait auparavant l'influence de l'Italie.

Chaque volume de l'ouvrage comprendra 200 planches, accompagnées de texte. Le premier donne le type des autres : une introduction, une carte de l'Empire, un tableau chronologique détaillé, une étude générale sur la période envisagée, une description de chaque pièce avec discussion critique, une bibliographie et — ce qui ne sera pas inutile — une liste des endroits où se peuvent obtenir les clichés reproduits.

MM. Tyler et Peirce ont l'avantage d'avoir beaucoup voyagé et d'avoir pu examiner eux-mêmes presque tout ce qu'ils décrivent : il y a dans le premier tome, une douzaine d'objets seulement, sur deux cent vingt, qu'ils n'aient pas vus. Et ils savent voir. Ce contact direct est particulièrement nécessaire dans un art où la matière et la couleur jouent un rôle considé-

rable. L'architecture, bien étudiée ailleurs, a été laissée de côté, mais aucune autre branche n'a été négligée. Grâce à des rapprochements avec les monnaies et médailles ainsi qu'avec certains monuments d'époque connue, un classement chronologique a été tenté. La date et le lieu d'origine restent souvent conjecturaux. Il n'en pouvait être autrement : l'étendue de l'Empire, où tant de peuples se confondaient, les influences diverses qui s'y sont fait sentir, les échanges continuels, la rareté des points de repères sûrs, rendent tout classement incertain. Mais les auteurs donnent leurs raisons, qu'on peut contrôler. En pareil cas, le doute systématique a peu d'efficacité; un classement, même sujet à revision, est une base nécessaire de discussion; il est seul capable de faire avancer la connaissance du sujet.

Ce premier volume, consacré aux IVe et Ve siècles, c'est-à-dire à l'époque qui précède « l'âge d'or » de Justinien, suffit à provoquer quelques observations générales.

Le nom de Byzance a longtemps appelé invariablement les mots de « décadence », de « convention », d' « immobilité », de « monotonie ». On s'est aperçu aujourd'hui que ce mépris n'est en rien justifié. L'art byzantin succède à l'art gréco-romain, il n'en est ni l'amoindrissement ni la déformation : il est autre. Il doit, autant sinon plus qu'à Rome, à la Syrie, à la Perse, à l'Égypte, même aux barbares. Il a ses conventions, mais tout art a les siennes. Quoiqu'il offre une réelle continuité, il n'est pas resté figé, ayant connu après des périodes brillantes, des périodes obscures, suivies de renaissances qui ne sont pas les répétitions du passé. Un volume qui ne dépasse pas les débuts de cet art ne permet évidemment pas de constater ce que je viens de dire — l'ouvrage dont il a été parlé plus haut le permet dans une certaine mesure — mais il nous renseigne sur certains traits caractéristiques.

On y voit tout au moins que l'art byzantin se distingue, dès l'origine, de l'art gréco-romain. On reconnaît aussi qu'il ne saurait être expliqué par le triomphe du christianisme. Sa nature propre apparaît avant l'édit de Milan qui, en 313, mit l'Église sur un pied d'égalité avec les autres religions de l'Empire, à plus forte raison avant que Constantin

construisît sa nouvelle capitale sur les rives du Bosphore (324-330), bien avant que Théodose, en fermant les temples païens, fît du christianisme la religion d'État.

Antérieurement à Constantin, le monde oriental et le monde barbare avaient pris une grande place dans l'Empire romain. Ce mélange ne pouvait manquer de se traduire dans les arts. Prenons par exemple le groupe en porphyre de quatre personnages s'embrassant, aujourd'hui encastré dans un angle de Saint-Marc de Venise. Le sujet même le date de la Tétrarchie, vers 300 : on sait que ce mot désigne la division de l'Empire entre deux Augustes — un pour l'Orient, l'autre pour l'Occident — auxquels étaient adjoints deux Césars; ce système de gouvernement, institué en 292, ne dura que jusqu'au moment où Constantin devint seul empereur, en 324. Or, ce groupe n'a plus rien de commun avec les sculptures grecques ou romaines. La matière, très dure, en commande en partie le style, très simplifié, — exemple, qu'on retrouvera souvent à Byzance, de la façon dont la technique réagit sur l'œuvre d'art. Les bijoux que portent les tétrarques, leurs épées, font songer à ceux qui ont été trouvés un peu partout dans les tombes des chefs barbares. Le sentiment même est nouveau : « C'est une sorte de symbole impersonnel de l'association des quatre maîtres du monde... Il n'est plus question de réalisme. L'échelle de chaque détail est commandée par la distance où le spectateur doit se mettre afin d'embrasser le monument d'un regard. Cette déformation dont les Grecs se sont écartés depuis la période archaïque sera observée pendant tout le développement de l'art byzantin », même quand, à certains moments, l'influence hellénistique reprendra une place qu'elle n'avait pas au début du IVe siècle. On dirait que, lassés de la perfection dans l'imitation, les hommes s'en sont détournés. De là à dire que l'art byzantin est surtout « décoratif », il n'y a qu'un pas. De fait la statuaire perd peu à peu de son importance, la sculpture devient ornementale, en même temps que se développent les mosaïques colorées. Il semble que chaque chose vienne prendre sa place dans un ensemble expressif consacré à de la gloire impériale.

Car c'est là un second fait qu'on aperçoit : l'iconographie byzantine n'a pas son origine dans le culte chrétien, mais

dans la volonté d'exalter le Basileus. Celui-ci sera représenté avec un nimbe; le Christ et les Saints ne le recevront qu'après lui, par imitation. Quand il s'est agi de figurer Jésus et la Vierge, l'artiste les a vus comme un Empereur et une Impératrice. Rien, dans tout cela, qui reflète le sacrifice du Sauveur, la douleur, ni l'amour. C'est bien plus tard que s'introduit le pathétique chrétien, sans d'ailleurs qu'il prime le sentiment décoratif : on ne trouve guère avant le XIe siècle d'ouvrages où passe une émotion intérieure, l'équivalent des mosaïques de Daphni, des beaux ivoires de Turin ou du Cabinet des médailles, des « Saintes femmes au tombeau » de la reliure de la Sainte-Chapelle, des émaux de la Croix de Cosenza ou de l'admirable reliquaire d'Estergom.

Ceux qui consulteront avec soin ces livres nouveaux sur l'art byzantin y trouveront ample matière à réflexion.

***

Le temps où, dans la sculpture française, les formes du moyen âge se modifient sous l'influence de la Renaissance italienne est une période décisive pour la culture occidentale. Il ne suffit pas, pour le bien comprendre, de voir les choses de haut, il faut entrer dans le détail. M. Paul Vitry, dans son « Michel Colombe » a étudié la sculpture à Rouen, à Tours et le rôle des élèves de Colombe dans le centre de la France; MM. Raymond Koechlin et Marquet de Vasselot dans « la sculpture à Troyes » ont exploré la région champenoise. Aucun travail analogue n'existait pour la Bourgogne. Cette province, si l'on entend par là la région qui entoure Dijon, occupe une place particulière du fait que Dijon fut au XVe siècle le séjour d'une cour brillante, du fait aussi qu'elle se trouvait par sa situation politique et géographique en relations constantes avec les pays du Nord et de l'Est, l'Italie du Nord, les milieux royaux de la vallée de la Loire et de Paris. M. Henry David a traité la question avec un soin digne d'éloges. Son ouvrage en deux volumes s'intitule *De Sluter à Sambin* (Ernest Leroux, éditeur).

Ce titre ne doit pas induire en erreur. Sluter et ses continuateurs immédiats — étrangers d'ailleurs au pays et qui ont

fait l'objet de nombreux travaux, — ne sont considérés que comme point de départ d'une enquête sur une sculpture qu'ils ont fortement influencée; et Sambin — artiste de bien moindre valeur — n'est là que pour marquer l'aboutissement de la lente infiltration du goût italien.

Le véritable sujet du livre est une revue extrêmement complète des sculptures exécutées autour de Dijon dans un rayon de quelque cent kilomètres, conservées jusque dans les moindres églises et datant du milieu du xve siècle à la fin du xvie. M. David a photographié, décrit et commenté une foule d'œuvres qu'on n'avait pas étudiées et dont le rapprochement est d'un vif intérêt. En lui l'érudition n'étouffe pas la sensibilité : il trouve pour louer la plus modeste statue de Saint des mots heureux et qui peignent. Le défaut de son travail est d'être trop long et, — quoiqu'il distingue fort bien ce qui est beau ou significatif, — de présenter un peu tout sur le même plan. Le résultat est que l'image d'ensemble devient confuse et que les traits principaux se dégagent mal.

Mais *De Sluter à Sambin* est une thèse de doctorat, il est compréhensible qu'on s'en aperçoive. Il est d'ailleurs difficile, en abordant pour la première fois un sujet complexe, de faire des sacrifices et de simplifier. A tout prendre, je préfère chez un jeune homme cette conscience minutieuse à des généralisations hâtives; les généralisations ne valent que lorsqu'elles sont le fruit d'une plus longue expérience.

On constate, en suivant M. David, que la Renaissance a rencontré en Bourgogne une assez longue résistance et n'y a pas suscité de statues ou de reliefs comparables à ceux qu'elle a produits en Touraine ou à Paris. Il faut dire que la mort de Charles le Téméraire a ôté à Dijon beaucoup de son prestige artistique; c'est en Flandre ou en Espagne que réside le souverain. Privée de l'impulsion que donne un mécène, la Bourgogne n'a pas, à quelques exceptions près, tiré grand profit de l'esprit nouveau. Il n'en est guère sorti qu'un style décoratif : c'est d'ailleurs ce que M. David a nettement souligné en prenant Hugues Sambin, architecte et sculpteur mais surtout décorateur, comme terme de son étude. On retrouve dans ce style la verve, la bonhomie, le goût des formes amples qui ont toujours caractérisé la sculpture bourguignonne, mais

bien peu du sens des proportions, de l'harmonie, de l'élégance qui font le prix d'autres œuvres françaises nées du contact avec l'Italie.

Quoi qu'il en soit le livre, apporte une documentation à laquelle il faudra dorénavant se reporter, et il nous promet un historien de l'art.

***

Madame Marthe de Fels vient de publier à la Nouvelle Revue Française un livre sur Poussin qu'il est à peine besoin de présenter aux lecteurs de cette revue puisqu'ils en ont eu la primeur, livre court mais qui a une saveur toute particulière : la longueur ne fait rien à l'affaire. Ce n'est pas à proprement parler une étude critique, bien que les étapes de la carrière de l'artiste soient très judicieusement distinguées, c'est plutôt un portrait, portrait sensible, expressif et vivant. Le titre choisi, *Terre de France : Poussin*, montre déjà ce qui, dans la pensée de l'auteur, donne sa signification et son unité à l'œuvre de ce grand peintre; et le point de vue est précisé dès les premières pages : « Nicolas Poussin est issu du sol même de la France : paysan, de vieille et pure lignée, de cette race admirable d'hommes de la terre qui sont les vrais garants de l'authencité française ».

Si peut-être ce caractère de paysan français ne rend pas compte de tout Poussin, — Madame de Fels n'a pas manqué de marquer les nuances de son génie, — il est bien vrai que c'est un des traits fondamentaux de son tempérament. Beaucoup d'art académique s'est malheureusement recommandé de lui : rien de moins académique que lui-même. Probe envers soi et envers les autres, raisonneur, réfléchi (à la manière de la génération qui a suivi celle de Montaigne), de parler gaillard et dru, un peu sentencieux, il aime avant tout la clarté : « Mon naturel me contraint à chercher et aimer les choses bien ordonnées, fuyant la confusion qui m'est aussi contraire et ennemie comme est la lumière des obscures ténèbres. » Par ailleurs, note avec pénétration l'auteur, « homme de bon sens et de mesure qui sait allier prudence et clairvoyance dès qu'il s'agit de composer avec la vie... pour sauvegarder le repos et la tranquillité de l'esprit, biens qui n'ont pas d'égal ».

Il le prend parfois sur un ton doctoral avec ses correspondants et ses amis, mais, dans le fond, il ne s'en fait pas accroire. Ses lettres nous révèlent avant tout un homme; un homme simple et vrai, non sans vivacité ni passion. Nul doute qu'il ne fût parfois incommode à vivre, étant de caractère assez entier et possédant un sens tout paysan de la propriété : quand il apprend qu'on a donné à un autre la jouissance de la maison du jardin des Tuileries, où il avait logé durant qu'il travaillait à Paris pour le roi Louis XIII, il ne peut contenir son irritation, quoiqu'il soit bien résolu à n'y jamais rentrer. Des traits de ce genre le font estimer davantage d'avoir atteint à la sérénité qui marque la fin d'une carrière toute consacrée au perfectionnement de soi-même et de son art.

Jusqu'au dernier jour il est demeuré essentiellement Français. Rome, où il se plaisait parce qu'il y vivait dans une familiarité directe et, si l'on peut dire, tangible avec l'Antiquité, et qu'il y travaillait en paix selon ses goûts, ne l'a jamais naturalisé Romain. Il se préoccupe des affaires de France, de sa politique, de ses victoires, de son prestige. Il n'a pas laissé relâcher le lien qui l'attache au sol natal. Près de mourir, il se souvient de ses parents des Andelys qu'il connaît à peine; sa pensée de poète, à en juger par ses derniers paysages et sartout par l'admirable *Apollon amoureuse de Daphné* qu'il ne peut terminer, le reporte aux lieux de son enfance.

Et, comme tout bon esprit français de son temps, il s'est dans son art élevé de plus en plus du particulier à l'universel.

C'est cette indélébile qualité française que madame Marthe de Fels a fait sentir dans son livre à la perfection, non pas froidement mais lyriquement, avec une chaleur poétique qui entraîne le lecteur. « Poussin, conclut-elle, nous restitue l'âme même de son pays comme une grave et belle affirmation... Sur la terre de France où la clé d'or est d'ordinaire aux mains du logicien, l'homme des Andelys s'avère comme un poète, élevant à la hauteur de son front cette chose mystérieuse qu'il évoquait lui-même naïvement : « le rameau d'or de Virgile que nul ne peut trouver ni cueillir s'il n'est conduit par le destin ».

***

Beaucoup de personnes ont aperçu ici ou là de ces grandes vues d'Italie aquarellées représentant « l'Éruption du Vésuve », « la grotte du Pausilippe » ou l' « Intérieur de Saint-Pierre illuminé » et portant sur la monture une signature à l'encre : *Desprez*. Ils savent peu de chose de l'artiste, dont ils croient voir des originaux. Ce sont en réalité des gravures exécutées d'après ses dessins par Piranèse le fils et que Desprez enluminait pour les vendre dans un temps où il était fort gêné d'argent. Mais c'est là un des moindres aspects de son talent. Louis-Jean Desprez est un artiste personnel et fort curieux, dont les circonstances ont desservi la mémoire. Ayant obtenu un grand prix d'architecture en 1776, parti pour Rome comme pensionnaire du Roi l'année suivante, il se révéla excellent paysagiste en devenant l'un des principaux collaborateurs de l'abbé de Saint-Non pour l'illustration de son *Voyage Pittoresque de Naples et de Sicile*. S'il fût ensuite rentré en France, il s'y serait fait une place. Mais Gustave III l'attira en 1784 à la cour de Suède, et il passa la plus grande partie de sa vie à Stockholm, où il mourut presque dans la misère en 1801, ayant, après la fin tragique de son protecteur en 1792, connu des temps très difficiles.

Un historien d'art suédois, ami de la France, M. Nils G. Wollin, s'est attaché à faire revivre la figure de Desprez, dont il a recherché les ouvrages dans toute l'Europe. Trois volumes doivent paraître : le premier, récemment sorti, est consacré à l'œuvre gravé de Desprez et aux gravures exécutées d'après lui (John Kroon, à Malmö, éditeur). M. Wollin a eu pour nous l'attention d'écrire son livre en français. Ce premier volume, préfacé par M. Émile Dacier, contient, avec de belles planches, une introduction des plus intéressantes et un catalogue raisonné. Les compositions de Desprez sont d'une grande variété : paysages, décors de théâtre, projets d'architecture, scènes satiriques. Quand il grave, il use avec une égale habileté de la pointe et du lavis. La mise en œuvres est ingénieuse, le dessin plein de couleur et d'esprit : *la Procession de Sainte-Rosalie à Palerme* vaut les meilleures œuvres des petits maîtres du XVIIIe siècle. Et, comme chez Hubert

Robert, on voit poindre chez lui le sentiment romantique. Il mérite bien d'être tiré de l'oubli. Comment ne pas savoir gré à l'un de nos amis scandinaves d'apporter cette contribution neuve à l'histoire de l'art français?

***

M. Maurice Denis a intitulé son récent volume (chez Armand Colin) *Charmes et leçons de l'Italie*. Les « charmes », M. Maurice Denis les a d'abord su peindre sur la toile avec une émotion, une poésie, une intelligence aussi, qui donnent à ses paysages une place de choix dans la riche série de ceux que cette terre privilégiée a inspirés aux artistes français. Plusieurs de ces paysages servent d'illustration au livre; même privés de couleur, ils gardent leur prix grâce à leur équilibre, à la justesse des valeurs, à la qualité du sentiment. Mais M. Maurice Denis sait également décrire avec les mots un pays qui lui est cher : il nous offre des séries de notes, datant de 1921 à 1931, sur la Sicile, la Toscane, l'Ombrie, Venise et Padoue, Rome enfin, que, dit-il, « j'aime passionnément; passion qui dure et m'y ramène sans cesse, jamais blasé, jamais déçu ». On parle bien de ce qu'on aime. Nous trouvons l'auteur toujours ouvert sans parti pris aux impressions du voyage, sincère avec lui-même, l'esprit en éveil, et prêt à raisonner sur ce qu'il voit : nature, civilisation, œuvres d'art.

Il y a là des vues originales sur les grands peintres italiens, des rapprochements qui éclairent (même s'ils n'obtiennent pas toujours l'adhésion) entre l'art qui était neuf au xve siècle et celui qui l'est aujourd'hui. La liberté d'esprit de M. Maurice Denis est assez grande pour qu'il ne craigne pas à l'occasion de démentir l'exemple de ses propres débuts : « Devant Ghirlandajo, écrit-il, je me demande si les jeunes peintres d'aujourd'hui, au lieu de chercher avec moi à résoudre le problème du style, n'auraient pas mieux fait de dessiner du nez... Sans aller aussi loin que Léonard de Vinci dans sa théorie de l'imitation, je conclus que reproduire ce qu'on voit est utile à un peintre. On a commencé par là à Florence depuis Giotto. Il n'y a rien de plus passionnant que de suivre l'effort d'un Donatello, d'un Masaccio ou d'un Raphaël pour, de cette

observation servile, arriver à un style égal à l'antique ». Paroles utiles : l'art de peindre n'est pas l'imitation, mais on a trop oublié de nos jours que l'imitation est une bonne école. N'a-t-elle pas servi, aussi bien qu'à Raphaël, à ceux qui ont apporté le plus de hardiesse et de liberté dans l'expression picturale, un Rembrandt, un Velasquez?

Bien d'autres questions sont posées en passant. Le livre se termine par une conférence sur l'*Esprit franciscain en art* et un chapitre sur le *Sujet en art religieux* qui remuent des idées fondamentales et qu'on voudrait discuter. Mais peut-on le faire en quelques lignes? M. Maurice Denis sait toucher; il invite aussi à penser.

***

La collection « Les Quarante », dirigée par M. Jacques des Gachons et consacrée aux quarante fauteuils de l'Académie française, se poursuit pour notre plaisir. Les volumes ne sont pas en général du ressort de la critique d'art, mais il y a un peintre parmi les Académiciens : M. Albert Besnard.

On sait que ces petits livres comprennent chacun une histoire du « fauteuil » : il s'agit cette fois du treizième qui, comme bien d'autres, a été occupé par divers personnages plus ou moins oubliés, mais qui, avant d'être celui de Loti — auquel M. Besnard a succédé — a été celui de Racine. M. des Gachons conte cette histoire avec infiniment d'agrément : ses portraits ont du trait et de l'esprit. Quelques pages de M. Besnard sur le danger du séjour à la villa Médicis pour ceux que continue d'y envoyer le concours de Rome sont pleines de verve et de sagesse.

La partie principale du livre est une étude sur Albert Besnard par M. Jean-Louis Vaudoyer : moins de quarante pages, mais où tout ce qu'on souhaitait entendre dire du peintre est dit. Jean-Louis Vaudoyer a connu M. Besnard depuis l'enfance; il n'a cessé de le fréquenter, de l'écouter, de le voir peindre. Il aime l'homme et admire l'artiste; aussi est-il persuasif. Il nous conte sa vie, avec la grâce aisée qui lui est propre; il nous fait entrer dans l'intimité de sa maison à Paris, à Talloires, dans l'intimité de sa pensée. Pour louer ses peintures, il retrouve ce ton à la fois lyrique et naturel où il

fait entrer, je ne sais comment, de la couleur et de la musique, et par lequel il sait rendre sensible à l'esprit le spectacle de la vie, les ouvrages de l'art.

Voici Besnard, habitant avec sa mère la maison de la place Furstenberg où est mort Delacroix, que le petit garçon croisait parfois quand il rentrait. Le voici à l'École des Beaux-Arts « doux et distant, un peu féminin » et qui n'inquiétait guère ses camarades; mais à vingt-quatre ans il monte en loge, obtient le prix et part pour Rome. Là il a plutôt flâné, regardé, que travaillé très assidûment : il a bien regardé et « Rome lui a donné des points d'appui inébranlables ». Rome aussi lui a fait rencontrer la compagne fidèle de sa vie dont Jean-Louis Vaudoyer trace un émouvant et charmant portrait. A son retour, en 1878, il trouve un Paris où les impressionnistes faisaient leurs premières expositions; il n'y pouvait être insensible; mais, à ses yeux, la peinture n'était pas en soi un but suffisant : « Pour lui, comme pour tous les artistes qui, selon la parole de Michel-Ange peignent avec leur esprit et non avec leur main, la peinture est le moyen d'atteindre et d'exprimer un idéal que le monde réel ne satisfait pas. »

Peut-on mieux définir le sens de l'œuvre de Besnard? Savoir son métier, captiver la lumière, Besnard l'a voulu, mais non pour des résultats purement matériels. Dès qu'on l'a compris, ses portraits, ses « souvenirs des Indes », ses décorations se composent en un tout harmonieux. « Chacune des œuvres de ce grand peintre est une conception de l'esprit traduite par la matière. Comme y croyait Gautier, Besnard croit au monde extérieur. Dans ses toiles la mission de ce monde extérieur est de conférer au monde intérieur une réalité plastique... Idées ou rêveries se nouent les unes aux autres comme les danseuses d'un jour de fête, dans la constance d'une saison et d'un climat bénis... Besnard, comme Véronèse et Tiepolo, ne pense même pas, quand il peint, que l'amertume et la tristesse existent. Une seule fois, aux murs de la chapelle d'un hôpital, son art s'est apitoyé sur les misères d'ici-bas. A l'exception de cette imploration pathétique, les compositions d'Albert Besnard sont des éloges de la nature, de joyeux et expansifs assentiments...

Des panneaux de l'École de Pharmacie au plafond de la

Comédie-Française, on peut suivre une ardente et fantastique ascension, une transfiguration, une « montée vers l'idéal ».

Je m'en voudrais de rien ajouter à ce magnifique éloge.

***

« Arts et Métiers Graphiques » a consacré un album à la *Photographie* : visages, corps humains, paysages, natures mortes, pris sous des angles imprévus, et venus de tous les pays. Peu de choses sont indifférentes, quelques-unes de grande beauté. Une préface de M. Louis Chéronnet demande à l'État la création d'un « musée de la Photographie, qui recueillerait et classerait les réalisations photographiques depuis Daguerre, facilitant les recherches du savant, de l'artiste, de l'écrivain et enfin présenterait ses collections au public, à la fois d'une façon permanente et par des expositions temporaires ». Ceux qui auront feuilleté l'album et vu, par surcroît, les expositions de clichés anciens ou récents faites dans ces derniers temps lui accorderont sans peine qu'il a raison. Mais il y a bien des difficultés de tout ordre à vaincre et de celles qu'on ne vainc pas très facilement en France.

***

Je veux signaler en terminant deux publications d'un intérêt particulier : l'une est l'*Histoire de l'art contemporain*, due à divers critiques qui paraît par livraisons dans *l'Amour de l'art*, sous la direction de M. René Huyghe; l'autre un volume de la collection intitulée « Tableau du XXe siècle », publiée chez Denoël et Steele, où la musique et la danse sont traitées par M. Roland Manuel, — la musique n'est pas mon « rayon » — et les *Arts* par M. Pierre du Colombier : exposé remarquable par sa décision, sa clarté, sa franchise d'accent, où, à côté de l'architecture, des arts graphiques, plastiques et décoratifs, ne sont pas oubliés la photographie et le cinéma. Il est impossible de parler brièvement de ces études qui touchent aux problèmes artistiques les plus vastes et les plus actuels. Il faudrait y revenir et en profiter pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'art de notre temps.

PAUL ALFASSA

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Si les Dix avaient, au temps où le livre parut, couronné *Les Conquérants*, on eût trouvé leur choix excellent. Aujourd'hui M. Malraux est un auteur trop connu et, comme on dit, trop arrivé pour que le prix Goncourt, donné à *La Condition humaine*, ne semble pas un anachronisme. On attend que les Dix découvrent un auteur; on les dit très jaloux de leur prérogative; ils répugnent à choisir un écrivain déjà loué par les critiques; ils veulent l'avoir trouvé tout seuls. Et voici qu'ils nous révèlent un écrivain plus connu que quelques-uns d'entre eux.

Il est vrai que les romans de M. Malraux sont de la tradition qu'ils aiment, et qui est la pure tradition du naturalisme. Ce sont des ouvrages robustes, exacts, pittoresques, colorés, vivants. Leur originalité n'est pas dans le plan ni l'idée; elle est toute due au tempérament de l'auteur. Vigoureux à la fois et composés dans la forme prescrite, relevés d'un certain mépris du bourgeois, ils sont exactement dans la forme et l'esprit patentés jadis dans le grenier d'Auteuil. Après tout, les Dix font ce qui leur plaît, et on ne peut leur reprocher d'avoir donné le prix à un livre qui devait leur plaire, et qui plaît d'ailleurs à tout le monde.

Il a été étudié dans cette revue, et je n'y reviendrai pas. Le sujet en est admirablement choisi. C'est l'histoire de toutes les révolutions, où le vainqueur tire ordinairement les marrons du feu pour qu'un autre les mange. C'est ce qui est arrivé en France en 1830 et en 1848, et en Allemagne en 1918. Ici encore, les communistes chinois ne prennent Shanghaï qu'au profit d'un allié douteux qui les y écrase. Tout le livre est fait de cette tragédie.

Il est composé comme un film. Il était inévitable que l'imitation du cinéma ramenât les écrivains à un dispositif en tableaux, qu'ils avaient inventé avant les cinéastes, et dont usaient déjà les Goncourt. Ce procédé permet à M. Malraux une chronologie rigoureuse, presque d'heure en heure. Il envoie la lumière tantôt sur un groupe, tantôt sur un autre. Le livre est construit comme une horloge à projecteur. L'effet est extraordinairement puissant. La réalité est suggérée comme si elle était présente. Autour de chaque coin de scène éclairé, on sent une étendue infinie de ténèbres menaçantes. Les personnages, quand ils ne sont pas présents, continuent à vivre dans l'ombre. Tout l'ouvrage a une pathétique unité.

Le Roi dort, de M. Charles Braibant, a reçu le prix Theophraste Renaudot, lequel est un prix platonique, de revanche et de consolation. De ce roman encore, il a été rendu compte ici en termes excellents, qu'il suffit de rappeler en quelques mots. C'est un excellent livre, mais formé de deux éléments dont le joint se voit. Il contient à la fois l'histoire d'une famille rurale en France au XIXe siècle, et un conflit de caractères. L'histoire est écrite avec beaucoup d'exactitude, une connaissance vraie du sujet et une imagination animée : une vision de romancier sert une science d'historien. Cette évocation d'un long passé aboutit à l'histoire d'une femme restée veuve de bonne heure, intelligente et passionnée, et qui, après deux crises violentes et brèves, devient, à la façon des fourmis, une ouvrière neutre. Prudente et âpre comme une paysanne, mais d'un caractère à être partout maîtresse, elle arrondit son bien jusqu'à en faire la plus grosse fortune du pays, et elle accroît son autorité jusqu'à gouverner les esprits sans conteste. Or, Marlise, ainsi durcie par les ans, a un fils, qu'elle aime assurément, mais avec un mélange de jalousie, de despotisme et de ce mépris secret que tant de parents ont pour les talents de leurs enfants. Elle ne pense pas qu'il puisse gérer sa fortune, et elle la gère pour lui, admirablement d'ailleurs, en lui servant de maigres rentes. Ce grand garçon, qui aurait pu suivre l'une ou l'autre carrière, être peintre, écrivain, administrateur, homme politique, n'est plus qu'un raté. Il est manqué comme un arbre tordu. Il s'adapte pourtant, tant la vie est puissante, par ces procédés d'adaptation qui sont la dissimulation et le

mensonge. Il a un ménage à Paris et sa mère ne le sait pas. Marlise devient grand-mère, arrière-grand-mère sans s'en douter. La terreur qu'elle inspire, le silence que garde son fils trop faible condamnent toute cette postérité à vivre dans la bâtardise et dans la pauvreté. Mais le sang est vigoureux et le petit-fils bâtard prospère, tandis que son père a végété. Ce père meurt, et Marlise apprend tout. Sa colère est grande. Enfin les dernières pages du livre montrent l'apaisement et la réconciliation.

***

On a beaucoup loué *Justine*[1], de M. Roger Couderc, et d'excellents juges m'ont assuré que c'était un livre charmant. Il m'a paru d'une écriture un peu molle, et je ne découvre point, dans ce style sage et terne, l'étincelle heureuse, le don d'évocation, le miracle inconscient qui fait tout le prix de la littérature. M. Roger Couderc dit ce qu'il faut dire; on ne peut même pas dire qu'il le dise mal; mais sa cuisine est fade. Voici un échantillon; Justine rêve toute seule. « Elle secouait sa jolie tête lorsqu'un argument contrariait la solution qu'elle désirait et dont elle était sûre. » Qu'est-ce qu'un argument qui contrarie une solution? Tout est de ce ton imprécis : Justine, en l'absence de René qu'elle aime, a le cœur vide : « Elle essaya ce subterfuge, quelquefois employé par les prisonniers, qui dénombrent pour compter les heures, les grains de poussière de leur cellule, et chercha tout ce qui pouvait occuper ses minutes, comme si cette cendre était capable de remplacer la seule réalité qui emplissait son cœur. » Que la phrase est molle, disgracieuse, pleine d'impropriétés! Les paysages sont pareillement gris, et grises les prosopopées dont l'auteur abuse. Il s'adresse à Justine : « Vous aviez, lui dit-il, l'ovale du visage un peu long, mais bien dessiné... Votre teint ambré, sans jamais rougir, se bistrait dans l'émotion. Votre buste, même assise, vous faisait grande. Vous étiez vêtue, ce soir-là, d'un costume de toile blanche garni de galon noir. » A quoi bon cette apostrophe et cette adjuration pour nous apprendre que Justine a le visage trop long et les jambes trop courtes? C'est de l'éloquence de procureur de la République.

1. Gallimard.

A cela près, le roman de M. Couderc est fin et sensible. La forme est fâcheuse, mais elle n'est pas tout. L'analyse des sentiments est souvent délicate, et c'est par là, je pense, que le livre a plu à de très bons esprits. Toute la saveur est sous la cendre.

Justine du Terrié, veuve après un court mariage, habite avec sa tante Annette, à Cahors, au bas du boulevard, une maison bâtie sous la Restauration. Que pense cette veuve de vingt-six ans? L'auteur confesse qu'il n'en sait rien. « J'ai vu, si souvent depuis, tantôt votre bouche détendue par le sourire et tantôt vos lèvres amincies d'amertume, votre tête rejetée par le défi, et vos yeux baissés pour l'humilité de l'isolement, que j'ignore, comme vous, quel était votre visage, quelle était votre âme. » Nous n'en saurons donc point davantage. Tout ce qu'on nous dit c'est que Justine, sa tante Annette et sa servante Lucette, dans la maison au bas du boulevard, mènent « cette existence bourgeoise et soignée, si propice à la naissance des grandes passions ».

Cependant tous les soirs vers sept heures, Justine est assise à broder près de sa fenêtre. Et elle attend que René passe. Sa tante l'appelle en vain pour le dîner. « J'arrive », dit-elle; mais ses mains tiennent l'accoudoir de la fenêtre, et une mollesse invincible l'empêche de les ouvrir. L'auteur trace un joli tableau de la rue sous la lumière plus blanche, et des travaux de la fin du jour. L'épicier rentre les barils d'olives, la servante du petit café donne un coup d'éponge aux tables de marbre, le bourrelier range les harnais, le pharmacien cause avant de tirer le rideau de fer. Justine est toujours là. Enfin quatre jeunes gens attardés sur le boulevard approchent. L'un d'eux, en passant devant la maison, se met à causer avec plus d'animation. C'est René Deslauriers. Justine peut aller dîner.

René est administrateur des colonies. Il est en congé en France. Il a un petit appartement à Cahors. Son père habite une propriété aux environs. Le jeune homme a pris l'habitude de passer sous les fenêtres de Justine, et Justine a pris l'habitude de le voir passer. Dans un joli chapitre, l'auteur raconte, à la fin d'août, une de ces journées que l'impatience rend interminables; on pense qu'elles ne finiront jamais, et tout à coup on est en retard. Justine, après avoir musé péni-

blement pour laisser le jour grignoter les minutes, n'a que le temps de rentrer chez elle pour se poster à la fenêtre. René ne passe pas. « La tête vide, lasse d'attendre, elle ne pensait plus à celui qu'elle attendait. L'horloge du lycée sonne sept heures. Le temps fuyait bien vite, maintenant qu'il emportait son espoir... Elle se mit en retrait pour ne plus voir que l'étroit espace encadré par la fenêtre et compta doucement — une, deux, trois, quatre, etc..., — pour mesurer cinq minutes pendant lesquelles elle se condamna à ne pas regarder. Lorsque les cinq minutes furent écoulées, elle se pencha et inspecta vite ceux qui passaient, toute surprise que René ne fût pas parmi eux. »

Le récit reprend en octobre. Nous voyons René et Justine se promener ensemble. La passion envahit l'âme de la jeune femme, non point d'un seul coup, mais peu à peu. « Elle détruit aujourd'hui une habitude, demain une façon de sentir, plus tard une affection moins exclusive, jusqu'à ce qu'enfin elle ne laisse aucune place à tout ce qui n'est pas elle, pas même à la perception de la réalité. » René, ignorant de ce travail intérieur, accuse Justine de ne pas l'aimer. Elle voulut répondre, nous dit M. Couderc : « J'ai dépassé le caprice et c'est pour cela que mon cœur tournoie comme un oiseau perdu. » Elle fait aussi bien de ne pas employer ce langage. Elle dit simplement : « Vous êtes un enfant. »

L'habitude de se voir devient un besoin. « René ne m'amuse pas, pense Justine. Il ne m'est pas encore très cher; mais il me devient tous les jours plus nécessaire. Lorsqu'il n'est pas là, je respire mal... Je ne l'écoute pas; sa présence me suffit. Je ne sais pas si je l'aime; je suis sûre que je ne m'ennuie jamais avec lui. » C'est en ce temps-là que René est obligé d'aller faire un séjour chez son père. Tandis qu'il est absent, Justine, émue comme elle est, est sur le point de le tromper avec un cousin bavard et entreprenant. C'est ce qu'on appelle, je crois, un transfert. « L'unité, explique M. Couderc, n'est que la force dernière de l'amour. Une âme reste sensible à de nombreux attraits tant qu'elle n'a pas cristallisé tous ses désirs en un bloc compact. » Justine va donc chez ce cousin, se reprend, résiste et le laisse déçu. Mais René, qui est revenu de la maison paternelle, les a surpris. Il fait une scène de jalousie, et avec

tant d'éclat que la tante Annette ne peut plus rien ignorer. A quelque chose malheur est bon. Désormais les amants se verront librement. Le règne de la passion est venu; elle ne souffre plus de résistance. Comme une mer étale, elle noie et recouvre tout. « Le teint de René restait pâle, malgré la chaleur; sa bouche était comme une rose sur la neige; l'avoir près de la sienne était l'unique appétit de Justine. Tout avait disparu, le goût des promenades, la curiosité de la ville, les soins de la maison, les amitiés d'enfance, la construction des rêves; il ne restait que cette surface minuscule qui détenait son bonheur. »

Nous sommes environ à la moitié du roman. Il a été jusqu'ici l'histoire d'un amour, décrit surtout pour lui-même. Nous ne connaissons, à vrai dire, ni Justine, ni René, ni aucun de ceux qui les entourent. Nous ne savons ni où ni quand les deux personnages se sont parlé d'abord. Ce que M. Couderc a tracé, c'est la courbe idéale d'un sentiment, qui serait exactement le même chez des êtres différents. La ville n'existe que comme un paysage vide. Les contingences de la vie ne se font sentir que par un appel du père de René et quelques précautions contre les caquets. Cette manière d'écrire est d'ailleurs parfaitement défendable. On peut imaginer que l'amour, étant la force qui conserve le monde, tient peu de compte des caractères individuels et des conditions de personnes. Cette égalité des hommes devant lui, son indifférence aux lois sociales, sa courbe imperturbable, son éternelle identité avec lui-même forment d'ailleurs un magnifique sujet de roman.

La seconde partie du livre de M. Couderc est faite de deux épisodes. Le premier est une maladie de René. Justine le fait transporter dans un hôtel de la ville et vient le soigner. Ce n'est pas d'une parfaite vraisemblance. Mais admettons la fiction. Il faut reconnaître que tout le tableau de la convalescence est exquis. J'ai trop insisté, peut-être, sur les imperfections et même les insuffisances du métier chez M. Couderc. Mais qu'on en vienne à l'observation du sentiment, dès que l'auteur est ému, et qu'il veut bien écrire simplement, le livre devient charmant. Justine reprend tous les matins sa place au chevet de René. Elle a les joies du premier potage, de la

première compote, de la première aile de poulet. L'après-midi elle travaille auprès de lui. « Autrefois ils disputaient sur le fond de leurs cœurs; maintenant ils parlaient peu; ils n'avaient ni à se connaître ni à se mentir. Justine passait de longues heures sur l'ouvrage sans regarder René; pourquoi le regarder?»

Le dernier épisode est le départ de René, qui retourne en Indo-Chine. Toute cette psychologie du départ et de l'absence est tendrement et adroitement décrite. Le jeune homme meurt au Laos. D'abord stupide de douleur, puis désespérée et déchirée, puis avide de connaître ses derniers jours, commentant interminablement le récit qu'un médecin lui a fait, hallucinée et parlant avec le mort, elle voit avec horreur, dans ce même moment, le souvenir s'effacer déjà dans son esprit. Elle a oublié la couleur de ses yeux, elle n'entend plus le son de sa voix. Il n'est déjà plus celui qu'elle a aimé. La dernière expression de son visage a été l'étrange indifférence des morts. On ne peut pas, on ne doit pas aimer celui qui n'est plus comme on aimait le vivant. A l'heure où il est mort, Justine s'agenouille chaque jour. « Mon Dieu, dit-elle, vous me l'avez pris. Permettez-moi de l'aimer tranquillement. » Et elle comprend enfin. Il faut continuer à vivre, avec soin et exactitude. Les morts n'ont pas besoin de notre douleur, mais de notre amitié. Elle fait à l'ombre de René des serments qu'elle tiendra sans peine. Sa tendresse est égale et permanente. Et parvenue à cette égalité, à cette pureté, à cette constance, elle se demande avec une courte horreur : « Il a donc fallu qu'il meure pour que je l'aime? »

***

J'aurais voulu, depuis longtemps, parler du roman de madame I. Nemirovsky, *L'affaire Courilof*[1]. C'est un très beau livre.

Les événements de la vie créent des situations paradoxales et tragiques. Un révolutionnaire russe est chargé, en 1903, d'exécuter le ministre Courilof. Le livre est le récit de l'événement, écrit trente ans plus tard par l'assassin désigné, Léon M... Il nous raconte qu'il est né en 1881, « dans un petit village perdu de la Sibérie, au bord de la Léna, d'un père et d'une

1. Grasset.

mère tous deux déportés politiques, dont les noms, connus en leur temps, sont oubliés aujourd'hui : Victoria Saltykof et le terroriste M... » Revenu de Sibérie, le terroriste est arrêté de nouveau, et meurt à la prison Pierre et Paul, dont on racontait en Russie, avant la guerre, des choses effroyables. La veuve est alors avec son enfant à Genève, où elle meurt à son tour en 1891.

Nous entrevoyons le père de Léon M... par un croquis saisissant. « C'était un homme de haute taille, aux yeux étroits et éclatants, aux sombres paupières, avec de grandes mains osseuses, aux poignets fragiles. Il parlait peu; il avait un petit rire cinglant et triste. » La mère nous est mieux connue; à seize ans, à Viatka, elle a tué d'un coup de revolver un gendarme qui brutalisait une vieille femme. C'est « une créature fine et chétive, de pâles bandeaux, un pince-nez, le type de l'intellectuelle des années 80 ». D'ailleurs extraordinairement maladroite. — Les parents morts, l'enfant est élevé en Suisse par les camarades. Il est nourri de propos, de lectures, d'exemples révolutionnaires. Quand il avait douze ans, le docteur Schwana, vêtu d'une robe de chambre à ramages, lui commentait sur le balcon, devant le clair de lune glacé, la doctrine terroriste : « Logna, tu vois un bonhomme comme celui-là, gras, gros, qui crève du sang et de la sueur du peuple. Tu ris. Tu penses : attends, vieux, attends... Il ne te connaît pas. Tu es là dans l'ombre. Tu fais un mouvement, ... comme ceci, ... tu lèves la main... Une bombe, tu sais, ce n'est pas grand; on peut la cacher dans un châle, dans un bouquet de fleurs... Phumt!.. Parti! Envolé, le vieux bonhomme, en éclats de chair et d'os... » — Léon manque seulement de flamme et de force. C'est un Slave de l'espèce molle. Qu'est-il auprès de ce garçon, son ami, qui, à trente ans, avait à son actif quatorze attentats terroristes, dont quatre réussis, et qui lui disait : « Ce qui vous manque, c'est d'avoir fait mourir de chagrin votre mère. » Nourri cependant dans la conviction qu'une révolution sociale est la chose la plus juste que puissent accomplir les hommes, Léon M..., après quelques missions en France, est envoyé en Russie pour exécuter le ministre de l'Instruction Publique, Courilof. Celui-ci, que les étudiants nomment le Cachalot, est un réactionnaire de l'espèce la plus violente, et

universellement détesté. Grand et gros, lent dans ses paroles et dans ses mouvements, cruel, ambitieux et avide d'honneurs, il était comme sont volontiers les hommes de petite noblesse : plus royaliste que le roi, renchérissant sur la haine de la révolution et le mépris du peuple. — Nous le voyons pour la première fois à un office : immobile comme une pierre, la barbe fauve et carrée, une expression implacable, hautaine et sévère. Nous le revoyons, un peu plus tard, devant les corps d'étudiants fusillés par les soldats.

Pour un nerveux comme Léon M..., la confrontation avec l'homme qu'il doit tuer est un moment assez dramatique. L'art de l'auteur a été de faire durer ce moment, et de faire vivre ensemble pendant des mois, l'assassin et la victime. Léon M... est introduit chez Courilof, sous le nom de Marcel Legrand, pour lui servir de médecin. Courilof souffre affreusement du foie. L'assassin futur soigne provisoirement sa victime. En même temps, il voit la vie de ce monstre, qui est un homme. Il a épousé une chanteuse et il l'aime tendrement; mais il a cent humiliations à subir pour ce mariage. Il dépend de la faveur de plus grand que lui. Il est à chaque instant menacé et trahi. L'auteur a exposé avec infiniment de talent, et une espèce de pathétique sauvage, la vie de ce ministre barbare, sa toute-puissance précaire, ses tourments. Tout cela nous apparaît à la lumière de la mort toujours présente, et que son jeune médecin lui prépare. Tout le livre est à la fois humain et macabre. Madame Nemirovsky jouera du violon sur vos nerfs, à la russe, pendant deux cents pages. Je vous en promets un plaisir pathétique. L'angoisse, le pittoresque, la succession de scènes rapides et opposées, un bal, un galetas, une place sous la neige : le meurtre enfin. Nous savons dès le début, que Léon M... condamné à mort, a été sauvé par la naissance du tsarévitch. Expédié en Sibérie, il est revenu en 1905, et il a été l'un des acteurs de la révolution de 1917.

***

M. Maeterlinck poursuit le cycle de l'initiation. L'homme, qu'il a étudié sous son aspect le plus mystérieux, l'a conduit à la nature. Il s'est aperçu que les forces qui gouvernent le monde pénétraient l'âme humaine et que celle-ci était bien

moins imperméable qu'on ne le croyait. Seule la partie superficielle de notre esprit, ce que nous appelons conscience, est fermée comme un observatoire de verre. Mais les régions profondes du Moi communiquent avec le Tout. Il y a là une vie obscure, qui n'est pas entièrement distincte de la vie universelle. Inversement, des opérations que nous considérons comme entièrement humaines, celles de l'intelligence, par exemple, ne sont peut-être pas notre propriété exclusive. — Enfin à côté de notre *mens* la nature en connaît d'autres, que nous ne pouvons concevoir. M. Maeterlinck a longuement étudié ce monde des insectes, qui nous est à la fois connu et impénétrable, ou qui plutôt est irréductible aux conceptions humaines. Il y a là une autre figure de l'esprit, un autre monde.

M. Maeterlinck a été amené alors à considérer l'univers lui-même, et d'abord les deux catégories sous lesquelles nous sommes contraints de les concevoir, c'est-à-dire le temps et l'espace. Il en est venu ensuite à la connaissance physique de cet univers. Les découvertes, les théories se succèdent d'année en année. Devant le tournoiement gigantesque de ce monde étincelant, devant ces nébuleuses spirales, dont la galaxie est l'une et qui, distantes parfois de 600 000 années-lumière, fuient encore dans les ténèbres du ciel en se dispersant vers un but inconnu, le vertige prend le spectateur.

Ce sont maintenant les lois, c'est-à-dire la figure scientifique de cet univers que M. Maeterlinck s'est efforcé de découvrir, en écrivant *la Grande Loi*[1]. Or de ces figures, il en est deux qui se partagent les esprits. L'une est une figure mécanique, et c'est la conception newtonienne, selon laquelle la nature est un jeu de forces, conformément à la loi de la gravitation. L'autre est une figure géométrique, selon la conception einsteinienne, et la nature est alors la déformation d'un continu à quatre dimensions nommé l'Espace-Temps. M. Maeterlinck a fait de ces grands problèmes un magistral exposé. Mais il n'est encore qu'à leur seuil. Qu'est-ce que le Temps lui-même? Il semble nous en promettre l'étude pour un prochain livre.

HENRY BIDOU

1. Fasquelle.

LE THÉÂTRE

M. Henry Bernstein : *Le Messager*. — M. Marcel Achard : *Petrus*. — Shakespeare : *Coriolan*.

Le Messager est une très belle pièce. Il se pourrait, au surplus (j'emploie le conditionnel comme il convient quand on parle de l'avenir), il se pourrait que cette pièce marquât, dans l'œuvre de M. Henry Bernstein, le début d'une troisième phase. Je n'ignore pas tout ce que le mot « phase » a d'un peu trop commode. Il y a, dans le développement d'une œuvre, un élément quasi organique, une continuité vitale, dont la souplesse échappe aux cadres rigides du langage. Mais, si l'on renonce à classer, il faut renoncer à juger. La classification, selon laquelle deux périodes seraient à distinguer dans le théâtre de M. Henry Bernstein, demeure donc vraie en gros : une première période, où l'action prédomine; une seconde, où c'est le souci de l'analyse qui l'emporte. *Le Messager* annoncerait une troisième période, où les deux forces s'équilibrent, où l'investigation psychologique, au lieu de suivre une marche digressive, dont les développements divergents vont parfois jusqu'à commander la coupe extérieure du drame en tableaux, s'insère dans un mouvement simple, direct, dans une série d'actes vigoureusement enchaînés, noués et dénoués. A peine ai-je écrit cela, que je m'aperçois que certains ouvrages de M. Bernstein, considérés comme appartenant, du moins chronologiquement, à la deuxième période, offrent déjà un exemple de cette fusion magistrale : ainsi *Félix*. Mais c'est seulement le premier acte de *Félix* qui atteint ce sommet. Ensuite, la

trame de la pièce se relâche. Il semble que l'inquiétude de l'auteur se substitue par degrés aux caractères de ses personnages, communiquant au drame une sorte de pathétique personnel qui en devient le principal intérêt, et l'histoire s'achève dans une atmosphère de suspens, dans l'angoisse et les ténèbres des questions sans réponse. *Le Messager*, au contraire, a l'avantage d'une unité complète : aucun balancement d'un système à l'autre, aucune hésitation, aucune défaillance : entre la richesse psychologique des héros (richesse propre à chacun d'eux et non plus à l'auteur à travers eux) et l'action qui les mène, entre le substratum et le jeu apparent, entre les préoccupations du moraliste et l'art du dramaturge, l'accord, cette fois, est parfait. On est heureux d'admirer.

Heureux aussi de le dire. La situation que M. Bernstein occupe au théâtre est si prépondérante, sa carrière, depuis trente-cinq ans, se signale par une telle série ininterrompue de triomphes, que le besoin que nous éprouvons aujourd'hui de lui exprimer publiquement notre admiration peut paraître assez enfantin. Si nous y cédons, pourtant, c'est qu'il nous souvient des résistances que l'œuvre de l'auteur a longtemps rencontrées dans ce qu'on était convenu d'appeler autrefois les « cénacles »; c'est que nous ne sommes pas sûr, non plus, que, dans ce qu'on nomme aujourd'hui les « milieux littéraires » (quoique la dispersion de la vie actuelle soit bien opposée à l'idée de « milieux »), il ne subsiste pas encore quelques traces de ces préventions anciennes. Oui, si glorieux que soit M. Bernstein, je ne crois pas absurde d'affirmer que certains esprits attardés ne lui rendent pas encore pleine justice, alors qu'il devrait être unanimement reconnu, salué comme un maître du théâtre français, dans la première partie de ce siècle — un maître, entendez-moi bien, indépendamment de ses succès, en considération de son œuvre seule, étudiée, librement critiquée en elle-même, sans égard à sa réussite temporelle. Cela tient à plusieurs raisons, entre autres celle-ci : il n'est pas d'erreurs de jugement plus difficiles à réviser que celles qui sont une fois admises en littérature; beaucoup de littérateurs, parmi les plus raffinés, limitent leur information à un cercle étroit, en dehors duquel il leur est agréable de penser que rien d'important ne se passe. On voit alors des écri-

vains éminents, qu'une rencontre fortuite vient parfois éclairer, manifester brusquement des surprises qui peuvent prêter à sourire. C'est ainsi qu'un prince des lettres, il y a trois ou quatre ans, nous apprit qu'il existait en France un auteur digne de la plus haute estime. Cet inconnu s'appelait... Henri Duvernois. Il avait fallu le double hasard d'une heure d'attente dans une station du Midi et d'une brochure achetée à la bibliothèque de la gare, pour que M. André Gide fît cette découverte. Car l'une des vertus de M. Gide, c'est la bonne foi. Le même homme, entraîné, un autre jour, à une représentation du *Secret* (dix-sept ans après la première), disait avec étonnement : « C'est fort, je ne savais pas que c'était si fort. » Si je me reporte à l'idée que, dans les cénacles où je fréquentais avant la guerre, on se faisait du théâtre qui triomphait à l'époque sur la scène, je note deux opinions principales, dont l'une concerne Henry Bataille, et l'autre, M. Bernstein. La première, en partie, juste. La seconde, radicalement fausse. Bataille était considéré comme un littérateur qui avait mal tourné. De fait, la détestable littérature qui surcharge son œuvre, et dont on s'aperçoit aujourd'hui qu'elle la compromet, les délicats en signalaient déjà la qualité inférieure : sensualisme artificiel, faisandage, sensiblerie et poésie de mauvais aloi. Quant à M. Bernstein, on le plaçait délibérément en dehors de la littérature, parce que le propre des littérateurs ayant été, en tout temps, d'être sensibles surtout à des questions de forme, on lui reprochait de n'avoir pas de forme, de n'avoir pas de style. Or, c'est là que résidait la confusion. Il est vrai que, dès ses débuts, M. Bernstein fut exempt des gentillesses verbales, singularités du vocabulaire, complications du tour, qui étaient alors en faveur. Il ne s'affublait pas des draperies à la mode. Heureux dépouillement qui permit à son théâtre de traverser déjà pour le moins une dizaine de modes littéraires, et d'accuser toujours la même vie, la même force violente! Ce n'est pas que le dialogue de M. Bernstein, qui était sommaire, voire brutal, à ses débuts (bien que abondant, parfois verbeux), ne se soit pas enrichi, à mesure que l'auteur entrait en pleine possession de ses moyens, mais le trait, chez lui, ne s'est jamais alourdi de ces faux bijoux qu'on nomme les élégances de langage; il s'est

seulement humanisé; il est devenu plein de sens, tout en restant aussi simple; que dis-je! tout en se simplifiant encore davantage. Si M. Bernstein a connu cette mélancolie particulière aux triomphateurs, qui, au milieu des éloges dont on les abreuve, touchant les mérites que chacun s'accorde à leur reconnaître, souffrent secrètement que d'autres louanges, moins grosses mais d'espèce plus rare, leur soient injustement refusées, il doit se sentir aujourd'hui bien vengé.

Autre chose, avant d'aborder l'examen de la pièce, car la personnalité combative de l'auteur suscite des questions qu'il faut liquider avec franchise : comme la carrière de M. Bernstein s'est développée dans le bruit des applaudissements, d'aucuns ont prétendu que l'ampleur de ses succès était due à d'autres causes que la valeur de ses ouvrages; ou bien que M. Bernstein recherchait le succès pour lui-même. Or, je ne connais pas d'auteur qui, dans la conception de ses pièces — là est l'important, là est le point où il convient de se placer pour émettre un jugement — fasse preuve d'un désintéressement plus complet. Son évolution même nous a offert le spectacle rare d'un dramaturge qui se refuse à admettre que ses dons les plus éprouvés, ceux qui lui valurent ses premiers triomphes, puissent devenir entre ses mains des recettes mécaniques, dont il se bornerait à exploiter indéfiniment les effets. Nous l'avons vu, en proie au plus noble tourment, tenter dans son art — c'est-à-dire en soi-même — des voies différentes, courir des dangers, risquer le tout pour le tout. Dans la facture même de ce théâtre, à toutes les périodes, l'indépendance de l'auteur à l'égard du succès qu'il remporte est patente. Eh! sans doute, il obtient l'adhésion du public, mais cette adhésion, il ne la quête point par flatterie, il la conquiert de haute lutte, parce que c'est son pouvoir d'empoigner. Jamais, comme chez Bataille, de ces appels insidieux, aguicheurs, de ces couplets « poétiques », où vibre la chanterelle de la complaisance artistique, le trémolo du désir de plaire.

Le Messager, précisément, est d'abord une belle œuvre en ceci qu'elle est exempte de toute concession au public, austère de lignes, sobre et nue. La donnée, la marche du drame, son dénouement douloureux, tout y est simple et vrai, empreint de ce « tragique quotidien » dont parlait Emerson.

Le premier acte n'est qu'une longue, lente conversation entre deux hommes, sans aucun effet de théâtre, sans rien de ces suspensions, de ces arrêts factices qui visent à accroître l'intérêt d'un récit en y ménageant des énigmes. L'attrait n'est pas dans l'habileté plus ou moins visible des moyens d'exposition, mais, l'habileté ici ayant l'art de demeurer cachée, dans l'objet même de la confidence, ainsi que cela se passerait dans la vie. Avec cette différence, toutefois, qu'une image frappante de la vie est toujours, sur la scène, une image transposée, toute reproduction exacte, phonographique, des rythmes réels d'un entretien étant impraticable au théâtre, où elle n'aboutirait qu'à un bavardage fastidieux, à un brouillard de mots incompréhensibles.

Donc, dans un bungalow attenant à une plantation de caoutchouc, la nuit, à la clarté des lampes-tempêtes, devant une table chargée de bouteilles, deux blancs, deux Français sont réunis. Tous les deux, au service d'une compagnie anglaise. L'un, Gilbert, un tout jeune homme, arrivé le jour même. L'autre, Nicolas, sensiblement plus âgé, installé depuis quelques mois déjà, en qualité de surveillant, dans cette concession perdue. Tout en vidant, coup sur coup, de grands verres de whisky, Nicolas explique à son compagnon, dans une exaltation progressive, due à l'ivresse de l'alcool, à la fièvre paludéenne et à l'obsession amoureuse, comment il était marié naguère avec une riche Américaine, quand un jour Marie entra dans la maison en qualité de secrétaire; comment il se prit pour elle aussitôt d'une passion dévorante, exclusive; comment il divorça pour l'épouser; comment son nouveau ménage était sans ressources; comment il lui répugnait de traîner, en France, dans des emplois médiocres; comment il préféra se séparer pour un temps de cette Marie qu'il adore, et accepter en Afrique équatoriale une situation qui lui permît de gagner, en deux ans, une forte somme, grâce à quoi il pourra, de retour à Paris, mener, durant un certain temps, avec sa femme une vie fastueuse, la seule qui soit digne de servir de cadre à la beauté de Marie et à leur commun amour.

On discerne évidemment quelque folie, quelque grossier romantisme aussi, dans cette combinaison. Mais je n'en ferai aucun grief à l'auteur, toujours libre de choisir, au départ,

les personnages qui lui conviennent, pourvu que ceux-ci soient plausibles. Or, qu'il y ait, de par le monde, des natures emportées, chez lesquelles les décisions de la volonté ont quelque chose d'un peu hagard, et même parfois d'absurde, qui le niera? Que les formes les plus courantes du romantisme sentimental (qui est le romantisme éternel) soient précisément les plus grossières, voilà encore qui est certain. De même, cette vue de l'amour-passion considéré comme inséparable d'une vie de luxe, peut paraître assez vulgaire. N'empêche qu'elle est très fréquente, chez les êtres surtout tels que ce Nicolas, qui sont des sensuels violents, et gardent au fond d'eux-mêmes, jusque dans les flammes purificatrices d'une belle passion, un tempérament de jouisseur, des idées, des mœurs, des goûts et des dégoûts, des préjugés enfin d'ancien viveur. Nicolas existe.

Gilbert également. Ce type-là pullule. C'est le faible gentil, l'indécis sympathique, le bon petit cœur malléable, l'imagination vite échauffée, docile à toutes les suggestions. Il avait une maîtresse. L'aimait-il? ne l'aimait-il pas? Il n'en sait rien. Elle s'appelait aussi Marie, et cette identité des noms le fait rire un peu niaisement. C'est, dit-il, pour quitter cette femme, qu'il est venu, lui, dans ce trou malsain. Mais il n'en est pas très sûr.

Cependant, Nicolas, de plus en plus fiévreux, de plus en plus ivre, poursuit ses confidences. Déjà l'aveu d'une passion si brûlante provoque chez Gilbert de l'étonnement, de l'admiration, un grand trouble. Mais Nicolas ne s'en tient pas là. Il parle de sa femme elle-même, il la dépeint; et nous devinons, à certaines touches du portrait, jusqu'où ira, dans les conversations ultérieures, l'impudeur de cet amant, de ce mari, qui veut faire partager à un ami l'enthousiasme de ses souvenirs et le délire de ses regrets. Ici l'auteur procède avec tact et se laisse entendre à demi-mot; fidèle, en outre, à la vraisemblance d'un premier entretien. Mais l'exhibitionnisme mental n'en est pas moins nettement marqué. Bientôt, Gilbert sera environné de feu. L'image de Marie nue, à sa toilette et dans la volupté, s'emparera de son âme.

Il faut à un dramaturge beaucoup d'audace pour risquer un acte d'exposition aussi uni, aussi dépourvu d'accident, et une singulière maîtrise pour le réussir. Le pathétique, en ce

cas, tient à ceci que tout y est seulement en puissance, en réserve, au repos : un calme fait de violence possible, probable, prochaine. En apparence, rien ne bouge, tout ressemble à ces nuées d'orage qui s'amoncellent à l'horizon, d'un mouvement insensible. A peine un grommellement sourd, au loin.

Nul vain pittoresque, non plus, dans l'évocation du milieu : un lézard, sur la muraille, guettant une mouche (trait qui prend, au surplus, une valeur symbolique, ainsi que, dans Ibsen, tel ou tel autre analogue); une négresse qui passe devant une baie ouverte, sur le fond de la nuit; le pétrole qu'un boy verse aux pieds d'un lit, pour écarter les fourmis rouges; là se borne, Dieu merci, l'exotisme.

J'ai insisté sur ce premier acte, parce qu'il pose le ton de l'ouvrage, le place à son niveau, qui est supérieur. Mais il serait superflu de conter dans le détail la suite du drame, que le lecteur doit connaître. Les événements s'y déroulent, selon un processus fatal, un rythme de catastrophe. Précipitation qui n'est point due à des épisodes artificiellement amenés, mais qui a sa source dans les caractères, comme une projection de leur frénésie intérieure. Gilbert, sous un prétexte, est rentré en France, laissant Nicolas en Afrique, où il doit rester six mois encore. Le messager arrive, tout enflammé des récits entendus, portant sur son visage aussi, peut-être, le rayonnement d'une passion plus forte que celle qu'il eût pu concevoir à lui seul. Cette pourpre a ruisselé dans son cœur, par une transfusion mystérieuse. Il trouve à Paris une Marie détraquée, malade d'une trop longue attente, d'autant plus encline aux défaillances charnelles, que, toujours amoureuse de l'absent, elle respire dans la compagnie de Gilbert des effluves qu'il tient de son mari. De l'intense foyer lointain c'est comme une onde tremblante, affaiblie, qui parvient jusqu'à elle. Trompée par ce reflet, elle voudra s'y réchauffer, prenant pour la chaleur du soleil la pâle clarté de la lune. Bref, Gilbert et Marie seront amants, mais dans une heure de démence, bientôt suivie de désespoir. Cependant, sur un soupçon, Nicolas est revenu, à l'improviste. Il rejoint les coupables dans une boîte de nuit, les démasque, les raille, les rejette comme deux loques sur la banquette du cabaret.

Dans une matière si délicate, si scabreuse, où le moindre

écart eût risqué de faire dévier soudain le drame entier sur les pentes banales de l'adultère mondain, ces deux actes offrent une tenue, une sûreté admirables. Je note, en particulier, que l'âme de Marie se manifeste, dans ses répliques, par une démarche constamment indirecte, une obliquité, qui convient à sa faiblesse, à sa détresse, à son égarement et, de surcroît, à sa féminité profonde. Elle ne parlera clairement qu'à l'acte suivant, quand elle plaidera sa cause, ou plutôt mendiera son pardon. Mais, au moment de la tentation, elle glisse de biais vers la faute, avec des hésitations, des arrêts, des reculs; puis, lorsque le danger s'éloigne, au lieu d'éprouver un sentiment de délivrance, brusquement elle saisit le téléphone, rappelle ce tentateur trop scrupuleux qui s'enfuyait, le ramène et se donne à lui. Comment de tels dessous peuvent-ils être perceptibles dans un dialogue toujours naturel et concis, où rien n'est expliqué par voie d'analyse? Là est l'art de l'auteur.

Cet art triomphe encore dans le tableau de la boîte de nuit, à la manière abrupte dont est attaquée, poussée, vidée, la scène du retour de Nicolas : cette irruption de l'amour-passion (*durus amor*) dans l'atmosphère veule d'un lieu de plaisir, parmi les rengaines de l'orchestre et les danses lasses de deux heures du matin; ce combat mortel de trois êtres, resserré entre un seau à champagne et le velours d'un banc; ces trois destinées qui se jouent en quelques pauvres mots, que profèrent deux voix étranglées de remords et une autre qui étouffe les éclats de sa colère à cause des voisins, des garçons...

Le dernier acte enfin est magnifique. Nicolas va partir. Marie parvient jusqu'à lui dans la chambre d'hôtel où il fait déjà ses valises. Elle l'implore. Il la repousse : qu'elle aille retrouver son amant! Alors, Marie apprend à Nicolas que Gilbert s'est tué dans la nuit. Auparavant, il lui a téléphoné. Un mot d'elle eût pu le retenir, au bord de l'abîme. Cela, elle l'a senti, bien que Gilbert ne lui ait rien confié de ses intentions. Pourtant, le mot sauveur, elle ne l'a pas prononcé. Peut-être un instinct cruel l'avertissait-il que, pour qu'elle fût pardonnée, il fallait que Gilbert disparût. Et, en effet, Nicolas pardonne. Gilbert mort redevient pour lui l'ami

qu'il était avant sa trahison et qui s'est maintenant effacé. Nicolas est seul à le pleurer.

Ici encore, l'expression, dans la bouche de chacun, est extraordinairement juste. La phrase tremble et se brise à l'endroit qu'il faut, quand le cœur fléchit, quand un aveu trop pénible monte aux lèvres, ou quand la fureur impose à la syntaxe son halètement et ses syncopes. Ce don, qui est un don de forme, au théâtre le plus précieux de tous, était déjà reconnaissable, chez M. Bernstein, dans les œuvres de la première période, notamment dans *le Secret*, qui reste un des sommets de l'œuvre entière, et dans le deuxième acte du *Voleur*[1]. Tout cela ne s'obtient point uniquement par un métier concerté, une malice de vieux praticien du théâtre qui malaxe à froid ses poisons. — Eh! quoi, ce Bernstein aurait donc de la sensibilité, en outre? — Que voulez-vous, messieurs, il faut croire!

L'interprétation du *Messager* est à la hauteur de l'œuvre. Mademoiselle Gaby Morlay excelle dans ces rôles poignants, désespérés, où la faiblesse féminine est à la fois charme et piège, sincère amour et ruse inconsciente. Jamais M. Francen n'a montré tant de mâle émotion, ni tant d'autorité dans l'art de la diriger. M. Claude Dauphin est Gilbert même. Mais il ne suffit point d'être bien choisi et bien conseillé, pour incarner un personnage. Il y faut du talent. Félicitons ce jeune comédien. M. Jean Worms est parfait dans un rôle un peu ingrat d'ami loyal, dont la loyauté — comme celle de beaucoup de loyaux *gentlemen* — ne résiste pas à un petit clin d'œil quand une jolie bouche est là, qui s'offre. Nommons encore avec éloges mademoiselle Camille Fournier (une amie en visite) et M. Pali (un maître d'hôtel, rond et vrai).

M. Dunoyer de Segonzac possède un assez grand talent de peintre pour se permettre l'élégance d'être, comme décorateur, discret. Il ne déborde pas le cadre, il le remplit exactement, ce qui est la marque du meilleur goût.

1. Par parenthèse, n'est-ce pas à tort qu'on a considéré *le Voleur* comme étant uniquement une pièce d'action, d'intrigue (d'intrigue policière — une des premières du genre, en tout cas)? On oublie que le deuxième acte, qui est le centre de l'ouvrage et dure plus d'une demi-heure, est occupé tout entier par une scène à deux personnages, laquelle se passe dans une chambre.

***

Sans doute il y a du Jean de la lune en Petrus, mais comme il y avait du Pierrot dans Jean de la lune. Certes, le théâtre de M. Marcel Achard, à la fois si tendre et si gai (ou plutôt rieur), ne se limite point à la résurrection du « rêveur lunaire »; il a bien d'autres marionnettes suspendues à ses fils d'archal. Il n'en est pas moins vrai que, jusqu'ici, c'est le principal titre de gloire de M. Achard d'avoir su ranimer la figure de Pierrot, c'est-à-dire ajouter au « vieil air » assez de variations nouvelles, pour que le personnage,

Qui riait aux aïeux dans les dessus-de-portes,

échappât à l'antique convention et, cessant d'être une image peinte, revînt rôder parmi nous.

Dans ses modernes incarnations : Jean de la lune et Petrus, le Pierrot éternel est reconnaissable à cette candeur qui est le fond de sa nature, à son œil rond, à sa bouche bée. Mais, d'abord, M. Achard a fort heureusement dépouillé le ressuscité de son suaire; chassé les rayons blêmes, tout le halo de poésie funèbre dont le romantisme et la mimique d'un Deburau avaient entouré le « pauvre Pierrot ». La pâleur spectrale a disparu. La bouche en O n'est plus une « bouche d'ombre », un trou noir dans une face suppliciée. Elle s'ébahit entre deux joues débarbouillées de leur farine, qui ont les couleurs de la vie; et, de ses fines lèvres, sortent, non plus des lamentations, mais des traits spirituels, où la naïveté s'affûte en espièglerie, où la légèreté tout à coup prend une résonance profonde.

Une chorus-girl, trahie par un danseur mondain, tire, dans la rue, un coup de revolver sur son amant, et le rate; mais la balle atteint au bras un passant, un grand dadais nommé Petrus, de son état photographe. Furieux, le blessé commence par vouloir porter plainte. Mais Migo pleurniche, elle aime encore l'infidèle. Petrus a pitié, il se calme, et puis s'enflamme brusquement. Cette amoureuse obstinée est une sotte dans son genre. Quelle aubaine! Aurait-il rencontré une âme-sœur? Il l'espère. Des relations s'ébauchent ainsi, au commissariat de police, entre la tireuse maladroite et son innocente victime. Ingénûment le brave Petrus s'emploiera de toutes ses forces à

réconcilier le fat et méchant Rodriguez avec Migo dite Fleur de navet. L'excentrique n'ira-t-il pas jusqu'à menacer Rodriguez de le faire arrêter, s'il refuse de renouer avec Migo sur-le-champ? Car Petrus a surpris maints secrets dans la louche existence du beau Rodriguez. Bientôt, un désintéressement si héroïque reçoit sa récompense. La sotte, enfin dégoûtée du malin par de nouvelles trahisons, s'est rapprochée du sot. Ils se sont mis en ménage. Les voici réunis dans un atelier de photographe qui ressemble au magasin d'accessoires d'un théâtre de féerie, et que les fanfares de Luna-Park, tout voisin, emplissent de leurs échos. Ils bêtifient à qui mieux mieux, ce qui est évidemment le signe de l'amour partagé. Mais survient un étrange client qui flaire dans tous les coins comme une espèce de chien de chasse en paletot. C'est un inspecteur de la sûreté. On a trouvé Rodriguez assassiné dans sa chambre d'hôtel, et Migo, une heure avant le crime, a été vue dans l'escalier. Trompait-elle donc Petrus? Non, mais elle savait la vie de Rodriguez menacée. Une camarade de Migo, qui était devenue la maîtresse du danseur, et que les infidélités de celui-ci exaspéraient, avait résolu de le tuer. Migo était allée chez lui uniquement pour le mettre en garde. Après cette alerte, les cors de Luna-Park font entendre de nouveau leurs sonneries, et la bénédiction du Seigneur s'étend sur l'atelier, dont toutes les lampes s'illuminent. En ce monde, comme dans l'autre, le bonheur est aux simples d'esprit.

Ces trois actes m'ont amusé et charmé, quoiqu'ils m'aient paru de valeur inégale. Au premier acte, le divertissement est inclus dans le sujet même; il en est l'expression vive, l'épanouissement, la joie. Au deuxième acte, il se disperse et se fixe un instant dans un tableau qui est un hors-d'œuvre. Mais ce tableau en soi est ravissant : il nous montre un dortoir de girls, leur réveil, leurs exercices. Je ne me plaindrai pas des exhibitions auxquelles prête la scène, puisque la peinture du milieu exigeait quelques effets de cuisses, et puisque le mouvement du dialogue rivalise de grâce avec celui des jolies jambes. Au début du troisième acte, l'auteur a frôlé un danger. La sottise de Petrus nous enchante lorsqu'elle est une manière de finesse inspirée par le cœur, et capable de déjouer les ruses de l'intelligence elle-même, bref une trouvaille de

génie supérieure au calcul. Une telle sottise s'interdit la platitude, et doit triompher constamment. Au début du troisième acte, Petrus est sur le point de l'oublier. Mais peut-être l'auteur a-t-il voulu nous laisser entendre que le bonheur parfait rend toujours un peu niais. Migo elle-même avoue à Petrus que ses farces ne sont pas toujours drôles. A ce moment, j'ai tremblé.

Mademoiselle Thérèse Dorny est admirable dans Migo : son comique, sans rien perdre de sa franchise, a des délicatesses qui viennent de l'âme, Tant de tact et de force drue font un mélange bien rare. On ne conçoit point Petrus en dehors de l'image que M. Louis Jouvet nous en donne : c'est le plus bel éloge que je puisse lui adresser. M. Le Vigan compose, avec un art un peu appliqué mais sûr, un Rodriguez prétentieux, lustré, câlin, fatal, insupportable. MM. Renoir et Bouquet sont excellents dans des silhouettes.

***

La Comédie-Française a monté *Coriolan*. D'aucuns ont crié au miracle, mais n'est-ce pas là encore un indice du profond abaissement dans lequel la vieille maison est tombée, que l'on puisse s'étonner d'y voir réaliser, avec les ressources dont elle dispose (subvention nationale, magasins et ateliers de costumes, troupe nombreuse, et quelques bons comédiens, au surplus) un spectacle simplement décent, tel qu'on imagine qu'en pourrait donner une grande ville de province?

On a loué sur le mode lyrique l'effort du metteur en scène, et peut-être, sur la foi de ces dithyrambes, vous attendez-vous à voir quelques nouveautés? Alors — à moins que vous ne débarquiez de Carpentras ou de Quimper-Corentin — quelle déception vous attend! Vous retrouverez des passages devant le rideau; un cube posé au beau milieu du forum, simplement pour permettre à M. Léon Bernard de s'asseoir là, face au public, et non loin du souffleur, lorsqu'il débite à la plèbe assemblée son apologue des membres et de l'estomac; ou encore des fins d'actes en pyramide, selon le meilleur « style de l'apothéose », lequel comporte, comme on sait, un escalier central, les personnages principaux sur le palier supérieur, et des groupes symétriques, disposés sur les degrés,

de chaque côté du praticable, tous les bras levés ensemble.

Les décors, signés André Boll, sont aussi bien qu'ils pouvaient l'être, si l'on songe que la conception dut en être imposée au décorateur, qui n'a fait ici que mettre son talent au service d'une esthétique périmée. De là, ces toiles de fond en trompe-l'œil, fort bien peintes, mais qui nous semblent aujourd'hui si ennuyeuses.

Quant à la lumière, inutile d'en parler: au Théâtre-Français, elle ne sert qu'à éclairer (de préférence plein feu), mais qu'elle puisse encore habiller, colorer, suggérer, évoquer, cela, nul ne s'en avise, ou si peu!

De l'interprétation, que dire? Ce qu'on peut dire de presque toutes les interprétations à la Comédie-Française : quelques-uns ont du talent et presque tous jouent mal. — Ils jouent comme des acteurs, disait près de moi un inconnu. Ce mot me frappa. — Eh! répliquera-t-on, comment en serait-il autrement, puisque ce sont des acteurs, en effet? Voudriez-vous qu'ils jouassent comme des amateurs? — Non, mais comme des comédiens, c'est-à-dire avec vérité, avec humanité. Le terme « acteur » peut être pris dans un sens péjoratif, lequel implique alors l'odieuse déclamation, l'effet de voix, le geste convenu, toute les formules apprises, ressassées, usées. C'est sans doute dans cette acception que mon voisin l'entendait. Et si j'ai retenu l'expression, c'est sans doute aussi qu'elle s'accordait à merveille avec mon propre sentiment. Quelqu'un de plus sévère encore eût dit : « Ils jouent comme des chanteurs. »

Mais, officiellement, il demeure bien établi que la Maison de Molière est la première scène du monde, et que ceux qui n'en conviennent point sont des mauvais coucheurs — et qui sait? peut-être, de mauvais Français.

Là-dessus, allons à l'Atelier, revoir *Richard III*.

FRANÇOIS PORCHÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Nous voici à l'époque où la tradition fait se recueillir un instant sur les événements saillants des douze mois écoulés.

Pour la Bourse, cette période demeurera caractérisée par un aspect général maussade.

Les intermédiaires du marché n'ont cessé de se lamenter, d'un bout de l'année à l'autre, de l'extrême pénurie des transactions. A aucun moment la spéculation n'a manifesté une activité soutenue. A aucun moment, non plus, les capitaux de placement ne se sont décidés à venir s'employer à la Bourse préférant se confiner dans une pusillanime thésaurisation.

Cependant, sous cette physionomie de surface assez décevante, quelques traits apparaissent nettement marqués. Ce sont : la hausse remarquable des mines d'or; la baisse importante des rentes et obligations; le redressement sensible des principales valeurs industrielles.

La hausse des mines d'or, qui pour certaines d'entre elles a doublé leurs cours, a commencé dès le début de l'année et s'est vigoureusement poursuivie jusque vers l'été; depuis, les cours se sont simplement soutenus aux alentours des plus hauts niveaux atteints. On sait les raisons de ce mouvement : élévation du prix de l'or, du fait de la baisse de la livre sterling et du dollar, et par conséquent gros accroissement des bénéfices de mines ralenti dans la suite par l'augmentation des impôts miniers.

La clientèle française, dit-on, n'aurait que très peu participé au mouvement de hausse des mines d'or, dont le principal marché européen est à Londres. C'est bien possible, et s'il en est ainsi on peut le considérer comme regrettable puisque c'est dans cette catégorie de placements qu'on trouve les « valeurs refuge » par excellence.

La baisse des rentes — et des obligations qui les suivent dans leur sillage — a varié cette année de 10 à 15 p. 100. Il en résulte une énorme dépréciation globale de la portion fondamentale de la fortune publique mobilière. On ne connaît que trop les raisons de ce dépérissement. Elles proviennent essentiellement de la mauvaise gestion et du mauvais état de nos finances. Si, de ce côté, le redressement nécessaire était fait et

solidement établi, il n'est pas douteux que l'appauvrissement constaté cette année ne serait que temporaire et se dissiperait vite.

Les valeurs industrielles, par leur diversité, contribuent, plus qu'aucune autre catégorie, à former la physionomie quotidienne de la Bourse. Il y a là quelques titres de grande classe, comme le Suez, la Banque de Paris, la Parisienne de distribution, le Métro, le Rio, la Canadian, la Royal, *qui, chaque jour, donnent — à côté des rentes — le pouls de la Bourse.*

Après de très nombreuses et fort contradictoires vicissitudes tout au long de l'année, ces valeurs marquent, en fin de compte, une tenue plus satisfaisante qu'il n'était apparu. Nous avions eu, précédemment, les années 1930 et 1931 qui avaient été des années de baisse générale et profonde pour les valeurs industrielles. 1932 avait paru marquer un arrêt. 1933 décèle un certain redressement. Tout en mettant à part le Suez, refuge-type, qui a monté de 30 p. 100 cette année malgré la perspective d'un dividende à peine supérieur au précédent, on constate, d'après un intéressant tableau qu'a dressé l'un de mes confrères, que toutes nos grandes valeurs industrielles les plus caractéristiques, si elles ne terminent pas l'année sur leurs plus hauts cours enregistrés durant les douze mois écoulés, se trouvent cependant actuellement très sensiblement au-dessus des plus bas et généralement aussi au-dessus de ceux d'il y a un an. Cette constatation me paraît apporter, malgré le marasme persistant du marché, un certain réconfort. Elle donne l'impression que, si l'on savait dissiper enfin les appréhensions qui pèsent sur les affaires et ramener un peu de confiance, la Bourse verrait vite revenir, sinon déjà la prospérité, du moins une activité bienfaisante.

A Londres, le marché s'est ressenti comme d'habitude des fêtes de fin d'année. Cette courte période traditionnelle de calme permet, opportunément, de reprendre du champ. On estime que l'activité se manifestera avec une nouvelle vigueur dès les premières semaines de la nouvelle année.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).